C. 34.

C 34

COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
de Mr. de VOLTAIRE,
PREMIERE EDITION.
TOME SEPTIEME.

OUVRAGES DRAMATIQUES

AVEC

LES PIECES RELATIVES A CHACUN.

TOME PREMIER.

MDCCLVI.

OEDIPE,
TRAGEDIE,

AVEC DES

CHOEURS;

PRECEDÉE D'UNE

LETTRE AU P. PORÉE,

ET D'UNE

PREFACE DANS LAQUELLE ON COMBAT
LES SENTIMENS
DE MR. DE LA MOTTE
SUR LA POESIE.

Répresentée pour la première fois le .. Novembre 1718.

AVERTISSEMENT
SUR
L'OEDIPE.

L'Auteur compoſa cette piéce à l'âge de dix-neuf ans. Elle fut jouée en mille ſept cent dix-huit, quarante-cinq fois de ſuite. Ce fut le Sieur du Frêne, *célèbre Acteur, de l'âge de l'Auteur, qui joua le rôle d'*Oedipe; *Mademoiſelle* Deſmares, *très-grande Actrice, joua celui de* Jocaſte, *& quitta le Théâtre quelque tems après. On a rétabli dans cette nouvelle édition le rôle de* Philoctète, *tel qu'il fut joué à la premiére repréſentation.*

LET-

LETTRE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE
AU
PERE PORÉE,
JESUITE.

JE vous envoye, mon cher Pére (*), la nouvelle édition qu'on vient de faire de la Tragédie d'*Oedipe*. J'ai eu ſoin d'effacer, autant que je l'ai pû, les couleurs fades d'un amour déplacé, que j'avais mêlées malgré moi aux traits mâles & terribles que ce ſujet exige.

Je veux d'abord que vous ſachiez pour ma juſtification, que tout jeune que j'étais quand je fis l'*Oedipe*, je le compoſai à peu près tel que vous le voyez aujourdhui. J'étais plein de la lecture des Anciens & de vos leçons, & je connaiſſais fort peu le Théâtre de Paris; je travaillai à peu près comme ſi j'avais été à Athénes. Je conſultai Monſieur *Dacier*, qui était du pays. Il me conſeilla de mettre un chœur dans toutes

(*) Cette lettre a été trouvée dans les papiers du Pére *Porée* après ſa mort.

les ſcénes à la manière des Grecs. C'était me conſeiller de me promener dans les ruës de Paris avec la robe de *Platon*. J'eus bien de la peine ſeulement à obtenir que les Comédiens de Paris vouluſſent exécuter les chœurs, qui paraiſſent trois ou quatre fois dans la piéce ; j'en eus bien davantage à faire recevoir une Tragédie preſque ſans amour. Les Comédiennes ſe moquèrent de moi, quand elles virent, qu'il n'y avait point de rôle pour *l'Amoureuſe*. On trouva la ſcène de la double confidence entre *Oedipe* & *Jocaſte* tirée en partie de *Sophocle*, tout-à-fait inſipide. En un mot, les Acteurs, qui étaient dans ce tems-là petits-Maîtres & grands Seigneurs, refuſèrent de repréſenter l'ouvrage. J'étais extrêmement jeune, je crus qu'ils avaient raiſon. Je gâtai ma piéce pour leur plaire, en affadiſſant par des ſentimens de tendreſſe un ſujet qui le comporte ſi peu. Quand on vit un peu d'amour, on fut moins mécontent de moi ; mais on ne voulut point du tout de cette grande ſcène entre *Jocaſte* & *Oedipe* ; on ſe moqua de *Sophocle* & de ſon imitateur. Je tins bon, je dis mes raiſons, j'employai des amis : enfin ce ne fut qu'à force de protection que j'obtins qu'on jouerait *Oedipe*. Il y avait un Acteur nommé *Quinaut* qui dit tout haut, que pour me punir de mon opiniâtreté il fallait jouer la piéce telle qu'elle était, avec ce mauvais quatriéme Acte tiré du Grec. On me regardait d'ailleurs comme un téméraire, d'oſer traiter un ſujet où *Pierre Corneille* avait ſi bien réuſſi. On trouvait alors *l'Oedipe* de *Corneille* excellent ; je le trouvais

un

un fort mauvais ouvrage, & je n'oſais le dire. Je ne le dis enfin qu'au bout de douze ans quand tout le monde eſt de mon avis. Il faut ſouvent bien du tems pour que juſtice ſoit exactement rendue. On l'a faite un peu plûtôt aux deux *Oedipes* de Monſieur *de la Motte*. Le Reverend Pére *de Tournemine* a dû vous communiquer la petite Préface dans laquelle je lui livre bataille. Monſieur *de la Motte* a bien de l'eſprit; il eſt un peu comme cet Athlète Grec, qui, quand il était terraſſé, prouvait qu'il avait le deſſus.

Je ne ſuis de ſon avis ſur rien. Mais vous m'avez apris à faire une guerre d'honnête-homme. J'écris avec tant de civilité contre lui, que je l'ai demandé lui-même pour examinateur de cette Préface, où je tâche de lui prouver ſon tort à chaque ligne; & il a lui-même aprouver ma petite diſſertation polémique. Voilà, comme les gens de lettres devraient ſe combattre; voilà, comme ils en uſeraient, s'ils avaient été à vôtre école; mais ils ſont plus mordans d'ordinaire que des Avocats, & plus emportés que des Janſeniſtes. Les lettres humaines ſont devenues très-inhumaines. On injurie, on cabale, on calomnie, on fait des couplets. Il eſt plaiſant, qu'il ſoit permis de dire aux gens par écrit ce qu'on n'oſerait pas leur dire en face. Vous m'avez apris, moncher Pére, à fuir ces baſſeſſes, & à ſavoir vivre, comme à ſavoir écrire.

Les Muſes filles du Ciel,
Sont des ſœurs ſans jalouſie;

Elles vivent d'ambroſie,
Et non d'abſinte & de fiel;
Et quand Jupiter appelle
Leur aſſemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux Dieux,
Il défend que le Satire
Trouble les ſons de leur lire
Par ſes ſons audacieux.

Adieu, mon cher & reverend Pére; je ſuis pour jamais à vous & aux vôtres, avec la tendre reconnaiſſance que je vous dois, & que ceux qui ont été élevés par vous ne conſervent pas toujours.

à Paris,
ce 7. Janvier 1729.

PRE-

PRÉFACE.

L'*Oedipe*, dont on donne cette nouvelle édition, fut repréſenté pour la premiére fois à la fin du l'année 1718. Le public le reçut avec beaucoup d'indulgence. Depuis même, cette Tragédie s'eſt toujours ſoûtenuë ſur le Théatre, & on la revoit encore avec quelque plaiſir malgré ſes défauts ; ce que j'attribuë en partie à l'avantage qu'elle a toujours eu d'être très-bien repréſentée, & en partie à la pompe & au pathétique du ſpectacle même.

Le Pére *Folard* Jéſuite, & Mr. *de la Motte* de l'Académie Françaiſe, ont depuis traité tous deux le même ſujet, & tous deux ont évité les défauts dans leſquels je ſuis tombé. Il ne m'apartient pas de parler de leurs piéces ; mes critiques, & même mes louanges, paraîtraient également ſuſpectes (*a*).

Je ſuis encore plus éloigné de prétendre donner une poëtique à l'occaſion de cette Tragédie ; je ſuis perſuadé que tous ces raiſonnemens délicats, tant rebattus depuis quelques années, ne valent pas une ſcène de génie, & qu'il y a bien plus à aprendre dans *Polyeucte* & dans *Cinna*, que dans tous les préceptes de l'Abbé *d'Aubignac*.

(*a*) Monſieur *de la Motte* donna deux *Oedipes* en 1726. l'un en rimes, & l'autre en proſe non rimée. L'*Oedipe* en rimes fut joué quatre fois ; l'autre n'a jamais été joué.

Sévère & *Pauline* ſont les véritables Maîtres de l'Art. Tant de livres faits ſur la peinture par des connaiſſeurs, n'inſtruiront pas tant un élève, que la ſeule vue d'une tête de *Raphael*.

Les principes de tous les Arts, qui dépendent de l'imagination, ſont tous aiſés & ſimples, tous puiſés dans la nature & dans la raiſon. Les *Pradons* & les *Boyers* les ont connus auſſi-bien que les *Corneilles* & les *Racines*; la différence n'a été & ne ſera jamais que dans l'application. Les Auteurs d'*Armide* & d'*Iſſé*, & les plus mauvais compoſiteurs, ont eu les mêmes régles de muſique. Le *Pouſſin* a travaillé ſur les mêmes principes que *Vignon*. Il paraît donc auſſi inutile de parler de régles à la tête d'une Tragédie, qu'il le ſerait à un Peintre de prévenir le public par des diſſertations ſur ſes tableaux, ou à un Muſicien de vouloir démontrer, que ſa muſique doit plaire.

Mais puiſque Mr. *de la Motte* veut établir des régles toutes contraires à celles qui ont guidé nos grands-Maîtres, il eſt juſte de défendre ces anciennes loix, non pas parce qu'elles ſont anciennes, mais parce qu'elles ſont bonnes & néceſſaires, & qu'elles pouraient avoir dans un homme de ſon mérite un adverſaire redoutable.

DES TROIS UNITÉS.

Mr. *de la Motte* veut d'abord proſcrire l'unité d'action, de lieu & de tems.

Les

Les Français ſont les premiers d'entre les Nations modernes, qui ont fait revivre ces ſages régles du Théâtre ; les autres Peuples ont été longtems ſans vouloir recevoir un joug, qui paraiſſait ſi ſévère ; mais comme ce joug était juſte, & que la raiſon triomphe enfin de tout, ils s'y ſont ſoumis avec le tems. Aujourdhui même en Angleterre, les Auteurs affectent d'avertir au-devant de leurs piéces, que la durée de l'action eſt égale à celle de la repréſentation ; & ils vont plus loin que nous, qui en cela avons été leurs maîtres. Toutes les Nations commencent à regarder comme barbares les tems où cette pratique était ignorée des plus grands génies, tels que *Don Lopez de Vega* & *Shakeſpear*. Elles avouent l'obligation qu'elles nous ont de les avoir retirées de cette barbarie. Faut-il qu'un Français ſe ſerve aujourdhui de tout ſon eſprit pour nous y ramener ?

Quand je n'aurais autre choſe à dire à Mr. *de la Motte*, ſinon que Meſſieurs *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Addiſſon*, *Congreve*, *Maſſey*, ont tous obſervé les loix du Théâtre, c'en ſerait aſſez pour devoir arrêter quiconque voudrait les violer : Mais Mr. *de la Motte* mérite qu'on le combatte par des raiſons plus que par des autorités.

Qu'eſt-ce qu'une piéce de Théâtre ? La repréſentation d'une action. Pourquoi d'une ſeule & non de deux ou trois ? C'eſt que l'eſprit humain ne peut embraſſer pluſieurs objets à la fois ; c'eſt que l'intérêt, qui ſe

ſe partage, s'anéantit bientôt ; c'eſt que nous ſommes choqués de voir même dans un tableau deux événemens ; c'eſt qu'enfin la nature ſeule nous a indiqué ce précepte, qui doit être invariable comme elle.

Par la même raiſon l'unité de lieu eſt eſſentielle ; car une ſeule action ne peut ſe paſſer en pluſieurs lieux à la fois. Si les perſonnages que je vois ſont à Athénes au premier Acte, comment peuvent-ils ſe trouver en Perſe au ſecond ? Mr. *le Brun* a-t-il peint *Alexandre* à Arbelles & dans les Indes ſur la même toile ? „ Je ne „ ſerais pas étonné, dit adroitement Mr. *de la Motte*, „ qu'une nation ſenſée, mais moins amie des régles, „ s'accommodât de voir *Coriolan* condamné à Rome au „ premier Acte, reçu chez les *Volſques* au troiſiéme, & „ aſſiégeant Rome au quatriéme, &c. Premiérement, je ne conçois point qu'un peuple ſenſé & éclairé ne fût pas ami des régles, toutes puiſées dans le bon-ſens, & toutes faites pour ſon plaiſir. Secondement, qui ne ſent que voilà trois Tragédies, & qu'un pareil projet, fût-il exécuté même en beaux vers, ne ſerait jamais qu'une piéce de *Jodelle* ou de *Hardy* verſifiée par un moderne habile ?

L'unité de tems eſt jointe naturellement aux deux premiéres. En voici, je crois, une preuve bien ſenſible. J'aſſiſte à une Tragédie, c'eſt-à-dire, à la repréſentation d'une action. Le ſujet eſt l'accompliſſement de cette action unique. On conſpire contre *Auguſte* dans Rome ; je veux ſavoir ce qui va arriver d'*Auguſte* &

des

des conjurés. Si le Poëte fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui ſe ſera paſſé dans ces quinze jours ; car je ſuis là pour être informé de ce qui ſe paſſe, & rien ne doit arriver d'inutile. Or s'il met devant mes yeux quinze jours d'événemens, voilà au moins quinze actions différentes, quelques petites qu'elles puiſſent être. Ce n'eſt plus uniquement cet accompliſſement de la conſpiration, auquel il fallait marcher rapidement ; c'eſt une longue hiſtoire qui ne ſera plus intéreſſante, parce qu'elle ne ſera plus vive, parce que tout ſe ſera écarté du moment de la déciſion, qui eſt le ſeul que j'attens. Je ne ſuis point venu à la Comédie pour entendre l'hiſtoire d'un Héros, mais pour voir un ſeul événement de ſa vie. Il y a plus. Le ſpectateur n'eſt que trois heures à la Comédie ; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. *Cinna*, *Andromaque*, *Bajazet*, *Oedipe*, ſoit celui du grand *Corneille*, ſoit celui de Mr. *de la Motte*, ſoit même le mien, ſi j'oſe en parler, ne durent pas davantage. Si quelques autres piéces exigent plus de tems, c'eſt une licence, qui n'eſt pardonnable qu'en faveur des beautés de l'ouvrage ; & plus cette licence eſt grande, plus elle eſt faute.

Nous étendons ſouvent l'unité de tems juſqu'à vingt-quatre heures, & l'unité de lieu à l'enceinte de tout un Palais. Plus de ſévérité rendrait quelquefois d'aſſez beaux ſujets impraticables, & plus d'indulgence ouvrirait la carriére à de trop grands abus. Car s'il était une

fois

fois établi, qu'une action Théatrale pût ſe paſſer en deux jours, bientôt quelque Auteur y employerait deux ſemaines, & un autre deux années; & ſi l'on ne réduiſait pas le lieu de la Scène à un eſpace limité, nous verrions en peu de tems des piéces telles que l'ancien *Jules Céſar* des Anglais, où *Caſſius* & *Brutus* ſont à Rome au premier Acte, & en Theſſalie dans le cinquiéme.

Ces loix obſervées, non ſeulement ſervent à écarter des défauts, mais elles amènent de vrayes beautés; de même que les régles de la belle Architecture exactement ſuivies, compoſent néceſſairement un bâtiment qui plait à la vûe. On voit qu'avec l'unité de tems, d'action & de lieu, il eſt bien difficile, qu'une piéce ne ſoit pas ſimple. Auſſi voilà le mérite de toutes les piéces de Mr. *Racine*, & celui que demandait *Ariſtote*. Mr. *de la Motte*, en défendant une Tragédie de ſa compoſition, préfère à cette noble ſimplicité la multitude des événemens; il croit ſon ſentiment autoriſé par le peu de cas qu'on fait de *Bérénice*, par l'eſtime où eſt encore le *Cid*. Il eſt vrai, que le *Cid* eſt plus touchant que *Bérénice*; mais *Bérénice* n'eſt condamnable que parce que c'eſt une élégie plûtôt qu'une Tragédie ſimple; & le *Cid*, dont l'action eſt véritablement Tragique, ne doit point ſon ſuccès à la multiplicité des événemens; mais il plait malgré cette multiplicité, comme il touche malgré l'Infante, & non pas à cauſe de l'Infante.

Mr. *de la Motte* croit, qu'on peut ſe mettre au-deſſus de toutes ces régles, en s'en tenant à l'unité d'intérêt, qu'il

qu'il dit avoir inventée, & qu'il appelle un paradoxe: Mais cette unité d'intérêt ne me paraît autre chose que celle de l'action. *Si plusieurs personnages*, dit-il, *sont diversement intéressés dans le même événement, & s'ils sont tous dignes que j'entre dans leurs passions, il y a alors unité d'action & non pas unité d'intérêt.*

Depuis que j'ai pris la liberté de disputer contre Mr. *de la Motte* sur cette petite question, j'ai relu le discours du grand *Corneille* sur les trois unités ; il vaut mieux consulter ce grand Maître que moi. Voici comme il s'exprime : *Je tiens donc, & je l'ai déja dit, que l'unité d'action consiste en l'unité d'intrigue & en l'unité de péril.* Que le lecteur lise cet endroit de *Corneille*, & il décidera bien vîte entre Mr. *de la Motte* & moi ; & quand je ne ferais pas fort de l'autorité de ce grand homme, n'ai-je pas encore une raison plus convaincante? C'est l'expérience. Qu'on lise nos meilleures Tragédies Françaises, on trouvera toûjours les personnages principaux diversement intéressés ; mais ces intérêts divers se raportent tous à celui du personnage principal, & alors il y a unité d'action. Si au contraire tous ces intérêts différens ne se raportent pas au principal Acteur, si ce ne sont pas des lignes qui aboutissent à un centre commun, l'intérêt est double, & ce qu'on appelle *action* au Théâtre, l'est aussi. Tenons-nous-en donc, comme le grand *Corneille*, aux trois unités, dans lesquelles les autres régles, c'est-à-dire, les autres beautés, se trouvent renfermées.

Mr.

Mr. *de la Motte* les appelle *des principes de fantaiſie*, & prétend, qu'on peut fort bien s'en paſſer dans nos Tragédies, parce qu'elles ſont négligées dans nos Opéra. C'eſt, ce me ſemble, vouloir réformer un Gouvernement régulier ſur l'exemple d'une Anarchie.

DE L'OPERA.

L'Opéra eſt un ſpectacle auſſi bizarre que magnifique, où les yeux & les oreilles ſont plus ſatisfaits que l'eſprit, où l'aſſerviſſement à la Muſique rend néceſſaires les fautes les plus ridicules, où il faut chanter des *ariettes* dans la deſtruction d'une ville, & danſer autour d'un tombeau; où l'on voit le palais de *Pluton* & celui du *Soleil*, des Dieux, des Démons, des Magiciens, des preſtiges, des monſtres, des palais formés & détruits en un clin d'œil. On tolère ces extravagances, on les aime même, parce qu'on eſt là dans le pays des Fées; & pourvû qu'il y ait du ſpectacle, de belles danſes, une belle muſique, quelques ſcènes intéreſſantes, on eſt content. Il ſerait auſſi ridicule d'exiger dans *Alceſte* l'unité d'action, de lieu & de tems, que de vouloir introduire des danſes & des Démons dans *Cinna* ou dans *Rodogune*.

Cependant quoique les Opéra ſoient diſpenſés de ces trois régles, les meilleurs ſont encor ceux où elles ſont le moins violées: On les retrouve même, ſi je ne me trompe, dans pluſieurs, tant elles ſont néceſſaires, & naturelles, & tant elles ſervent à intéreſſer le ſpectateur. Comment donc Mr. *de la Motte* peut-il reprocher à notre

tre nation la légéreté de condamner dans un ſpectacle les mêmes choſes que nous aprouvons dans un autre? Il n'y a perſonne qui ne pût répondre à Mr. *de la Motte:* J'exige avec raiſon beaucoup plus de perfection d'une Tragédie, que d'un Opéra; parce qu'à une Tragédie mon attention n'eſt point partagée; que ce n'eſt ni d'une Sarabande ni d'un Pas de deux que dépend mon plaiſir; que c'eſt à mon ame uniquement qu'il faut plaire. J'admire qu'un homme ait ſû amener & conduire dans un ſeul lieu, & dans un ſeul jour, un ſeul événement, que mon eſprit conçoit ſans fatigue, & où mon cœur s'intéreſſe par degrés. Plus je vois combien cette ſimplicité eſt difficile, plus elle me charme; & ſi je veux enſuite me rendre raiſon de mon plaiſir, je trouve que je ſuis de l'avis de Mr. *Deſpréaux*, qui dit:

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un ſeul fait accompli
Tienne juſqu'à la fin le Théatre rempli.

J'ai pour moi encore, poura-t-il dire, l'autorité du grand *Corneille*; j'ai plus encore, j'ai ſon exemple & le plaiſir que me font ſes ouvrages à proportion qu'il a plus ou moins obéi à cette régle.

Mr. *de la Motte* ne s'eſt pas contenté de vouloir ôter du Théatre ſes principales régles, il veut encore lui ôter la Poëſie, & nous donner des Tragédies en proſe.

DES VERS EN PROSE.

Cet Auteur ingénieux & fécond, qui n'a fait que des vers

vers en ſa vie, ou des ouvrages de proſe à l'occaſion de ſes vers, écrit contre ſon art même, & le traite avec le même mépris qu'il a traité *Homère*, que pourtant il a traduit. Jamais *Virgile*, ni *le Taſſe*, ni Mr. *Deſpréaux*, ni Mr. *Racine*, ni Mr. *Pope*, ne ſe ſont aviſés d'écrire contre l'harmonie des vers, ni Mr. *de Lully* contre la Muſique, ni Mr. *Newton* contre les Mathématiques. On a vû des hommes qui ont eu quelquefois la faibleſſe de ſe croire ſupérieurs à leur profeſſion, ce qui eſt le ſûr moyen d'être au-deſſous : mais on n'en avait point encore vû qui vouluſſent l'avilir. Il n'y a que trop de perſonnes qui mépriſent la Poëſie faute de la connaître. Paris eſt plein de gens de bon ſens, nés avec des organes inſenſibles à toute harmonie, pour qui de la Muſique n'eſt que du bruit, & à qui la Poeſie ne paraît qu'une folie ingénieuſe. Si ces perſonnes apprennent qu'un homme de mérite, qui a fait cinq ou ſix volumes de vers, eſt de leur avis, ne ſe croiront-ils pas en droit de regarder tous les autres Poëtes comme des foux, & celuilà comme le ſeul à qui la raiſon eſt revenuë? Il eſt donc néceſſaire de lui répondre pour l'honneur de l'Art, & j'oſe dire pour l'honneur d'un pays, qui doit une partie de ſa gloire, chez les étrangers, à la perfection de cet Art même.

Mr. *de la Motte* avance que la rime eſt un uſage barbare inventé depuis peu.

Cependant tous les peuples de la Terre, excepté les anciens Romains & les Grecs, ont rimé & riment encore.

Le

Le retour des mêmes ſons eſt ſi naturel à l'homme, qu'on a trouvé la rime établie chez les Sauvages, comme elle l'eſt à Rome, à Paris, à Londres, & à Madrid. Il y a dans *Montagne* une chanſon en rimes Amériquaines traduite en Français; on trouve dans un des *Spectateurs* de Mr. *Addiſſon* une traduction d'une Ode Laponne rimée, qui eſt pleine de ſentiment.

Les Grecs, *quibus dedit ore rotundo Muſa loqui*, nés ſous un ciel plus heureux, & favoriſés par la nature d'organes plus délicats que les autres Nations, formèrent une langue dont toutes les ſyllabes pouvaient, par leur longueur ou leur briéveté, exprimer les ſentimens lents, ou impétueux de l'ame. De cette variété de ſyllabes & d'intonations réſultait dans leurs vers, & même auſſi dans leur proſe, une harmonie que les anciens Italiens ſentirent, qu'ils imitèrent, & qu'aucune Nation n'a pu ſaiſir après eux. Mais ſoit rime, ſoit ſyllabes cadencées, la Poëſie, contre laquelle Mr. *de la Motte* ſe révolte, a été & ſera toujours cultivée par tous les Peuples.

Avant *Hérodote*, l'Hiſtoire même ne s'écrivait qu'en vers chez les Grecs, qui avaient pris cette coutume des anciens Egyptiens, le peuple le plus ſage de la Terre, le mieux policé, & le plus ſavant. Cette coutume était très-raiſonnable; car le but de l'Hiſtoire était de conſerver à la poſtérité la mémoire du petit nombre de grands hommes, qui lui devaient ſervir d'exemple. On ne s'était point encor aviſé de donner l'hiſtoire d'un

Couvent, ou d'une petite ville, en pluſieurs volumes in folio. On n'écrivait que ce qui en était digne, que ce que les hommes devaient retenir par cœur. Voilà pourquoi on ſe ſervait de l'harmonie des vers pour aider la mémoire. C'eſt pour cette raiſon que les premiers Philoſophes, les Légiſlateurs, les fondateurs des Religions, & les Hiſtoriens, étaient tous Poëtes.

Il ſemble, que la Poëſie dût manquer communément, dans de pareils ſujets, ou de préciſion ou d'harmonie: mais depuis que *Virgile* a réuni ces deux grands mérites qui paraiſſent ſi incompatibles, depuis que MM. *Deſpréaux* & *Racine* ont écrit comme *Virgile*, un homme qui les a lus tous trois, & qui ſait que tous trois ſont traduits dans preſque toutes les langues de l'Europe, peut-il avilir à ce point un talent qui lui a fait tant d'honneur à lui-même? Je placerai nos *Deſpréaux* & nos *Racines* à côté de *Virgile* pour le mérite de la verſification; parce que ſi l'Auteur de l'*Eneïde* était né à Paris, il aurait rimé comme eux, & ſi ces deux Français avaient vécu du tems d'*Auguſte*, ils auraient fait le même uſage que *Virgile* de la meſure des vers Latins. Quand donc Mr. *de la Motte* appelle la verſification *un travail méchanique & ridicule*, c'eſt charger de ce ridicule, non ſeulement tous nos grands Poëtes, mais tous ceux de l'Antiquité. *Virgile* & *Horace* ſe ſont aſſervis à un travail auſſi méchanique que nos Auteurs. Un arrangement heureux de ſpondées & de dactyles, était bien auſſi pénible que nos rimes & nos hémiſtiches. Il faut que ce

travail

travail fût bien laborieux, puiſque l'*Enëide* après onze années n'était pas encor dans ſa perfection.

Mr. *de la Motte* prétend, qu'au moins une ſcène de Tragédie miſe en proſe ne perd rien de ſa grace ni de ſa force. Pour le prouver il tourne en proſe la premiére ſcène de *Mithridate*, & perſonne ne peut la lire. Il ne ſonge pas que le grand mérite des vers eſt qu'ils ſoient auſſi naturels, auſſi corrects que la proſe. C'eſt cette extrême difficulté ſurmontée qui charme les connaiſſeurs. Réduiſez les vers en proſe, il n'y a plus ni mérite ni plaiſir.

Mais, dit-il, nos voiſins ne riment point dans leurs Tragédies. Cela eſt vrai ; mais ces piéces ſont en vers, parce qu'il faut de l'harmonie à tous les peuples de la Terre. Il ne s'agit donc plus que de ſavoir, ſi nos vers doivent être rimés ou non. MM. *Corneille* & *Racine* ont employé la rime ; craignons que ſi nous voulons ouvrir une autre carrière, ce ne ſoit plûtôt par l'impuiſſance de marcher dans celle de ces grands-hommes, que par le deſir de la nouveauté. Les Italiens & les Anglais peuvent ſe paſſer de rime, parce que leur langue a des inverſions, & leur Poeſie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a ſon génie déterminé par la nature de la conſtruction de ſes phraſes, par la fréquence de ſes voyelles ou de ſes conſonnes, ſes inverſions, ſes verbes auxiliaires, &c. Le génie de notre langue eſt la clarté & l'élégance ; nous ne permettons nulle licence à notre Poeſie, qui doit marcher comme notre proſe dans

l'ordre précis de nos idées. Nous avons donc un beſoin eſſentiel du retour des mêmes ſons, pour que notre Poéſie ne ſoit pas confondue avec la proſe. Tout le monde connaît ces vers:

Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? Mon pére y tient l'urne fatale:
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains;
Minos juge aux Enfers tous les pâles humains.

Mettez à la place:

Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? Mon pére y tient l'urne funeſte;
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains;
Minos juge aux Enfers tous les pâles mortels.

Quelque poëtique que ſoit ce morceau, fera-t-il le même plaiſir, dépouillé de l'agrément de la rime ? Les Anglais & les Italiens diraient également, après les Grecs & les Romains, les *pâles humains* Minos *aux Enfers juge*, & enjamberaient avec grace ſur l'autre vers. La manière même de réciter des vers en Italien & en Anglais fait ſentir des ſyllabes longues & brèves, qui ſoutiennent encor l'harmonie ſans beſoin de rimes. Nous qui n'avons aucun de ces avantages, pourquoi voudrions-nous abandonner ceux que la nature de notre langue nous laiſſe ?

Mr. *de la Motte* compare nos Poëtes, c'eſt-à-dire, nos

nos *Corneilles*, nos *Racines*, nos *Deſpréaux*, à des faiſeurs d'acroſtiches, & à un Charlatan, qui fait paſſer des grains de millet par le trou d'une éguille; & ajoute, que toutes ces puérilités n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté ſurmontée. J'avoue, que les mauvais vers ſont à peu près dans ce cas. Ils ne différent de la mauvaiſe proſe que par la rime, & la rime ſeule ne fait ni le mérite du Poëte ni le plaiſir du Lecteur. Ce ne ſont point ſeulement des dactyles & des ſpondées qui plaiſent dans *Virgile* & dans *Homère*. Ce qui enchante toute la Terre, c'eſt l'harmonie charmante qui naît de cette meſure difficile. Quiconque ſe borne à vaincre une difficulté pour le mérite ſeul de la vaincre, eſt un fou; mais celui qui tire du fond de ces obſtacles mêmes des beautés qui plaiſent à tout le monde, eſt un homme très-ſage & preſque unique. Il eſt très-difficile de faire de beaux tableaux, de belles ſtatues, de bonne muſique, de bons vers. Auſſi les noms des hommes ſupérieurs qui ont vaincu ces obſtacles, dureront-ils beaucoup plus peut-être que les Royaumes où ils ſont nés.

Je pourais prendre encor la liberté de diſputer avec Mr. *de la Motte* ſur quelques autres points; mais ce ſerait peut-être marquer un deſſein de l'attaquer perſonnellement, & faire ſoupçonner une malignité dont je ſuis auſſi éloigné que de ſes ſentimens. J'aime beaucoup mieux profiter des réflexions judicieuſes & fines qu'il a répanduës dans ſon livre, que m'engager à en

refuter quelques-unes qui me paraiſſent moins vrayes que les autres. C'eſt aſſez pour moi d'avoir tâché de défendre un art que j'aime, & qu'il eût dû défendre lui-meme.

Je dirai ſeulement un mot, (ſi Mr. *de la Faye* veut bien me le permettre) à l'occaſion de l'Ode en faveur de l'harmonie, dans laquelle il combat en beaux vers le ſyſtème de Mr. *de la Motte*, & à laquelle ce dernier n'a répondu qu'en proſe. Voici une ſtance dans laquelle Mr. *de la Faye* a raſſemblé en vers harmonieux & pleins d'imagination, preſque toutes les raiſons que j'ai alléguées.

De la contrainte rigoureuſe,
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il reçoit cette force heureuſe,
Qui l'éléve au plus haut degré.
Telle dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'éléve dans les airs.
Et la régle qui ſemble auſtère
N'eſt qu'un art plus certain de plaire
Inſéparable des beaux vers.

Je n'ai jamais vu de comparaiſon plus juſte, plus gracieuſe, ni mieux exprimée. Mr. *de la Motte*, qui n'eût dû y répondre qu'en l'imitant ſeulement, examine, ſi ce ſont les canaux qui font que l'eau s'élève, ou ſi c'eſt la

la hauteur dont elle tombe qui fait la mesure de son élévation. Or où trouvera-t-on, continue-t-il, *dans les vers plûtôt que dans la prose cette première hauteur des pensées*, &c.

Je croi que Mr. *de la Motte* se trompe comme Physicien, puisqu'il est certain, que sans la gêne de ces canaux dont il s'agit, l'eau ne s'éléverait point du tout, de quelque hauteur qu'elle tombât : mais ne se trompe-t-il pas encore plus comme Poëte ? Comment n'a-t-il pas senti, que comme la gêne de la mesure des vers produit une harmonie agréable à l'oreille, ainsi cette prison où l'eau coule renfermée, produit un jet d'eau qui plaît à la vûe ? La comparaison n'est-elle pas aussi juste que riante ? Mr. *de la Faye* a pris sans doute un meilleur parti que moi. Il s'est conduit comme ce Philosophe, qui pour toute réponse à un Sophiste qui niait le mouvement, se contenta de marcher en sa présence. Mr. *de la Motte* nie l'harmonie des vers : Mr. *de la Faye* lui envoye des vers harmonieux ; cela seul doit m'avertir de finir ma prose.

ACTEURS.

OEDIPE, Roi de Thébes.

JOCASTE, Reine de Thébes.

PHILOCTETE, Prince d'Eubée.

LE GRAND-PRETRE.

ARASPE, Confident d'Oedipe.

EGINE, Confidente de Jocaſte.

DIMAS, Ami de Philoctète.

PHORBAS, vieillard Thébain.

ICARE, vieillard de Corinthe.

CHOEUR de Thébains.

La Scéne eſt à Thébe.

OEDIPE,

OEDIPE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

PHILOCTETE, DIMAS.

DIMAS.

PHiloctète, eſt-ce vous ? quel coup affreux du ſort
Dans ces lieux empeſtés vous fait chercher la mort?
Venez-vous de nos Dieux affronter la colère ?
Nul mortel n'oſe ici mettre un pied téméraire ;
Ces climats ſont remplis du céleſte couroux,
Et la mort dévorante habite parmi nous.
Thébe depuis longtems aux horreurs conſacrée,
Du reſte des vivans ſemble être ſéparée :
Retournez. . . .

PHILO-

PHILOCTETE.

Ce ſéjour convient aux malheureux.
Va, laiſſe-moi le ſoin de mes deſtins affreux,
Et di-moi, ſi des Dieux la colère inhumaine,
En acablant ce peuple, a reſpecté la Reine.

DIMAS.

Oui, Seigneur, elle vit; mais la contagion
Juſqu'au pied de ſon Trône aporte ſon poiſon.
Chaque inſtant lui dérobe un ſerviteur fidelle,
Et la mort par degrés ſemble s'aprocher d'elle.
On dit, qu'enfin le Ciel, après tant de couroux,
Va retirer ſon bras apeſanti ſur nous.
Tant de ſang, tant de morts ont dû le ſatisfaire.

PHILOCTETE.

Eh! quel crime a produit un couroux ſi ſévère?

DIMAS.

Depuis la mort du Roi . . .

PHILOCTETE.

Qu'entens-je? quoi Laïus . . .

DIMAS.

Seigneur, depuis quatre ans ce Héros ne vit plus.

PHILOCTETE.

Il ne vit plus! Quel mot a frapé mon oreille!

Quel

Quel eſpoir ſéduiſant dans mon cœur ſe réveille ?
Quoi, Jocaſte ! les Dieux me ſeraient-ils plus doux ?
Quoi ! Philoctète enfin pourait-il être à vous ?
Il ne vit plus ! . . quel ſort a terminé ſa vie ?

DIMAS.

Quatre ans ſont écoulés depuis qu'en Béotie,
Pour la derniére fois le ſort guida vos pas.
A peine vous quittiez le ſein de vos Etats,
A peine vous preniez le chemin de l'Aſie,
Lorſque d'un coup perfide une main ennemie
Ravit à ſes ſujets ce Prince infortuné.

PHILOCTETE.

Quoi ! Dimas, votre Maître eſt mort aſſaſſiné ?

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la premiére origine ;
Ce crime a de l'Empire entrainé la ruine.
Du bruit de ſon trépas mortellement frapés,
A répandre des pleurs nous étions occupés,
Quand du couroux des Dieux Miniſtre épouvantable,
Funeſte à l'innocent, ſans punir le coupable,
Un monſtre (loin de nous que faiſiez-vous alors ?)
Un monſtre furieux vient ravager ces bords.
Le Ciel induſtrieux dans ſa triſte vengeance,
Avait à le former épuiſé ſa puiſſance.
Né parmi des rochers au pied du Cithéron,
Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme & lion,

De la nature entiére exécrable aſſemblage,
Uniſſait contre nous l'artifice à la rage.
Il n'était qu'un moyen d'en préſerver ces lieux.
D'un ſens embarraſſé dans des mots captieux,
Le monſtre chaque jour dans Thébe épouvantée
Propoſait une énigme avec art concertée ;
Et ſi quelque mortel voulait nous ſecourir,
Il devait voir le monſtre, & l'entendre, ou périr.
A cette loi terrible il nous falut ſouſcrire ;
D'une commune voix Thébe offrit ſon Empire
A l'heureux interprète inſpiré par les Dieux,
Qui nous dévoilerait ce ſens myſtérieux.
Nos ſages, nos vieillards, ſéduits par l'eſpérance,
Oſérent ſur la foi d'une vaine ſcience,
Du monſtre impénétrable affronter le couroux ;
Nul d'eux ne l'entendit, ils expirèrent tous.
Mais Oedipe, héritier du ſceptre de Corinthe,
Au-deſſus de ſon âge, au-deſſus de la crainte,
Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi,
Vint, vit ce monſtre affreux, l'entendit & fut Roi.
Il vit, il régne encor ; mais ſa triſte puiſſance
Ne voit que des mourans ſous ſon obéiſſance.
Hélas ! nous nous flations que ſes heureuſes mains
Pour jamais à ſon Trône enchaînaient les deſtins.
Déja même les Dieux nous ſemblaient plus faciles ;
Le monſtre en expirant laiſſait ces murs tranquiles ;
Mais la ſtérilité, ſur ce funeſte bord,
Bientôt avec la faim nous raporta la mort.

Les

Les Dieux nous ont conduit de ſuplice en ſuplice ;
La famine a ceſſé, mais non leur injuſtice ;
Et la contagion dépeuplant nos Etats,
Pourſuit un faible reſte échapé du trépas.
Tel eſt l'état horrible où les Dieux nous réduiſent ;
Mais vous, heureux guerrier, que ces Dieux favoriſent,
Qui du ſein de la gloire a pu vous arracher ?
Dans ce ſéjour affreux que venez-vous chercher ?

PHILOCTETE.

J'y viens porter mes pleurs, & ma douleur profonde ;
Apren mon infortune & les malheurs du monde.
Mes yeux ne verront plus ce digne fils des Dieux,
Cet appui de la terre, invincible comme eux.
L'innocent oprimé perd ſon Dieu tutélaire ;
Je pleure mon ami, le monde pleure un pére.

DIMAS.

Hercule eſt mort ?

PHILOCTETE.

Ami, ces malheureuſes mains
Ont mis ſur le bucher le plus grand des humains.
Je raporte en ces lieux ces fléches invincibles,
Du fils de Jupiter préſens chers & terribles.
Je raporte ſa cendre, & viens à ce Héros,
Attendant des autels, élever des tombeaux.
Croi-moi, s'il eût vécu, ſi d'un préſent ſi rare
Le Ciel pour les humains eût été moins avare,

J'au-

J'aurais loin de Jocaſte achevé mon deſtin ;
Et dût ma paſſion renaître dans mon ſein,
Tu ne me verrais point, ſuivant l'amour pour guide,
Pour ſervir une femme abandonner Alcide.

DIMAS.

J'ai plaint longtems ce feu ſi puiſſant & ſi doux,
Il naquit dans l'enfance, il croiſſait avec vous.
Jocaſte par un pére à ſon hymen forcée,
Au Trône de Laïus à regret fut placée.
Hélas ! par cet hymen, qui coûta tant de pleurs,
Les deſtins en ſecret préparaient nos malheurs.
Que j'admirais en vous cette vertu ſuprème,
Ce cœur digne du Trône, & vainqueur de ſoi-même !
En vain l'amour parlait à ce cœur agité,
C'eſt le premier Tyran que vous avez domté.

PHILOCTETE.

Il fallut fuir pour vaincre : oui, je te le confeſſe,
Je luttai quelque tems, je ſentis ma faibleſſe :
Il fallut m'arracher de ce funeſte lieu,
Et je dis à Jocaſte un éternel adieu.
Cependant l'Univers tremblant au nom d'Alcide,
Attendait ſon deſtin de ſa valeur rapide ;
A ſes divins travaux j'oſai m'aſſocier,
Je marchai près de lui ceint du même laurier.
C'eſt alors en effet que mon ame éclairée
Contre les paſſions ſe ſentit aſſûrée.

L'a-

L'amitié d'un grand-homme eſt un bienfait des Dieux ;
Je liſais mon devoir & mon ſort dans ſes yeux.
Des vertus avec lui je fis l'aprentiſſage,
Sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage :
L'infléxible vertu m'enchaîna ſous ſa loi :
Qu'euſſai-je été ſans lui ? rien que le fils d'un Roi,
Rien qu'un Prince vulgaire, & je ſerais peut-être
Eſclave de mes ſens, dont il m'a rendu maître.

DIMAS.

Ainſi donc deſormais, ſans plainte & ſans couroux,
Vous reverrez Jocaſte & ſon nouvel époux.

PHILOCTETE.

Comment ? que dites-vous ? un nouvel Hymenée ?

DIMAS.

Oedipe à cette Reine a joint ſa deſtinée.

PHILOCTETE.

Oedipe eſt trop heureux. Je n'en ſuis point ſurpris ;
Et qui ſauva ſon peuple eſt digne d'un tel prix.
Le Ciel eſt juſte.

DIMAS.

Oedipe en ces lieux va paraître ;
Tout le peuple avec lui conduit par le grand-Prêtre,
Vient des Dieux irrités conjurer les rigueurs.

PHI-

PHILOCTETE.

Je me ſens attendri, je partage leurs pleurs.
O toi du haut des Cieux veille ſur ta patrie,
Exauce en ſa faveur un ami qui te prie ;
Hercule ſois le Dieu de tes concitoyens,
Que leurs vœux juſqu'à toi montent avec les miens !

SCENE II.

LE GRAND-PRÊTRE, LE CHOEUR.

(*La porte du Temple s'ouvre, & le grand-Prêtre paraît au milieu du peuple.*)

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

ESprits contagieux, tyrans de cet Empire,
Qui ſouflez dans ces murs la mort qu'on y reſpire,
Redoublez contre nous votre lente fureur,
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur.

SECOND PERSONNAGE.

Frapez, Dieux tout-puiſſans, vos victimes ſont prêtes:
O monts, écraſez-nous... Cieux, tombez ſur nos têtes!
O mort, nous implorons ton funeſte ſecours!
O mort, vien nous ſauver, vien terminer nos jours!

LE GRAND-PRETRE.

Ceſſez, & retenez ces clameurs lamentables,

Faible

Faible ſoulagement aux maux des miſerables ;
Fléchiſſons ſous un Dieu qui veut nous éprouver,
Qui d'un mot peut nous perdre, & d'un mot nous ſauver.
Il ſait, que dans ces murs la mort nous environne,
Et les cris des Thébains ſont montés vers ſon Trône.
Le Roi vient. Par ma voix, le Ciel va lui parler ;
Les deſtins à ſes yeux veulent ſe dévoiler ;
Les tems ſont arrivés ; cette grande journée
Va du peuple & du Roi changer la deſtinée.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, LE GRAND-PRETRE, EGINE, DIMAS, ARASPE, LE CHOEUR.

OEDIPE.

PEuples, qui dans ce Temple aportans vos douleurs,
Préſentez à nos Dieux des offrandes de pleurs,
Que ne puis-je ſur moi détournant leurs vengeances,
De la mort qui vous ſuit étouffer les ſemences !
Mais un Roi n'eſt qu'un homme en ce commun danger,
Et tout ce qu'il peut faire eſt de le partager.

Au Grand-Prêtre.

Vous, Miniſtre des Dieux que dans Thébe on adore,
Dédaignent-ils toujours la voix qui les implore ?
Verront-ils ſans pitié finir nos triſtes jours ?
Ces Maîtres des humains ſont-ils muets & ſourds ?

LE GRAND-PRETRE.

Roi, peuple, écoutez-moi. Cette nuit à ma vuë
Du Ciel ſur nos Autels la flamme eſt deſcenduë;
L'ombre du grand Laius a paru parmi nous,
Terrible, & reſpirant la haine & le couroux.
Une effrayante voix s'eſt fait alors entendre:
„ Les Thébains de Laïus n'ont point vengé la cendre;
„ Le meurtrier du Roi reſpire en ces Etats,
„ Et de ſon ſouffle impur infecte vos climats.
„ Il faut qu'on le connaiſſe, il faut qu'on le puniſſe.
„ Peuples, votre ſalut dépend de ſon ſupplice.

OEDIPE.

Thébains, je l'avoûrai, vous ſouffrez juſtement
D'un crime inexcuſable un rude châtiment.
Laius vous était cher, & votre négligence
De ſes Mânes ſacrés a trahi la vengeance.
Tel eſt ſouvent le ſort des plus juſtes des Rois;
Tant qu'ils ſont ſur la Terre on reſpecte leurs loix:
On porte juſqu'aux Cieux leur juſtice ſuprême:
Adorés de leur peuple, ils ſont des Dieux eux-même;
Mais après leur trépas, que ſont-ils à vos yeux?
Vous éteignez l'encens que vous bruliez pour eux;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine eſt liée,
La vertu qui n'eſt plus eſt bientôt oubliée.
Ainſi du Ciel vengeur implorant le couroux,
Le ſang de votre Roi s'éléve contre vous.
Apaiſons ſon murmure, & qu'au lieu d'hécatombe

Le

Le ſang du meurtrier ſoit verſé ſur ſa tombe.
A chercher le coupable apliquons tous nos ſoins.
Quoi ! de la mort du Roi n'a-t-on point de témoins ?
Et n'a-t-on jamais pû, parmi tant de prodiges,
De ce crime impuni retrouver les veſtiges ?
On m'avait toujours dit, que ce fut un Thébain
Qui leva ſur ſon Prince une coupable main.

à Jocaſte.

Pour moi qui de vos mains recevant ſa Couronne,
Deux ans après ſa mort ai monté ſur ſon Trône,
Madame, juſqu'ici reſpectant vos douleurs,
Je n'ai point rappellé le ſujet de vos pleurs ;
Et de vos ſeuls périls chaque jour allarmée,
Mon ame à d'autres ſoins ſemblait être fermée.

JOCASTE.

Seigneur, quand le deſtin me reſervant à vous,
Par un coup imprévu m'enleva mon époux ;
Lorſque de ſes Etats parcourant les frontiéres,
Ce Héros ſuccomba ſous des mains meurtriéres ;
Phorbas en ce voyage était ſeul avec lui.
Phorbas était du Roi le conſeil & l'appui.
Laïus qui connaiſſait ſon zèle & ſa prudence,
Partageait avec lui le poids de ſa puiſſance.
Ce fut lui qui du Prince à ſes yeux maſſacré
Raporta dans nos murs le corps défiguré :
Percé de coups lui-même il ſe traînait à peine.

Il tomba tout ſanglant aux genoux de ſa Reine.
„ Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands coups;
„ Ils ont devant mes yeux maſſacré votre époux;
„ Ils m'ont laiſſé mourant, & le pouvoir Céleſte
„ De mes jours malheureux a ranimé le reſte.
Il ne m'en dit pas plus, & mon cœur agité
Voyait fuir loin de lui la triſte vérité:
Et peut-être le Ciel, que ce grand crime irrite,
Déroba le coupable à ma juſte pourſuite;
Peut-être accompliſſant ſes décrets éternels,
Afin de nous punir, il nous fit criminels.
Le Sphinx bientôt après déſola cette rive,
A ſes ſeules fureurs Thébe fut attentive;
Et l'on ne pouvait guère en un pareil effroi
Venger la mort d'autrui, quand on tremblait pour ſoi.

OEDIPE.

Madame, qu'a-t-on fait de ce ſujet fidèle?

JOCASTE.

Seigneur, on paya mal ſon ſervice & ſon zèle.
Tout l'Etat en ſecret était ſon ennemi.
Il était trop puiſſant pour n'être point haï.
Et du peuple & des Grands la colère inſenſée
Brûlait de le punir de ſa faveur paſſée.
On l'accuſa lui-même, & d'un commun tranſport,
Thèbe entiére à grands cris me demanda ſa mort:
Et moi de tous côtés redoutant l'injuſtice,

Je

Je tremblais d'ordonner ſa grace, ou ſon ſupplice.
Dans un château voiſin conduit ſecrétement
Je dérobai ſa tête à leur emportement.
Là depuis quatre hyvers ce vieillard vénérable,
De la faveur des Rois exemple déplorable,
Sans ſe plaindre de moi, ni du peuple irrité,
De ſa ſeule innocence attend ſa liberté.

OEDIPE.

A ſa ſuite.

Madame, c'eſt aſſez. Courez, que l'on s'empreſſe:
Qu'on ouvre ſa priſon, qu'il vienne, qu'il paraiſſe.
Moi-même devant vous je veux l'interroger.
J'ai tout mon peuple enſemble & Laïus à venger.
Il faut tout écouter, il faut d'un œil ſévère
Sonder la profondeur de ce triſte myſtère.
Et vous, Dieux des Thébains, Dieux qui nous exaucez,
Puniſſez l'aſſaſſin, vous qui le connaiſſez.
Soleil, cache à ſes yeux le jour qui nous éclaire:
Qu'en horreur à ſes fils, exécrable à ſa mére,
Errant, abandonné, proſcrit dans l'Univers,
Il raſſemble ſur lui tous les maux des Enfers;
Et que ſon corps ſanglant, privé de ſépulture,
Des vautours dévorans devienne la pature.

LE GRAND-PRETRE.

A ces ſermens affreux nous nous uniſſons tous.

OEDIPE.

Dieux, que le crime ſeul éprouve enfin vos coups !
Ou ſi de vos décrets l'éternelle juſtice
Abandonne à mon bras le ſoin de ſon ſupplice,
Et ſi vous êtes las enfin de nous haïr,
Donnez en commandant le pouvoir d'obéïr.
Si ſur un inconnu vous pourſuivez un crime,
Achevez votre ouvrage, & nommez la victime.
Vous, retournez au Temple, allez, que votre voix
Interroge ces Dieux une ſeconde fois :
Que vos vœux parmi nous les forcent à deſcendre ;
S'ils ont aimé Laïus, ils vengeront ſa cendre,
Et conduiſant un Roi, facile à ſe tromper,
Ils marqueront la place où mon bras doit frapper.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

JOCASTE, EGINE, ARASPE, LE CHOEUR.

ARASPE.

OUi, ce peuple expirant dont je ſuis l'Interprète,
D'une commune voix accuſe Philoctète
Madame, & les deſtins dans ce triſte ſéjour,
Pour nous ſauver ſans doute, ont permis ſon retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux!

EGINE.

Ma ſurpriſe eſt extrême. . . .

JOCASTE.

Qui, lui! qui, Philoctète?

ARASPE.

Oui, Madame, lui-même.
A quel autre en effet pourraient-ils imputer
Un meurtre qu'à nos yeux il ſembla méditer?
Il haïſſait Laïus, on le ſait; & ſa haine

Aux yeux de votre époux ne ſe cachait qu'à peine.
La jeuneſſe imprudente aiſément ſe trahit ;
Son front mal déguiſé découvrait ſon dépit.
J'ignore quel ſujet animait ſa colère :
Mais, au ſeul nom du Roi, trop promt, & trop ſincère,
Eſclave d'un couroux qu'il ne pouvait domter,
Juſques à la menace il oſait s'emporter.
Il partit ; & depuis ſa deſtinée errante
Ramena ſur nos bords ſa fortune flotante ;
Même il était dans Thébe en ces tems malheureux,
Que le Ciel a marqués d'un parricide affreux.
Depuis ce jour fatal avec quelque aparence
De nos peuples ſur lui tomba la défiance.
Que dis-je ? aſſez longtems les ſoupçons des Thébains
Entre Phorbas & lui flotèrent incertains :
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre,
Ce titre ſi fameux de vengeur de la Terre,
Ce reſpect qu'aux Héros nous portons malgré nous,
Fit taire nos ſoupçons, & ſuſpendit nos coups.
Mais les tems ſont changés : Thébe en ce jour funeſte,
D'un reſpect dangereux dépouillera le reſte.
En vain ſa gloire parle à ces cœurs agités,
Les Dieux veulent du ſang, & ſont ſeuls écoutés.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

O Reine, ayez pitié d'un peuple qui vous aime :
Imitez de ces Dieux la juſtice ſuprème ;
Livrez-nous leur victime, adreſſez-leur nos vœux :

Qui

Qui peut mieux les toucher qu'un cœur ſi digne d'eux?

JOCASTE.

Pour fléchir leur couroux s'il ne faut que ma vie,
Hélas! c'eſt ſans regret que je la ſacrifie:
Thébains, qui me croyez encor quelques vertus,
Je vous offre mon ſang: n'exigez rien de plus.
Allez. . . .

SCENE II.

JOCASTE, EGINE.

EGINE.

QUe je vous plains!

JOCASTE.

Hélas! je porte envie
A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.
Quel état, quel tourment pour un cœur vertueux!

EGINE.

Il n'en faut point douter, votre ſort eſt affreux.
Ces peuples qu'un faux zèle aveuglément anime,
Vont bientôt à grands cris demander leur victime.
Je n'oſe l'accuſer; mais quelle horreur pour vous,
Si vous trouvez en lui l'aſſaſſin d'un époux!

JOCASTE.

JOCASTE.

Et l'on oſe à tous deux faire un pareil outrage !
Le crime & la baſſeſſe eût été ſon partage !
Egine, après les nœuds qu'il a fallu briſer,
Il manquait à mes maux de l'entendre accuſer.
Apren, que ces ſoupçons irritent ma colère,
Et qu'il eſt vertueux, puiſqu'il m'avait ſçu plaire.

EGINE.

Cet amour ſi conſtant. . . .

JOCASTE.

Ne croi pas que mon cœur
De cet amour funeſte ait pû nourir l'ardeur.
Je l'ai trop combattu. Cependant, chère Egine,
Quoi que faſſe un grand cœur où la vertu domine,
On ne ſe cache point ces ſecrets mouvemens,
De la nature en nous indomtables enfans :
Dans les replis de l'ame ils viennent nous ſurprendre,
Ces feux qu'on croit éteints renaiſſent de leur cendre,
Et la vertu ſévère en de ſi durs combats,
Réſiſte aux paſſions, & ne les détruit pas.

EGINE.

Votre douleur eſt juſte autant que vertueuſe,
Et de tels ſentimens. . . .

JOCASTE.

Que je ſuis malheureuſe !

Tu

Tu connais, chére Egine, & mon cœur & mes maux ;
J'ai deux fois de l'hymen allumé les flambeaux ;
Deux fois de mon deſtin ſubiſſant l'injuſtice,
J'ai changé d'eſclavage, ou plûtôt de ſupplice :
Et le ſeul des mortels dont mon cœur fut touché,
A mes vœux pour jamais devait être arraché.
Pardonnez-moi, grands Dieux, ce ſouvenir funeſte ;
D'un feu que j'ai domté c'eſt le malheureux reſte.
Egine, tu nous vis l'un de l'autre charmés,
Tu vis nos nœuds rompus auſſi-tôt que formés.
Mon Souverain m'aima, m'obtint malgré moi-même,
Mon front chargé d'ennuis fut ceint du Diadème ;
Il falut oublier dans ſes embraſſemens
Et mes premiers amours, & mes premiers ſermens.
Tu ſais qu'à mon devoir toute entiére attachée,
J'étouffai de mes ſens la révolte cachée :
Et déguiſant mon trouble & dévorant mes pleurs,
Je n'oſais à moi-même avouer mes douleurs.

EGINE.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'hymenée
Une ſeconde fois tenter la deſtinée ?

JOCASTE.

Hélas !

EGINE.

M'eſt-il permis de ne vous rien cacher ?

JOCAS-

JOCASTE.

Parle.

EGINE.

Oedipe, Madame, a paru vous toucher ;
Et votre cœur du moins ſans trop de réſiſtance,
De vos Etats ſauvés donna la récompenſe.

JOCASTE.

Ah grands Dieux !

EGINE.

Etait-il plus heureux que Laïus ?
Ou Philoctète abſent ne vous touchait-il plus ?
Entre ces deux Héros étiez-vous partagée ?

JOCASTE.

Par un monſtre cruel Thébe alors ravagée,
A ſon Libérateur avait promis ma foi,
Et le vainqueur du Sphinx était digne de moi.

EGINE.

Vous l'aimiez ?

JOCASTE.

Je ſentis pour lui quelque tendreſſe.
Mais que ce ſentiment fut loin de la faibleſſe !
Ce n'était point, Egine, un feu tumultueux,
De mes ſens enchantés enfant impétueux.

Je

Je ne reconnus point cette brûlante flâme,
Que le ſeul Philoctète a fait naître en mon ame,
Et qui ſur mon eſprit répandant ſon poiſon,
De ſon charme fatal a ſéduit ma raiſon.
Je ſentais pour Oedipe une amitié ſévère.
Oedipe eſt vertueux, ſa vertu m'était chère;
Mon cœur avec plaiſir le voyait élevé
Au Trône des Thébains qu'il avait conſervé.
Mais enfin ſur ſes pas aux Autels entraînée,
Egine, je ſentis dans mon ame étonnée
Des tranſports inconnus que je ne conçus pas :
Avec horreur enfin je me vis dans ſes bras.
Cet hymen fut conclu ſous un affreux augure.
Egine, je voyais dans une nuit obſcure,
Près d'Oedipe & de moi je voyais des Enfers
Les gouffres éternels à mes pieds entr'ouverts;
De mon premier époux l'ombre pâle & ſanglante
Dans cet abîme affreux paraiſſait menaçante :
Il me montrait mon fils, ce fils, qui dans mon flanc
Avait été formé de ſon malheureux ſang;
Ce fils dont ma pieuſe & barbare injuſtice
Avait fait à nos Dieux un ſecret ſacrifice.
De les ſuivre tous deux ils ſemblaient m'ordonner;
Tous deux dans le Tartare ils ſemblaient m'entrainer.
De ſentimens confus mon ame poſſédée
Se préſentait toujours cette effroyable idée;
Et Philoctète encor trop préſent dans mon cœur,
De ce trouble fatal augmentait la terreur.

EGINE.

EGINE.

J'entens du bruit, on vient, je le voi qui s'avance.

JOCASTE.

C'eſt lui-même : je tremble ; évitons ſa préſence.

SCENE III.

JOCASTE, PHILOCTETE.

PHILOCTETE.

NE fuyez point, Madame, & ceſſez de trembler :
Oſez me voir, oſez m'entendre & me parler ;
Ne craignez point ici, que mes jalouſes larmes
De votre hymen heureux troublent les nouveaux charmes.
N'attendez point de moi des reproches honteux,
Ni de lâches ſoupirs indignes de tous deux :
Je ne vous tiendrai point de ces diſcours vulgaires
Que dicte la molleſſe aux amans ordinaires ;
Un cœur qui vous chérit, & (s'il faut dire plus,
S'il vous ſouvient des nœuds que vous avez rompus)
Un cœur pour qui le vôtre avait quelque tendreſſe,
N'a point apris de vous à montrer de faibleſſe.

JOCASTE.

De pareils ſentimens n'apartenaient qu'à nous ;
J'en dois donner l'exemple, ou le prendre de vous.
Si Jocaſte avec vous n'a pû ſe voir unie,

Il

Il eſt juſte avant tout que je m'en juſtifie.
Je vous aimais, Seigneur: une ſuprême Loi
Toujours malgré moi-même a diſpoſé de moi;
Et du Sphinx & des Dieux la fureur trop connuë,
Sans doute à votre oreille eſt déja parvenuë.
Vous ſavez quels fléaux ont éclaté ſur nous,
Et qu'Oedipe . . .

PHILOCTETE.

Je ſai qu'Oedipe eſt votre époux;
Je ſai qu'il en eſt digne: & malgré ſa jeuneſſe,
L'Empire des Thébains ſauvé par ſa ſageſſe,
Ses exploits, ſes vertus, & ſurtout votre choix,
Ont mis cet heureux Prince au rang des plus grands Rois.
Ah! pourquoi la fortune à me nuire conſtante,
Emportait-elle ailleurs ma valeur imprudente?
Si le vainqueur du Sphinx devait vous conquérir,
Fallait-il loin de vous ne chercher qu'à périr?
Je n'aurais point percé les ténébres frivoles
D'un vain ſens déguiſé ſous d'obſcures paroles.
Ce bras, que vôtre aſpect eût encor animé,
A vaincre avec le fer était accoûtumé.
Du monſtre à vos genoux j'euſſe aporté la tête.
D'un autre cependant Jocaſte eſt la conquête:
Un autre a pû jouïr de cet excès d'honneur!

JOCASTE.

Vous ne connaiſſez pas quel eſt votre malheur.

PHI-

PHILOCTETE.

Je perds Alcide & vous. Qu'aurai-je à craindre encore?

JOCASTE.

Vous êtes dans les lieux qu'un Dieu vengeur abhore.
Un feu contagieux annonce ſon couroux;
Et le ſang de Laïus eſt retombé ſur nous.
Du Ciel qui nous pourſuit la juſtice outragée
Venge ainſi de ce Roi la cendre négligée;
On doit ſur nos Autels immoler l'aſſaſſin:
On le cherche, on vous nomme, on vous accuſe enfin.

PHILOCTETE.

Madame, je me tais; une pareille offenſe
Etonne mon courage, & me force au ſilence.
Qui moi de tels forfaits! moi des aſſaſſinats!
Et que de votre époux. Vous ne le croyez pas.

JOCASTE.

Non, je ne le crois point: & c'eſt vous faire injure
Que daigner un moment combattre l'impoſture.
Votre cœur m'eſt connu, vous avez eu ma foi:
Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thébains que les Dieux abandonnent,
Trop dignes de périr depuis qu'ils vous ſoupçonnent.
Fuyez-moi, c'en eſt fait: nous nous aimions en vain:
Les Dieux vous réſervaient un plus noble deſtin.
Vous étiez né pour eux; leur ſageſſe profonde
N'a pû fixer dans Thébe un bras utile au Monde;

Ni

Ni ſouffrir que l'amour rempliſſant ce grand cœur,
Enchaînât près de moi votre obſcure valeur.
Non, d'un lien charmant le ſoin tendre & timide
Ne dut point occuper le ſucceſſeur d'Alcide;
Ce n'eſt qu'aux malheureux que vous devez vos ſoins,
De toutes vos vertus comptable à leurs beſoins.
Déja de tous côtés les Tyrans reparaiſſent,
Hercule eſt ſous la tombe, & les monſtres renaiſſent.
Allez, libre des feux dont vous fûtes épris,
Partez, rendez Hercule à l'Univers ſurpris.

Seigneur, mon époux vient, ſouffrez que je vous laiſſe:
Non que mon cœur troublé redoute ſa faibleſſe;
Mais j'aurais trop peut-être à rougir devant vous,
Puiſque je vous aimais, & qu'il eſt mon époux.

SCENE IV.

OEDIPE, PHILOCTETE, ARASPE.

OEDIPE.

ARaſpe, c'eſt donc là le Prince Philoctète!

PHILOCTETE.

Oui, c'eſt lui qu'en ces murs un ſort aveugle jette,
Et que le Ciel encor à ſa perte animé,
A ſouffrir des affronts n'a point accoutumé.
Je ſai de quels forfaits on veut noircir ma vie;

Seigneur, n'attendez pas que je m'en juſtifie ;
J'ai pour vous trop d'eſtime, & je ne penſe pas
Que vous puiſſiez deſcendre à des ſoupçons ſi bas.
Si ſur les mêmes pas nous marchons l'un & l'autre,
Ma gloire d'aſſez près eſt unie à la vôtre.
Theſée, Hercule & moi, nous vous avons montré
Le chemin de la gloire, où vous êtes entré :
Ne deshonorez point par une calomnie
La ſplendeur de ces noms, où votre nom s'allie,
Et ſoutenez ſurtout, par un trait généreux,
L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

OEDIPE.

Etre utile aux mortels, & ſauver cet Empire,
Voilà, Seigneur, voilà l'honneur ſeul où j'aſpire,
Et ce que m'ont apris en ces extrémités
Les Héros que j'admire, & que vous imitez.
Certes je ne veux point vous imputer un crime ;
Si le Ciel m'eût laiſſé le choix de la victime,
Je n'aurais immolé de victime que moi.
Mourir pour ſon pays, c'eſt le devoir d'un Roi ;
C'eſt un honneur trop grand pour le céder à d'autres ;
J'aurais donné mes jours, & défendu les vôtres ;
J'aurais ſauvé mon peuple une ſeconde fois.
Mais, Seigneur, je n'ai point la liberté du choix.
C'eſt un ſang criminel que nous devons répandre :
Vous êtes accuſé, ſongez à vous défendre ;
Paraiſſez innocent, il me ſera bien doux

D'hono-

D'honorer dans ma Cour un Héros tel que vous ;
Et je me tiens heureux, s'il faut que je vous traite,
Non comme un accuſé, mais comme Philoctète.

PHILOCTETE.

Je veux bien l'avouer, ſur la foi de mon nom,
J'avais oſé me croire au-deſſus du ſoupçon.
Cette main qu'on accuſe, au défaut du tonnerre,
D'infâmes aſſaſſins a délivré la Terre ;
Hercule à les domter avait inſtruit mon bras :
Seigneur, qui les punit, ne les imite pas.

OEDIPE.

Ah ! je ne penſe point qu'aux exploits conſacrées
Vos mains par des forfaits ſe ſoient deshonorées,
Seigneur, & ſi Laïus eſt tombé ſous vos coups,
Sans doute avec honneur il expira ſous vous.
Vous ne l'avez vaincu qu'en guerrier magnanime.
Je vous rens trop juſtice.

PHILOCTETE.

Eh ! quel ſerait mon crime ?
Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus,
Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.
Un Roi pour ſes ſujets eſt un Dieu qu'on révère ;
Pour Hercule & pour moi c'eſt un homme ordinaire.
J'ai défendu des Rois, & vous devez ſonger
Que j'ai pû les combattre, ayant pû les venger.

OEDIPE.

Je connais Philoctète à ces illuſtres marques ;
Des guerriers comme vous ſont égaux aux Monarques.
Je le ſai ; cependant, Prince, n'en doutez pas,
Le vainqueur de Laïus eſt digne du trépas ;
Sa tête répondra des malheurs de l'Empire,
Et vous...

PHILOCTETE.

Ce n'eſt point moi, ce mot doit vous ſuffire :
Seigneur, ſi c'était moi, j'en ferais vanité ;
En vous parlant ainſi je dois être écouté.
C'eſt aux hommes communs, aux ames ordinaires,
A ſe juſtifier par des moyens vulgaires ;
Mais un Prince, un guerrier, tel que vous, tel que moi,
Quand il a dit un mot, en eſt cru ſur ſa foi.
Du meurtre de Laïus Oedipe me ſoupçonne !
Ah ! ce n'eſt point à vous d'en accuſer perſonne.
Son ſceptre & ſon épouſe ont paſſé dans vos bras ;
C'eſt vous qui recueillez le fruit de ſon trépas ;
Ce n'eſt pas moi, ſurtout, de qui l'heureuſe audace
Diſputa ſa dépouille, & demanda ſa place.
Le Trône eſt un objet qui n'a pû me tenter.
Hercule à ce haut rang dédaignait de monter.
Toujours libre avec lui, ſans ſujets & ſans Maître,
J'ai fait des Souverains, & n'ai point voulu l'être.
Mais c'eſt trop me défendre, & trop m'humilier ;
La vertu s'avilit à ſe juſtifier.

OEDIPE.

Votre vertu m'eſt chère, & votre orgueil m'offenſe;
On vous jugera, Prince, & ſi votre innocence
De l'équité des loix n'a rien à redouter,
Avec plus de ſplendeur elle en doit éclater.
Demeurez parmi nous . . .

PHILOCTETE.

J'y reſterai ſans doute,
Il y va de ma gloire, & le Ciel qui m'écoute,
Ne me verra partir que vengé de l'affront,
Dont vos ſoupçons honteux ont fait rougir mon front.

SCENE V.

OEDIPE, ARASPE.

OEDIPE.

JE l'avoûrai, j'ai peine à le croire coupable.
D'un cœur tel que le ſien l'audace inébranlable
Ne fait point s'abaiſſer à des déguiſemens;
Le menſonge n'a point de ſi hauts ſentimens.
Je ne puis voir en lui cette baſſeſſe infame.
Je te dirai bien plus; je rougiſſais dans l'ame,
De me voir obligé d'accuſer ce grand cœur;
Je me plaignais à moi de mon trop de rigueur.

Néceſſité cruelle, attachée à l'Empire!
Dans le cœur des humains les Rois ne peuvent lire;
Souvent ſur l'innocence ils font tomber leurs coups,
Et nous ſommes, Araſpe, injuſtes malgré nous.
Mais que Phorbas eſt lent pour mon impatience!
C'eſt ſur lui ſeul enfin que j'ai quelque eſpérance;
Car les Dieux irrités ne nous répondent plus,
Ils ont par leur ſilence expliqué leur refus.

ARASPE.

Tandis que par vos ſoins vous pouvez tout aprendre,
Quel beſoin que le Ciel ici ſe faſſe entendre?
Ces Dieux dont le Pontife a promis le ſecours,
Dans leurs Temples, Seigneur, n'habitent pas toujours;
On ne voit point leur bras ſi prodigue en miracles,
Ces antres, ces trépieds, qui rendent leurs oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un ſouffle pur ne ſont point animés.
Ne nous endormons point ſur la foi de leurs Prêtres;
Au pied du Sanctuaire il eſt ſouvent des traîtres,
Qui nous aſſerviſſant ſous un pouvoir ſacré,
Font parler les deſtins, les font taire à leur gré.
Voyez, examinez avec un ſoin extrême
Philoctète, Phorbas, & Jocaſte elle-même.
Ne nous fions qu'à nous, voyons tout par nos yeux,
Ce ſont-là nos trépieds, nos oracles, nos Dieux.

OEDIPE.

Serait-il dans le Temple un cœur assez perfide?
Non, si le Ciel enfin de nos destins décide,
On ne le verra point mettre en d'indignes mains
Le dépôt précieux du salut des Thébains.
Je vai, je vai moi-même, accusant leur silence,
Par mes vœux redoublés fléchir leur inclémence.
Toi, si pour me servir tu montres quelque ardeur,
De Phorbas que j'attens cours hâter la lenteur.
Dans l'état déplorable où tu vois que nous sommes,
Je veux interroger & les Dieux & les hommes.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

JOCASTE, EGINE.

JOCASTE.

OUi, j'attens Philoctète, & je veux qu'en ces lieux
Pour la dernière fois il paraiſſe à mes yeux.

EGINE.

Madame, vous ſavez, juſqu'à quelle inſolence
Le peuple a de ſes cris fait monter la licence.
Ces Thébains, que la mort aſſiége à tout moment,
N'attendent leur ſalut que de ſon châtiment.
Vieillards, femmes, enfans, que leur malheur accable,
Tous ſont intéreſſés à le trouver coupable:
Vous entendez d'ici leurs cris ſéditieux,
Ils demandent ſon ſang de la part de nos Dieux.
Pourrez-vous réſiſter à tant de violence?
Pourrez-vous le ſervir & prendre ſa défenſe?

JOCASTE.

Moi! ſi je la prendrai? duſſent tous les Thébains
Porter juſques ſur moi leurs parricides mains,
Sous ces murs tout fumans duſſai-je être écraſée,

Je

Je ne trahirai point l'innocence accuſée.
Mais une juſte crainte occupe mes eſprits.
Mon cœur de ce Héros fut autrefois épris ;
On le ſait, on dira, que je lui ſacrifie
Ma gloire, mes époux, mes Dieux & ma patrie,
Que mon cœur brule encor.

EGINE.

Ah ! calmez cet effroi ;
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi,
Et jamais.

JOCASTE.

Que dis-tu ? crois-tu qu'une Princeſſe
Puiſſe jamais cacher ſa haine ou ſa tendreſſe ?
Des courtiſans ſur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts :
A travers les reſpects leurs trompeuſes ſoupleſſes
Pénétrent dans nos cœurs, & cherchent nos faibleſſes :
A leur malignité rien n'échape & ne fuit ;
Un ſeul mot, un ſoupir, un coup d'œil nous trahit ;
Tout parle contre nous, juſqu'à notre ſilence :
Et quand leur artifice, & leur perſévérance,
Ont enfin malgré nous arraché nos ſecrets,
Alors avec éclat leurs diſcours indiſcrets
Portant ſur notre vie une triſte lumiére,
Vont de nos paſſions remplir la Terre entiére.

EGINE.

Eh ! qu'avez-vous, Madame, à craindre de leurs coups ?
Quels regards ſi perçans ſont dangereux pour vous ?

Quel

Quel ſecret pénétré peut flétrir votre gloire?
Si l'on ſait votre amour, on ſait votre victoire,
On ſait, que la vertu fut toujours votre appui.

JOCASTE.

Et c'eſt cette vertu, qui me trouble aujourdhui.
Peut-être à m'accuſer toujours promte & ſévère,
Je porte ſur moi-même un regard trop auſtère:
Peut-être je me juge avec trop de rigueur;
Mais enfin Philoctète a régné ſur mon cœur.
Dans ce cœur malheureux ſon image eſt tracée,
La vertu ni le tems ne l'ont point effacée.
Que dis-je? Je ne ſai, quand je ſauve ſes jours,
Si la ſeule équité m'appelle à ſon ſecours.
Ma pitié me paraît trop ſenſible & trop tendre;
Je ſens trembler mon bras tout prêt à le défendre.
Je me reproche enfin mes bontés & mes ſoins;
Je le ſervirais mieux, ſi je l'euſſe aimé moins.

EGINE.

Mais voulez-vous qu'il parte?

JOCASTE.

Oui, je le veux ſans doute:
C'eſt ma ſeule eſpérance, & pour peu qu'il m'écoute,
Pour peu que ma priére ait ſur lui de pouvoir,
Il faut qu'il ſe prépare à ne me plus revoir:
De ces funeſtes lieux qu'il s'écarte, qu'il fuye,
Qu'il ſauve en s'éloignant & ma gloire & ſa vie:

Mais

Mais qui peut l'arrêter ? il devrait être ici :
Chere Egine, va, cours.

SCENE II.

JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE.

JOCASTE.

AH ! Prince, vous voici.
Dans le mortel effroi dont mon ame eſt émue,
Je ne m'excuſe point de chercher votre vûe ;
Mon devoir, il eſt vrai, m'ordonne de vous fuir,
Je dois vous oublier, & non pas vous trahir ;
Je crois que vous ſavez le ſort qu'on vous aprête.

PHILOCTETE.

Un vain peuple en tumulte a demandé ma tête :
Il ſouffre, il eſt injuſte, il faut lui pardonner.

JOCASTE.

Gardez à ſes fureurs de vous abandonner.
Partez, de votre ſort vous êtes encor maître ;
Mais ce moment, Seigneur, eſt le dernier, peut-être,
Où je puis vous ſauver d'un indigne trépas.
Fuyez, & loin de moi précipitant vos pas,
Pour prix de votre vie heureuſement ſauvée,
Oubliez que c'eſt moi qui vous l'ai conſervée.

PHILOC-

PHILOCTETE.

Daignez montrer, Madame, à mon cœur agité
Moins de compaſſion, & plus de fermeté ;
Préférez comme moi mon honneur à ma vie,
Commandez que je meure, & non pas que je fuye,
Et ne me forcez point, quand je ſuis innocent,
A devenir coupable en vous obéïſſant.
Des biens que m'a ravis la colère céleſte,
Ma gloire, mon honneur eſt le ſeul qui me reſte ;
Ne m'ôtez pas ce bien dont je ſuis ſi jaloux,
Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.
J'ai vécu, j'ai rempli ma triſte deſtinée,
Madame, à votre époux ma parole eſt donnée ;
Quelque indigne ſoupçon qu'il ait conçu de moi,
Je ne ſai point encor comme on manque de foi.

JOCASTE.

Seigneur, au nom des Dieux, au nom de cette flâme,
Dont la triſte Jocaſte avait touché votre ame,
Si d'une ſi parfaite & ſi tendre amitié
Vous conſervez encor un reſte de pitié ;
Enfin s'il vous ſouvient, que promis l'un à l'autre,
Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre,
Daignez ſauver des jours de gloire environnés,
Des jours à qui les miens ont été deſtinés.

PHILOCTETE.

Je vous les conſacrai, je veux que leur carriére,

De

De vous, de vos vertus, ſoit digne toute entiére ;
J'ai vécu loin de vous ; mais mon ſort eſt trop beau,
Si j'emporte en mourant votre eſtime au tombeau.
Qui ſait même, qui ſait, ſi d'un regard propice
Le Ciel ne verra point ce ſanglant ſacrifice ?
Qui ſait, ſi ſa clémence au ſein de vos Etats,
Pour m'immoler à vous, n'a point conduit mes pas?
Peut-être il me devait cette grace infinie,
De conſerver vos jours aux dépens de ma vie.
Peut-être d'un ſang pur il peut ſe contenter,
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE, ARASPE, Suite.

OEDIPE.

PRince, ne craignez point l'impétueux caprice
D'un peuple dont la voix preſſe votre ſupplice ;
J'ai calmé ſon tumulte, & même contre lui
Je vous viens, s'il le faut, préſenter mon appui.
On vous a ſoupçonné, le peuple a dû le faire.
Moi qui ne juge point ainſi que le vulgaire,
Je voudrais que perçant un nuage odieux,
Déja votre innocence éclatât à leurs yeux.
Mon eſprit incertain, que rien n'a pû réſoudre,
N'oſe vous condamner, mais ne peut vous abſoudre.

C'eſt

C'eſt au Ciel, que j'implore, à me déterminer.
Ce Ciel enfin s'apaiſe; il veut nous pardonner;
Et bientôt retirant la main qui nous oprime,
Par la voix du Grand-Prêtre il nomme la victime;
Et je laiſſe à nos Dieux plus éclairés que nous,
Le ſoin de décider entre mon peuple & vous.

PHILOCTETE.

Votre équité, Seigneur, eſt infléxible & pure;
Mais l'extrême juſtice eſt une extrême injure,
Il n'en faut pas toujours écouter la rigueur.
Des loix que nous ſuivons la premiére eſt l'honneur.
Je me ſuis vû réduit à l'affront de répondre
A de vils délateurs que j'ai trop ſçu confondre.
Ah! ſans vous abaiſſer à cet indigne ſoin,
Seigneur, il ſuffiſait de moi ſeul pour témoin:
C'était, c'était aſſez d'examiner ma vie;
Hercule appui des Dieux, & vainqueur de l'Aſie,
Les monſtres, les Tyrans qu'il m'aprit à domter,
Ce ſont-là les témoins qu'il me faut confronter.
De vos Dieux cependant interrogez l'organe;
Nous aprendrons de lui, ſi leur voix me condamne.
Je n'ai pas beſoin d'eux, & j'attens leur arrêt,
Par pitié pour ce peuple, & non par intérêt.

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, LE GRAND-PRETRE, ARASPE, PHILOCTETE, EGINE, Suite; LE CHOEUR.

OEDIPE.

EH bien, les Dieux touchés des vœux qu'on leur adreſſe,
Suſpendent-ils enfin leur fureur vengereſſe?
Quelle main parricide a pû les offenſer?

PHILOCTETE.

Parlez, quel eſt le ſang que nous devons verſer?

LE GRAND-PRETRE.

Fatal préſent du Ciel! ſcience malheureuſe!
Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereuſe!
Plût aux cruels deſtins qui pour moi ſont ouverts,
Que d'un voile éternel mes yeux fuſſent couverts!

PHILOCTETE.

Eh bien, que venez-vous annoncer de ſiniſtre?

OEDIPE.

D'une haine éternelle êtes-vous le Miniſtre?

PHILOCTETE.

Ne craignez rien.

OEDIPE.

Les Dieux veulent-ils mon trépas?

LE

LE GRAND-PRETRE

à Oedipe.

Ah! ſi vous m'en croyez, ne m'interrogez pas.

OEDIPE.

Quel que ſoit le deſtin que le Ciel nous annonce,
Le ſalut des Thébains dépend de ſa réponſe.

PHILOCTETE.

Parlez.

OEDIPE.

Ayez pitié de tant de malheureux;
Songez qu'Oedipe . . .

LE GRAND-PRETRE.

Oedipe eſt plus à plaindre qu'eux.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Oedipe a pour ſon peuple une amour paternelle;
Nous joignons à ſa voix notre plainte éternelle;
Vous, à qui le Ciel parle, entendez nos clameurs.

II. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nous mourons, ſauvez-nous, détournez ſes fureurs.
Nommez cet aſſaſſin, ce monſtre, ce perfide.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nos bras vont dans ſon ſang laver ſon parricide.

LE GRAND-PRETRE.

Peuples infortunés, que me demandez-vous?

I. PER-

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dites un mot, il meurt, & vous nous ſauvez tous.

LE GRAND-PRETRE.

Quand vous ſerez inſtruits du deſtin qui l'accable,
Vous frémirez d'horreur au ſeul nom du coupable.
Le Dieu, qui par ma voix vous parle en ce moment,
Commande que l'exil ſoit ſon ſeul châtiment;
Mais bientôt éprouvant un deſeſpoir funeſte,
Ses mains ajoûteront à la rigueur céleſte.
De ſon ſuplice affreux vos yeux ſeront ſurpris,
Et vous croirez vos jours trop payés à ce prix.

OEDIPE.

Obéïſſez.

PHILOCTETE.

Parlez.

OEDIPE.

C'eſt trop de réſiſtance.

LE GRAND-PRETRE

à Oedipe.

C'eſt vous qui me forcez à rompre le ſilence.

OEDIPE.

Que ces retardemens allument mon couroux!

LE GRAND-PRETRE.

Vous le voulez . . . eh bien . . . c'eſt . . .

OEDIPE.

Achève ; qui ?

LE GRAND-PRETRE

à Oedipe.

Vous.

OEDIPE.

Moi ?

LE GRAND-PRETRE.

Vous, malheureux Prince.

II. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Ah ! que viens-je d'entendre ?

JOCASTE.

Interprète des Dieux, qu'oſez-vous nous aprendre ?
à Oedipe.
Qui ? vous ! de mon époux vous feriez l'aſſaſſin ?
Vous à qui j'ai donné ſa Couronne & ma main ?
Non, Seigneur, non, des Dieux l'Oracle nous abuſe ;
Votre vertu dément la voix qui vous accuſe.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

O Ciel, dont le pouvoir préſide à notre ſort,
Nommez une autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTETE.

N'attendez point, Seigneur, outrage pour outrage ;
Je ne tirerai point un indigne avantage

Du

Du revers inouï qui vous preſſe à mes yeux;
Je vous crois innocent malgré la voix des Dieux.
Je vous rens la juſtice enfin qui vous eſt duë,
Et que ce peuple & vous ne m'avez point renduë.
Contre vos ennemis je vous offre mon bras,
Entre un Pontife & vous je ne balance pas.
Un Prêtre, quel qu'il ſoit, quelque Dieu qui l'inſpire,
Doit prier pour ſes Rois, & non pas les maudire.

OEDIPE.

Quel excès de vertu! mais quel comble d'horreur!
L'un parle en demi-Dieu, l'autre en Prêtre impoſteur.

Au grand-Prêtre.

Voilà donc des Autels quel eſt le privilège!
Grace à l'impunité, ta bouche ſacrilège,
Pour accuſer ton Roi d'un forfait odieux,
Abuſe inſolemment du commerce des Dieux!
Tu crois, que mon couroux doit reſpecter encore
Le Miniſtère ſaint que ta main déshonore.
Traître, aux pieds des Autels il faudrait t'immoler
A l'aſpect de tes Dieux que ta voix fait parler.

LE GRAND-PRETRE.

Ma vie eſt en vos mains, vous en êtes le maître:
Profitez des momens que vous avez à l'être.
Aujourdhui votre arrêt vous ſera prononcé.
Tremblez, malheureux Roi, votre régne eſt paſſé;
Une inviſible main ſuſpend ſur votre tête
Le glaive menaçant que la vengeance aprête.

Bientôt de vos forfaits vous-même épouvanté,
Fuyant loin de ce Trône ou vous êtes monté,
Privé des feux facrés & des eaux falutaires,
Rempliſſant de vos cris les antres ſolitaires,
Partout d'un Dieu vengeur vous ſentirez les coups:
Vous chercherez la mort, la mort fuira de vous.
Le Ciel, ce Ciel témoin de tant d'objets funèbres,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres.
Au crime, au châtiment malgré vous deſtiné,
Vous ſeriez trop heureux de n'être jamais né.

OEDIPE.

J'ai forcé juſqu'ici ma colère à t'entendre;
Si ton ſang méritait qu'on daignât le répandre,
De ton juſte trépas mes regards ſatisfaits,
De ta prédiction préviendraient les effets.
Va, fui, n'excite plus le tranſport qui m'agite,
Et reſpecte un couroux, que ta préſence irrite;
Fui, d'un menſonge indigne abominable auteur.

LE GRAND-PRETRE.

Vous me traitez toûjours de traître & d'impoſteur;
Votre pére autrefois me croyait plus ſincère.

OEDIPE.

Arrête. que dis-tu? qui! Polibe mon pére?

LE GRAND-PRETRE.

Vous aprendrez trop tôt votre funeſte ſort;
Ce jour va vous donner la naiſſance & la mort.

Vos

Vos deſtins ſont comblés, vous allez vous connaître.
Malheureux, ſavez-vous, quel ſang vous donna l'être?
Entouré de forfaits à vous ſeul réſervés,
Savez-vous ſeulement avec qui vous vivez?
O Corinthe! ô Phocide! exécrable hymenée!
Je vois naître une race impie, infortunée,
Digne de ſa naiſſance, & de qui la fureur
Remplira l'Univers d'épouvante & d'horeur.
Sortons.

SCENE V.

OEDIPE, PHILOCTETE, JOCASTE.

OEDIPE.

CEs derniers mots me rendent immobile.
Je ne ſai où je ſuis, ma fureur eſt tranquile:
Il me ſemble qu'un Dieu deſcendu parmi nous,
Maître de mes tranſports, enchaîne mon couroux,
Et prêtant au Pontife une force divine,
Par ſa terrible voix m'annonce ma ruïne.

PHILOCTETE.

Si vous n'aviez, Seigneur, à craindre que des Rois,
Philoctète avec vous combattrait ſous vos loix;
Mais un Prêtre eſt ici d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait reſpectable.
Fortement appuyé ſur des oracles vains,

Un Pontife eſt ſouvent terrible aux Souverains ;
Et dans ſon zèle aveugle un peuple opiniâtre,
De ſes liens ſacrés imbécile idolâtre,
Foulant par piété les plus ſaintes des loix,
Croit honorer les Dieux en trahiſſant ſes Rois ;
Surtout quand l'intérêt, pére de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'inſolence.

OEDIPE.

Ah ! Seigneur, vos vertus redoublent mes douleurs ;
La grandeur de votre ame égale mes malheurs ;
Accablé ſous le poids du ſoin qui me dévore,
Vouloir me ſoulager, c'eſt m'accabler encore.
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur !
Quel crime ai-je commis ? Eſt-il vrai, Dieu vengeur ?

JOCASTE.

Seigneur, c'en eſt aſſez, ne parlons plus de crime :
A ce peuple expirant il faut une victime,
Il faut ſauver l'Etat, & c'eſt trop différer :
Epouſe de Laïus, c'eſt à moi d'expirer ;
C'eſt à moi de chercher ſur l'infernale rive
D'un malheureux époux l'ombre errante & plaintive.
De ſes mânes ſanglans j'apaiſerai les cris ;
J'irai. Puiſſent les Dieux ſatisfaits à ce prix,
Contens de mon trépas n'en point exiger d'autre,
Et que mon ſang verſé puiſſe épargner le vôtre !

OEDI-

OEDIPE.

Vous mourir, vous Madame ! ah ! n'eſt-ce point aſſez
De tant de maux affreux ſur ma tête amaſſés ?
Quittez, Reine, quittez ce langage terrible ;
Le ſort de votre époux eſt déja trop horrible,
Sans que de nouveaux traits venant me déchirer,
Vous me donniez encor votre mort à pleurer.
Suivez mes pas, rentrons ; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
Venez.

JOCASTE.

Comment, Seigneur, vous pouriez.

OEDIPE.

Suivez-moi,
Et venez diſſiper, ou combler mon effroi.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

NOn, quoi que vous diſiez, mon ame inquiétée
De ſoupçons importuns n'eſt pas moins agitée.
Le Grand-Prêtre me gêne, & prêt à l'excuſer,
Je commence en ſecret moi-même à m'accuſer.
Sur tout ce qu'il m'a dit, plein d'une horreur extrême,
Je me ſuis en ſecret interrogé moi-même,
Et mille événemens de mon ame effacés
Se ſont offerts en foule à mes eſprits glacés.
Le paſſé m'interdit, & le préſent m'accable;
Je lis dans l'avenir un ſort épouvantable,
Et le crime partout ſemble ſuivre mes pas.

JOCASTE.

Et quoi? votre vertu ne vous raſſûre pas?
N'êtes-vous pas enfin ſûr de votre innocence?

OEDIPE.

On eſt plus criminel quelquefois qu'on ne penſe.

JOCAS-

JOCASTE.

Ah! d'un Prêtre indiſcret dédaignant les fureurs,
Ceſſez de l'excuſer par ces lâches terreurs.

OEDIPE.

Au nom du grand Laïus, & du couroux céleſte,
Quand Laïus entreprit ce voyage funeſte,
Avait-il près de lui des gardes, des ſoldats?

JOCASTE.

Je vous l'ai déja dit, un ſeul ſuivait ſes pas.

OEDIPE.

Un ſeul homme?

JOCASTE.

Ce Roi, plus grand que ſa fortune,
Dédaignait comme vous une pompe importune:
On ne voyait jamais marcher devant ſon char
D'un bataillon nombreux le faſtueux rempart:
Au milieu des ſujets ſoumis à ſa puiſſance,
Comme il était ſans crainte, il marchait ſans défenſe;
Par l'amour de ſon peuple il ſe croyait gardé.

OEDIPE.

O Héros! par le Ciel aux mortels accordé,
Des véritables Rois exemple auguſte & rare,
Oedipe a-t-il ſur toi porté ſa main barbare?
Dépeignez-moi du moins ce Prince malheureux.

JOCAS-

JOCASTE.

Puiſque vous rappellez un ſouvenir fâcheux,
Malgré le froid des ans dans ſa mâle vieilleſſe,
Ses yeux brillaient encor du feu de ſa jeuneſſe;
Son front cicatriſé ſous ſes cheveux blanchis
Imprimait le reſpect aux mortels interdits;
Et ſi j'oſe, Seigneur, dire ce que j'en penſe,
Laïus eut avec vous aſſez de reſſemblance,
Et je m'applaudiſſais de retrouver en vous,
Ainſi que les vertus, les traits de mon époux.
Seigneur, qu'a ce diſcours qui doive vous ſurprendre?

OEDIPE.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre;
Je crains que par les Dieux le Pontife inſpiré
Sur mes deſtins affreux ne ſoit trop éclairé.
Moi, j'aurais maſſacré! Dieux! ſerait-il poſſible?

JOCASTE.

Cet organe des Dieux eſt-il donc infaillible?
Un Miniſtère ſaint les attache aux Autels:
Ils aprochent des Dieux; mais ils ſont des mortels.
Penſez-vous qu'en, effet au gré de leur demande,
Du vol de leurs oiſeaux la vérité dépende?
Que ſous un fer ſacré des taureaux gémiſſans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que de leurs feſtons ces victimes ornées,
Des humains dans leurs flancs portent les deſtinées?
Non, non, chercher ainſi l'obſcure vérité,

C'eſt

C'eſt uſurper les droits de la Divinité.
Nos Prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe;
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

OEDIPE.

Ah Dieux! s'il était vrai, quel ſerait mon bonheur!

JOCASTE.

Seigneur, il eſt trop vrai, croyez-en ma douleur;
Comme vous autrefois pour eux préoccupée,
Hélas! pour mon malheur je ſuis bien détrompée,
Et le Ciel me punit d'avoir trop écouté
D'un oracle impoſteur la fauſſe obſcurité.
Il m'en coûta mon fils: Oracles, que j'abhorre,
Sans vos ordres, ſans vous, mon fils vivrait encore.

OEDIPE.

Votre fils! par quels coups l'avez-vous donc perdu?
Quel Oracle ſur vous les Dieux ont-ils rendu?

JOCASTE.

Aprenez, aprenez dans ce péril extrême,
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même:
Et d'un oracle faux ne vous allarmez plus.

Seigneur, vous le ſavez, j'eus un fils de Laïus.
Sur le ſort de mon fils ma tendreſſe inquiéte
Conſulta de nos Dieux la fameuſe interpréte.
Quelle fureur, hélas! de vouloir arracher
Des ſecrets que le ſort a voulu nous cacher!
Mais enfin j'étais mére, & pleine de faibleſſe,

Je

Je me jettai craintive aux pieds de la Prêtreſſe.
Voici ſes propres mots, j'ai dû les retenir;
Pardonnez ſi je tremble à ce ſeul ſouvenir.
„ Ton fils tuera ſon pére, & ce fils ſacrilège,
„ Inceſte & parricide. ô Dieux! achéverai-je?

OEDIPE.

Eh bien, Madame?

JOCASTE.

Enfin, Seigneur, on me prédit,
Que mon fils, que ce monſtre entrerait dans mon lit;
Que je le recevrais, moi, Seigneur, moi ſa mére,
Dégoutant dans mes bras du meurtre de ſon pére,
Et que tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerais des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, Seigneur, à ce récit funeſte,
Vous craignez de m'entendre & d'écouter le reſte.

OEDIPE.

Ah Madame! achevez. dites. que fîtes-vous
De cet enfant, l'objet du céleſte couroux?

JOCASTE.

Je crus les Dieux, Seigneur; & faintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.
En vain de cet amour l'impérieuſe voix
S'opoſait à nos Dieux, & condamnait leurs loix;
Il falut dérober cette tendre victime

Au

Au fatal aſcendant qui l'entraînait au crime ;
Et penſant triompher des horreurs de ſon ſort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle autant que malheureuſe !
O d'un oracle faux obſcurité trompeuſe !
Quel fruit me revient-il de mes barbares ſoins ?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins ;
Dans le cours triomphant de ſes deſtins proſpères,
Il fut aſſaſſiné par des mains étrangères.
Ce ne fut point ſon fils qui lui porta ces coups,
Et j'ai perdu mon fils ſans ſauver mon époux.
Que cet exemple affreux puiſſe au moins vous inſtruire !
Banniſſez cet effroi qu'un Prêtre vous inſpire ;
Profitez de ma faute, & calmez vos eſprits.

OEDIPE.

Après le grand ſecret que vous m'avez apris,
Il eſt juſte à mon tour que ma reconnaiſſance
Faſſe de mes deſtins l'horrible confidence.
Lorſque vous aurez ſû, par ce triſte entretien,
Le raport effrayant de votre ſort au mien,
Peut-être ainſi que moi frémirez-vous de crainte.

Le deſtin m'a fait naître au Trône de Corinthe ;
Cependant de Corinthe & du Trône éloigné,
Je vois avec horreur les lieux où je ſuis né.
Un jour, ce jour affreux, préſent à ma penſée
Jette encor la terreur dans mon ame glacée ;
Pour la premiére fois, par un don ſolemnel,

Mes

Mes mains jeunes encor enrichiſſaient l'autel.
Du Temple tout-à-coup les combles s'entrouvrirent ;
De traits affreux de ſang les marbres ſe couvrirent ;
De l'Autel ébranlé par de longs tremblemens
Une inviſible main repouſſait mes préſens ;
Et les vents au milieu de la foudre éclatante,
Portèrent juſqu'à moi cette voix effrayante :
„ Ne vien plus des lieux ſaints ſouiller la pureté,
„ Du nombre des vivans les Dieux t'ont rejetté ;
„ Ils ne reçoivent point tes offrandes impies ;
„ Va porter tes préſens aux Autels des Furies ;
„ Conjure leurs ſerpens prêts à te déchirer ;
„ Va, ce ſont-là les Dieux que tu dois implorer.
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnais mon ame,
Cette voix m'annonça, le croirez-vous, Madame ?
Tout l'aſſemblage affreux des forfaits inouïs,
Dont le Ciel autrefois menaça votre fils ;
Me dit, que je ſerais l'aſſaſſin de mon pére.

JOCASTE.

Ah Dieux !

OEDIPE.

Que je ſerais le mari de ma mére.

JOCASTE.

Où ſuis-je ? Quel Démon en uniſſant nos cœurs,
Cher Prince, a pû dans nous raſſembler tant d'horreurs ?

OEDIPE.

Il n'eſt pas encor tems de répandre des larmes,

Vous

Vous aprendrez bientôt d'autres ſujets d'allarmes
Ecoutez-moi, Madame, & vous allez trembler.
Du ſein de ma patrie il falut m'exiler.
Je craignis que ma main malgré moi criminelle,
Aux deſtins ennemis ne fût un jour fidelle;
Et ſuſpect à moi-même, à moi-même odieux,
Ma vertu n'oſa point lutter contre les Dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mére éplorée;
Je partis, je courus de contrée en contrée;
Je déguiſai partout ma naiſſance & mon nom.
Un ami de mes pas fut le ſeul compagnon.
Dans plus d'une avanture en ce fatal voyage,
Le Dieu qui me guidait ſeconda mon courage:
Heureux, ſi j'avais pû dans l'un de ces combats
Prévenir mon deſtin par un noble trépas:
Mais je ſuis réſervé ſans doute au parricide.
Enfin je me ſouviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais juſqu'ici ce grand événement;
La main des Dieux ſur moi ſi longtems ſuſpendue
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient ſur ma vue)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers
Sur un char éclatant que traînaient deux courſiers.
Il falut diſputer dans cet étroit paſſage
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étais jeune & ſuperbe, & nouri dans un rang,
Où l'on puiſa toujours l'orgueil avec le ſang:
Inconnu, dans le ſein d'une Terre étrangére,

Je

Je me croyais encor au Trône de mon pére ;
Et tous ceux qu'à mes yeux le ſort venait offrir,
Me ſemblaient mes ſujets, & faits pour m'obéir.
Je marche donc vers eux, & ma main furieuſe
Arrête des courſiers la fougue impétueuſe.
Loin du char à l'inſtant ces guerriers élancés
Avec fureur ſur moi fondent à coups preſſés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine.
Dieux puiſſans ! je ne ſai ſi c'eſt faveur ou haine
Mais ſans doute pour moi contr'eux vous combattiez,
Et l'un & l'autre enfin tombèrent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en ſouvient, déja glacé par l'âge,
Couché ſur la pouſſiére obſervait mon viſage ;
Il me tendit les bras, il voulut me parler,
De ſes yeux expirans je vis des pleurs couler ;
Moi-même en le perçant, je ſentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étais .... Vous frémiſſez, Madame.

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas, on le conduit ici.

OEDIPE.

Hélas ! mon doute affreux va donc être éclairci.

SCE-

SCENE II.

OEDIPE, JOCASTE, PHORBAS, Suite.

OEDIPE.

Vien, malheureux vieillard, vien, aproche... A ſa vûë
D'un trouble renaiſſant je ſens mon ame émuë:
Un confus ſouvenir vient encor m'affliger;
Je tremble de le voir & de l'interroger.

PHORBAS.

Eh bien! eſt-ce aujourdhui qu'il faut que je périſſe?
Grande Reine, avez-vous ordonné mon ſupplice?
Vous ne fûtes jamais injuſte que pour moi.

JOCASTE.

Raſſûrez-vous, Phorbas, & répondez au Roi.

PHORBAS.

Au Roi!

JOCASTE.

C'eſt devant lui que je vous fais paraître.

PHORBAS.

O Dieux! Laïus eſt mort, & vous êtes mon Maître!
Vous, Seigneur?

OEDIPE.

Epargnons les diſcours ſuperflus:
Tu fus le ſeul témoin du meurtre de Laïus;
Tu fus bleſſé, dit-on, en voulant le défendre.

PHORBAS.

Seigneur, Laïus eſt mort, laiſſez en paix ſa cendre ;
N'inſultez pas du moins au malheureux deſtin
D'un fidèle ſujet bleſſé de votre main.

OEDIPE.

Je t'ai bleſſé ? qui ? moi ?

PHORBAS.

Contentez votre envie,
Achevez de m'ôter une importune vie.
Seigneur, que votre bras, que les Dieux ont trompé,
Verſe un reſte de ſang qui vous eſt échapé ;
Et puiſqu'il vous ſouvient de ce ſentier funeſte,
Où mon Roi . . .

OEDIPE.

Malheureux, épargne-moi le reſte.
J'ai tout fait, je le voi, c'en eſt aſſez : ô Dieux !
Enfin après quatre ans vous déſillez mes yeux.

JOCASTE.

Hélas ! il eſt donc vrai !

OEDIPE.

Quoi ! c'eſt toi que ma rage
Attaqua vers Daulis en cet étroit paſſage ?
Oui, c'eſt toi : vainement je cherche à m'abuſer ;
Tout parle contre moi, tout ſert à m'accuſer ;
Et mon œil étonné ne peut te méconnaître.

PHOR-

PHORBAS.

Il eſt vrai, ſous vos coups j'ai vû tomber mon Maître;
Vous avez fait le crime, & j'en fus ſoupçonné;
J'ai vécu dans les fers, & vous avez régné.

OEDIPE.

Va, bientôt à mon tour je me rendrai juſtice.
Va, laiſſe-moi du moins le ſoin de mon ſupplice;
Laiſſe-moi, ſauve-moi de l'affront douloureux
De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

JOcaſte . . . car enfin la fortune jalouſe
M'interdit à jamais le tendre nom d'épouſe,
Vous voyez mes forfaits: libre de votre foi,
Frapez, délivrez-vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE.

Hélas!

OEDIPE.

Prenez ce fer, inſtrument de ma rage,
Qu'il vous ſerve aujourdhui pour un plus juſte uſage;
Plongez-le dans mon ſein.

JOCASTE.

Que faites-vous, Seigneur?

Arrêtez, moderez cette aveugle douleur,
Vivez.

OEDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intéreſſe ?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'eſt moi qui vous en preſſe ;
Ecoutez ma priére.

OEDIPE.

Ah ! je n'écoute rien ;
J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

OEDIPE.

Je le ſuis par le crime.

JOCASTE.

Il eſt involontaire.

OEDIPE.

N'importe, il eſt commis.

JOCASTE.

O comble de miſére !

OEDIPE.

O trop funeſte hymen ! ô feux jadis ſi doux !

JOCASTE.

Ils ne ſont point éteints ; vous êtes mon époux.

OEDI-

OEDIPE.

Non, je ne le ſuis plus ; & ma main ennemie
N'a que trop bien rompu le ſaint nœud qui nous lie.
Je remplis ces climats du malheur qui me ſuit.
Redoutez-moi, craignez le Dieu qui me pourſuit ;
Ma timide vertu ne ſert qu'à me confondre,
Et de moi deſormais je ne puis plus répondre.
Peut-être de ce Dieu partageant le couroux,
L'horreur de mon deſtin s'étendra juſqu'à vous.
Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes ;
Frapez, ne craignez rien, vous m'épargnez des crimes.

JOCASTE.

Ne vous accuſez point d'un deſtin ſi cruel ;
Vous êtes malheureux, & non pas criminel.
Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre,
Vous ignoriez quel ſang vos mains allaient répandre ;
Et ſans trop rappeller cet affreux ſouvenir,
Je ne puis que me plaindre, & non pas vous punir.
Vivez . . .

OEDIPE.

Moi que je vive ! il faut que je vous fuie.
Hélas ! où trainerai-je une mourante vie ?
Sur quels bords malheureux, dans quels triſtes climats
Enſevelir l'horreur, qui s'attache à mes pas ?
Irai-je errant encor, & me fuyant moi-même,
Mériter par le meurtre un nouveau Diadème ?
Irai-je dans Corinthe, où mon triſte deſtin

A des crimes plus grands réſerve encor ma main ?
Corinthe, que jamais ta déteſtable rive . . .

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS.

SEigneur, en ce moment un étranger arrive ;
Il ſe dit de Corinthe, & demande à vous voir.

OEDIPE.

Allons, dans un moment je vai le recevoir.
A Jocaſte.
Adieu ; que de vos pleurs la ſource ſe diſſipe.
Vous ne reverrez plus l'inconſolable Oedipe :
C'en eſt fait, j'ai régné, vous n'avez plus d'époux ;
En ceſſant d'être Roi, je ceſſe d'être à vous.
Je pars : je vai chercher dans ma douleur mortelle,
Des pays où ma main ne ſoit point criminelle ;
Et vivant loin de vous ſans Etats, mais en Roi,
Juſtifier les pleurs, que vous verſez pour moi.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE I.

OEDIPE, ARASPE, DIMAS, Suite.

OEDIPE.

FInissez vos regrets, & retenez vos larmes.
Vous plaignez mon exil, il a pour moi des charmes.
Ma fuite à vos malheurs assûre un promt secours,
En perdant votre Roi vous conservez vos jours.
Du sort de tout ce peuple il est tems que j'ordonne.
J'ai sauvé cet Empire en arrivant au Trône ;
J'en descendrai du moins comme j'y suis monté ;
Ma gloire me suivra dans mon adversité.
Mon destin fut toujours de vous rendre la vie :
Je quitte mes enfans, mon Trône, ma patrie :
Ecoutez-moi du moins pour la dernière fois,
Puisqu'il vous faut un Roi, consultez-en mon choix ;
Philoctète est puissant, vertueux, intrépide ;
Un Monarque est son pére (*), il fut l'ami d'Alcide ;
Que je parte & qu'il régne. Allez chercher Phorbas,
Qu'il paraisse à mes yeux, qu'il ne me craigne pas.
Il faut de mes bontés lui laisser quelque marque,
Et descendre du moins de mon Trône en Monarque.

(*) Il était fils du Roi d'Eubée, aujourdhui Négrepont.

Que l'on faſſe aprocher l'étrangér devant moi.
Vous, demeurez.

SCENE II.

OEDIPE, ARASPE, ICARE, Suite.

OEDIPE.

ICare, eſt-ce vous que je voy?
Vous de mes premiers ans ſage dépoſitaire,
Vous digne favori de Polibe mon pére?
Quel ſujet important vous conduit parmi nous?

ICARE.

Seigneur, Polibe eſt mort.

OEDIPE.

Ah! que m'aprenez-vous?
Mon pére . . .

ICARE.

A ſon trépas vous deviez vous attendre.
Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait deſcendre;
Ses jours étaient remplis, il eſt mort à mes yeux.

OEDIPE.

Qu'êtes-vous devenus, oracles de nos Dieux?
Vous, qui faiſiez trembler ma vertu trop timide,
Vous,

Vous, qui me prépariez l'horreur d'un parricide ?
Mon pére eſt chez les morts, & vous m'avez trompé.
Malgré vous dans ſon ſang mes mains n'ont point trempé.
Ainſi de mon erreur eſclave volontaire,
Occupé d'écarter un mal imaginaire,
J'abandonnais ma vie à des malheurs certains,
Trop crédule artiſan de mes triſtes deſtins.
O Ciel ! & quel eſt donc l'excès de ma miſére ?
Si le trépas des miens me devient néceſſaire,
Si trouvant dans leur perte un bonheur odieux,
Pour moi la mort d'un pére eſt un bienfait des Dieux.
Allons, il faut partir ; il faut que je m'acquite
Des funèbres tributs que ſa cendre mérite.
Partons : vous vous taiſez, je voi vos pleurs couler ;
Que ce ſilence . . .

ICARE.

O Ciel ! oſerai-je parler ?

OEDIPE.

Vous reſte-t-il encor des malheurs à m'aprendre ?

ICARE.

Un moment ſans témoins daignerez-vous m'entendre ?

OEDIPE *à ſa Suite.*

Allez, retirez-vous . . . Que va-t-il m'annoncer ?

ICARE.

A Corinthe, Seigneur, il ne faut plus penſer.
Si vous y paraiſſez, votre mort eſt jurée.

OEDI-

OEDIPE.

Eh ! qui de mes Etats me défendrait l'entrée ?

ICARE.

Du ſceptre de Polibe un autre eſt l'héritier.

OEDIPE.

Eſt-ce aſſez ? & ce trait ſera-t-il le dernier ?
Pourſui, deſtin, pourſui, tu ne pouras m'abattre.
Eh bien, j'allais régner, Icare, allons combatre.
A mes lâches ſujets courons me préſenter.
Parmi ces malheureux promts à ſe révolter,
Je puis trouver du moins un trépas honorable.
Mourant chez les Thébains je mourrais en coupable.
Je dois périr en Roi. Quels ſont mes ennemis ?
Parle, quel étranger ſur mon Trône eſt aſſis ?

ICARE.

Le gendre de Polibe ; & Polibe lui-même
Sur ſon front en mourant a mis le Diadème.
A ſon Maître nouveau tout le peuple obéït.

OEDIPE.

Eh quoi ! mon pére auſſi, mon pére me trahit ?
De la rebellion mon pére eſt le complice ?
Il me chaſſe du Trône !

ICARE.

Il vous a fait juſtice ;
Vous n'étiez point ſon fils.

OEDI-

OEDIPE.

Icare . . . .

ICARE.

Avec regret
Je révèle en tremblant ce terrible ſecret:
Mais il le faut, Seigneur, & toute la province . . .

OEDIPE.

Je ne ſuis point ſon fils?

ICARE.

Non, Seigneur; & ce Prince
A tout dit en mourant de ſes remords preſſé,
Pour le ſang de nos Rois il vous a renoncé;
Et moi de ſon ſecret confident & complice,
Craignant du nouveau Roi la ſévère juſtice,
Je venais implorer votre appui dans ces lieux.

OEDIPE.

Je n'étais point ſon fils! & qui ſuis-je, grands Dieux?

ICARE.

Le Ciel, qui dans mes mains a remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naiſſance;
Et je ſai ſeulement, qu'en naiſſant condamné,
Et ſur un mont déſert à périr deſtiné,
La lumiére ſans moi vous eût été ravie.

OEDIPE.

Ainſi donc mon malheur commence avec ma vie;

J'é-

J'étais dès le berceau l'horreur de ma maiſon.
Où tombai-je en vos mains ?

ICARE.

Sur le mont Cithéron.

OEDIPE.

Près de Thébe ?

ICARE.

Un Thébain, qui ſe dit votre pére,
Expoſa votre enfance en ce lieu ſolitaire.
Quelque Dieu bienfaiſant guida vers vous mes pas,
La pitié me ſaiſit, je vous prens dans mes bras ;
Je ranime dans vous la chaleur preſque éteinte :
Vous vivez, & bientôt je vous porte à Corinthe.
Je vous préſente au Prince : admirez votre ſort,
Le Prince vous adopte au lieu de ſon fils mort ;
Et par ce coup adroit, ſa politique heureuſe
Affermit pour jamais ſa puiſſance douteuſe.
Sous le nom de ſon fils vous fûtes élevé
Par cette même main qui vous avait ſauvé.
Mais le Trône en effet n'était point votre place,
L'intérêt vous y mit, le remors vous en chaſſe.

OEDIPE.

O vous, qui préſidez aux fortunes des Rois,
Dieux ! faut-il en un jour m'accabler tant de fois ?
Et préparant vos coups par vos trompeurs oracles,
Contre un faible mortel épuiſer les miracles ?
Mais ce vieillard, ami, de qui tu m'as reçu,

Depuis

Depuis ce tems fatal ne l'as-tu jamais vu?

ICARE.

Jamais; & le trépas vous a ravi peut-être
Le ſeul qui vous eût dit quel ſang vous a fait naître;
Mais longtems de ſes traits mon eſprit occupé
De ſon image encor eſt tellement frapé,
Que je le connaitrais, s'il venait à paraître.

OEDIPE.

Malheureux! eh pourquoi chercher à le connaître?
Je devrais bien plutôt d'accord avec les Dieux,
Chérir l'heureux bandeau, qui me couvre les yeux.
J'entrevois mon deſtin; ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.
Je le ſai; mais malgré les maux que je prévoi,
Un déſir curieux m'entraîne loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude;
Le doute en mon malheur eſt un tourment trop rude;
J'abhorre le flambeau, dont je veux m'éclairer;
Je crains de me connaître, & ne puis m'ignorer.

SCENE III.

OEDIPE, ICARE, PHORBAS.

OEDIPE.

AH! Phorbas, aprochez.

ICARE.

ICARE.

Ma ſurpriſe eſt extrême,
Plus je le vois, & plus.... Ah! Seigneur, c'eſt lui-même,
C'eſt lui.

PHORBAS *à Icare.*

Pardonnez-moi, ſi vos traits inconnus.

ICARE.

Quoi! du mont Cithéron ne vous ſouvient-il plus?

PHORBAS.

Comment?

ICARE.

Quoi! cet enfant qu'en mes mains vous remites,
Cet enfant qu'au trépas.

PHORBAS.

Ah! qu'eſt-ce que vous dites?
Et de quel ſouvenir venez-vous m'accabler?

ICARE.

Allez, ne craignez rien, ceſſez de vous troubler.
Vous n'avez en ces lieux que des ſujets de joye;
Oedipe eſt cet enfant.

PHORBAS.

Que le Ciel te foudroye!
Malheureux, qu'as-tu dit?

ICARE *à Oedipe.*

Seigneur, n'en doutez pas,
Quoique ce Thébain diſe, il vous mit dans mes bras.
Vos

Vos deſtins ſont connus, & voilà votre pére.

OEDIPE.

O ſort, qui me confond! ô comble de miſère!

A Phorbas.

Je ſerais né de vous, le Ciel aurait permis,
Que votre ſang verſé.

PHORBAS.

Vous n'etes point mon fils.

OEDIPE.

Eh quoi! n'avez-vous pas expoſé mon enfance?

PHORBAS.

Seigneur, permettez-moi de fuir votre préſence,
Et de vous épargner cet horrible entretien.

OEDIPE.

Phorbas, au nom des Dieux, ne me déguiſe rien.

PHORBAS.

Partez, Seigneur, fuyez vos enfans & la Reine.

OEDIPE.

Répon-moi ſeulement, la réſiſtance eſt vaine.
Cet enfant par toi-même à la mort deſtiné,

En montrant Icare.

Le mis-tu dans ſes bras?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai.
Que ce jour ne fut-il le dernier de ma vie!

OEDI-

OEDIPE.

Quel était ſon pays?

PHORBAS.

Thébe était ſa patrie.

OEDIPE.

Tu n'étais point ſon pére?

PHORBAS.

Hélas! il était né
D'un ſang plus glorieux & plus infortuné.

OEDIPE.

Quel était-il enfin?

PHORBAS *ſe jette aux genoux du Roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire?

OEDIPE.

Achéve, je le veux.

PHORBAS.

Jocaſte était ſa mére.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux ſoins!

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux!

OEDIPE.

Je n'attendais pas moins.

ICARE.

Seigneur . . . .

OEDIPE.

Sortez, cruels, ſortez de ma préſence;
De vos affreux bienfaits craignez la récompenſe;
Fuyez, à tant d'horreurs par vous ſeuls réſervé,
Je vous punirais trop de m'avoir conſervé.

SCENE IV.

OEDIPE.

LE voilà donc rempli cet Oracle exécrable,
Dont ma crainte a preſſé l'effet inévitable;
Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
Inceſte, & parricide, & pourtant vertueux.
Miſérable vertu, nom ſtérile & funeſte,
Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteſte,
A mon noir aſcendant tu n'as pu réſiſter;
Je tombais dans le piége, en voulant l'éviter.
Un Dieu plus fort que moi m'entraînait vers le crime;
Sous mes pas fugitifs il creuſait un abîme;
Et j'étais malgré moi dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'eſclave & l'inſtrument.
Voilà tous mes forfaits, je n'en connais point d'autres;
Impitoyables Dieux, mes crimes ſont les vôtres,
Et vous m'en puniſſez . . . Où ſuis-je? quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit?
Ces murs ſont teints de ſang, je vois les Euménides
Secouer leurs flambeaux vengeurs des parricides.

Le tonnerre en éclats ſemble fondre ſur moi ;
L'Enfer s'ouvre... ô Laïus, ô mon pére ! eſt-ce toi ?
Je vois, je reconnais la bleſſure mortelle,
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Puni-moi, venge-toi d'un monſtre déteſté,
D'un monſtre qui ſouilla les flancs qui l'ont porté.
Aproche, entraîne-moi dans les demeures ſombres,
J'irai de mon ſupplice épouvanter les ombres.
Vien, je te ſuis.

SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE, EGINE, LE CHOEUR.

JOCASTE.

SEigneur, diſſipez mon effroi,
Vos redoutables cris ont été juſqu'à moi.

OEDIPE.

Terre, pour m'engloutir entr'ouvre tes abîmes.

JOCASTE.

Quel malheur imprévu vous accable ?

OEDIPE.

Mes crimes.

JOCASTE.

Seigneur.

OEDI-

OEDIPE.

Fuyez, Jocaſte.

JOCASTE.

Ah trop cruel époux!

OEDIPE.

Malheureuſe! arrêtez, quel nom prononcez-vous?
Moi votre époux! quittez ce titre abominable
Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécrable.

JOCASTE.

Qu'entens-je?

OEDIPE.

C'en eſt fait, nos deſtins ſont remplis.
Laïus était mon pére, & je ſuis votre fils.

Il ſort.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

O crime!

II. PERSONNAGE DU CHOEUR.

O jour affreux! jour à jamais terrible!

JOCASTE.

Egine, arrache-moi de ce Palais horrible.

EGINE.

Hélas!

JOCASTE.

Si tant de maux ont de quoi te toucher,
Si ta main ſans frémir peut encor m'aprocher,
Aide-moi, ſoutien-moi, pren pitié de ta Reine.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dieux ! eſt-ce donc ainſi que finit votre haine ?
Reprenez, reprenez vos funeſtes bienfaits,
Cruels, il valait mieux nous punir à jamais.

SCENE VI.

JOCASTE, EGINE, LE GRAND-PRETRE, LE CHOEUR.

LE GRAND-PRETRE.

PEuples, un calme heureux écarte les tempêtes,
Un Soleil plus ſerein ſe léve ſur vos têtes ;
Les feux contagieux ne ſont plus allumés ;
Vos tombeaux qui s'ouvraient ſont déja refermés ;
La mort fuit, & le Dieu du Ciel & de la Terre
Annonce ſes bontés par la voix du tonnerre.

Ici on entend gronder la foudre, & on voit briller les éclairs.

JOCASTE.

Quels éclats ! Ciel ! où ſuis-je, & qu'eſt-ce que j'entens ?
Barbares ! . . . .

LE GRAND-PRETRE.

C'en eſt fait, & les Dieux ſont contents.
Laïus du ſein des morts ceſſe de vous pourſuivre,

Il vous permet encor de régner & de vivre ;
Le ſang d'Oedipe enfin ſuffit à ſon couroux.

LE CHOEUR.

Dieux !

JOCASTE.

O mon fils ! hélas ! dirai-je mon époux ?
O des noms les plus chers aſſemblage effroyable !
Il eſt donc mort ?

LE GRAND-PRETRE.

Il vit, & le ſort qui l'accable
Des morts & des vivans ſemble le ſéparer ;
Il s'eſt privé du jour avant que d'expirer.
Je l'aî vu dans ſes yeux enfoncer cette épée,
Qui du ſang de ſon pére avait été trempée ;
Il a rempli ſon ſort, & ce moment fatal
Du ſalut des Thébains eſt le premier ſignal.
Tel eſt l'ordre du Ciel, dont la fureur ſe laſſe :
Comme il veut, aux mortels il fait juſtice ou grace ;
Ses traits ſont épuiſés ſur ce malheureux fils.
Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE.

Et moi je me punis.

Elle ſe frape.

Par un pouvoir affreux réſervée à l'inceſte,
La mort eſt le ſeul bien, le ſeul Dieu qui me reſte.
Laïus, reçoi mon ſang, je te ſuis chez les morts ;
J'ai vécu vertueuſe, & je meurs ſans remors.

LE CHOEUR.

O malheureuſe Reine ! ô deſtin que j'abhorre !

JOCASTE.

Ne plaignez que mon fils, puiſqu'il reſpire encore.
Prêtres, & vous Thébains, qui fûtes mes ſujets,
Honorez mon bucher, & ſongez à jamais,
Qu'au milieu des horreurs du deſtin qui m'oprime,
J'ai fait rougir les Dieux qui m'ont forcée au crime.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

MARIAM-

Google

MARIAMNE,

TRAGEDIE.

PRÉFACE.

JE ne donne cette édition qu'en tremblant. Tant d'ouvrages, que j'ai vûs applaudis au Théatre & mépriſés à la lecture, me font craindre pour le mien le même ſort. Une ou deux ſituations, l'art des Acteurs, la docilité que j'ai fait paraître, ont pû m'attirer des ſuffrages aux repréſentations; mais il faut un autre mérite pour ſoutenir le grand jour de l'impreſſion. C'eſt peu d'une conduite réguliére. Ce ſerait peu même d'intéreſſer. Tout ouvrage en vers, quelque beau qu'il ſoit d'ailleurs, ſera néceſſairement ennuyeux, ſi tous les vers ne ſont pas pleins de force & d'harmonie, ſi on n'y trouve pas une élégance continuë, ſi la piéce n'a point ce charme inexprimable de la Poëſie que le génie ſeul peut donner, où l'eſprit ne ſaurait jamais atteindre, & ſur lequel on raiſonne ſi mal & ſi inutilement depuis la mort de Monſieur *Deſpréaux*.

C'eſt une erreur bien groſſiére de s'imaginer, que les vers ſoient la dernière partie d'une piéce de Théatre, & celle qui doit le moins coûter. Mr. *Racine*, c'eſt-à-dire, l'homme de la Terre, qui après *Virgile* a le mieux connu l'art des vers, ne penſait pas ainſi. Deux années entiéres lui ſuffirent à peine pour écrire ſa PHEDRE. *Pradon* ſe vante d'avoir compoſé la ſienne en moins de trois mois. Comme le ſuccès paſſager des repréſentations d'une

d'une Tragédie ne dépend point du ſtile, mais des Acteurs & des ſituations, il arriva que les deux *Phédres* ſemblèrent d'abord avoir une égale deſtinée; mais l'impreſſion régla bientôt le rang de l'une & de l'autre. *Pradon*, ſelon la coutume des mauvais Auteurs, eut beau faire une Préface inſolente, dans laquelle il traitait ſes Critiques de malhonnètes gens; ſa piéce tant vantée par ſa cabale & par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite, & ſans la *Phédre* de Monſieur *Racine*, on ignorerait aujourdhui que *Pradon* en a compoſé une.

Mais d'où vient enfin cette diſtance ſi prodigieuſe entre ces deux ouvrages? La conduite en eſt à-peu-près la même. *Phédre* eſt mourante dans l'une & dans l'autre. *Theſée* eſt abſent dans les premiers actes: il paſſe pour avoir été aux Enfers avec *Pirithoüs*: *Hippolite* ſon fils veut quitter *Trezene*; il veut fuïr *Aricie* qu'il aime. Il déclare ſa paſſion à *Aricie*, & reçoit avec horreur celle de *Phédre*: il meurt du même genre de mort, & ſon gouverneur fait le récit de ſa mort. Il y a plus. Les perſonnages des deux piéces ſe trouvant dans les mêmes ſituations, diſent preſque les mêmes choſes; mais c'eſt-là qu'on diſtingue le grand homme, & le mauvais Poëte. C'eſt lorſque *Racine* & *Pradon* penſent de même, qu'ils ſont le plus différens. En voici un exemple bien ſenſible, dans la déclaration d'*Hippolite* à *Aricie*. Monſieur *Racine* fait ainſi parler *Hippolite*.

Moi qui contre l'amour fiérement révolté,
Aux fers de ſes captifs ai longtems inſulté;

Qui

Qui des faibles mortels déplorant les naufrages,
Penſais toujours du bord contempler les orages,
Aſſervi maintenant ſous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi?
Un moment a vaincu mon audace imprudente;
Cette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante.
Depuis près de ſix mois honteux, déſeſpéré,
Portant partout le trait dont je ſuis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve,
Préſente je vous fuis, abſente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me ſuit;
La lumiére du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolite.
Moi-même pour tout fruit de mes ſoins ſuperflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune;
Je ne me ſouviens plus des leçons de Neptune.
Mes ſeuls gémiſſemens font retentir les bois,
Et mes courſiers oiſifs ont oublié ma voix.

Voici comment *Hippolite* s'exprime dans *Pradon.*

Aſſez & trop longtems, d'une bouche profane,
Je mépriſai l'amour, & j'adorai Diane;
Solitaire, farouche, on me voyait toujours
Chaſſer dans nos forêts les lions & les ours.
Mais un ſoin plus preſſant m'occupe & m'embarraſſe;
Depuis que je vous vois j'abandonne la chaſſe.

Elle

Elle fit autrefois mes plaiſirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'eſt que pour penſer à vous.

On ne ſaurait lire ces deux piéces de comparaiſon, ſans admirer l'une, & ſans rire de l'autre. C'eſt pourtant dans toutes les deux le même fonds de ſentimens & de penſées; car quand il s'agit de faire parler les paſſions, tous les hommes ont preſque les mêmes idées: mais la façon de les exprimer diſtingue l'homme d'eſprit d'avec celui qui n'en a point, l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'eſprit, & le Poëte d'aveo celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme Mr. *Racine*, il faudrait avoir ſon génie, & polir autant que lui ſes ouvrages. Quelle défiance ne dois-je donc point avoir, moi qui né avec des talens ſi faibles, & accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger par un travail aſſidu les défauts de mes ouvrages? Je ſens avec déplaiſir toutes les fautes qui ſont dans la contexture de cette piéce, auſſi-bien que dans la diction. J'en aurais corrigé quelques-unes, ſi j'avais pu retarder cette édition; mais j'en aurais encor laiſſé beaucoup. Dans tous les Arts il y a un terme, par de là lequel on ne peut plus avancer. On eſt reſſerré dans les bornes ſon de talent; on voit la perfection au-delà de ſoi, & on fait des efforts impuiſſans pour y atteindre.

Je ne ferai point une critique détaillée de cette piéce: les lecteurs la feront aſſez ſans moi. Mais je crois qu'il eſt néceſſaire, que je parle ici d'une critique générale qu'on

qu'on a faite ſur le choix du ſujet de *Mariamne*. Comme le génie des Français eſt de ſaiſir vivement le côté ridicule des choſes les plus ſérieuſes, on diſait que le ſujet de *Mariamne* n'était autre choſe qu'*un vieux mari amoureux & brutal, à qui ſa femme refuſe avec aigreur le devoir conjugal*; & on ajoutait, qu'une querelle de ménage ne pouvait jamais faire une Tragédie. Je ſuplie qu'on faſſe avec moi quelques réflexions ſur ce préjugé.

Les piéces Tragiques ſont fondées ou ſur les intérêts de toute une Nation, ou ſur les intérêts particuliers de quelques Princes. De ce premier genre ſont *l'Iphigénie en Aulide*, où la Gréce aſſemblée demande le ſang du fils d'*Agamemnon*: *les Horaces*, où trois combattans ont entre les mains le ſort de Rome: *l'Oedipe*, où le ſalut des Thébains dépend de la découverte du meurtre de *Laïus*. Du ſecond genre ſont *Britannicus*, *Phédre*, *Mithridate*, *&c.*

Dans ces trois dernières tout l'intérêt eſt renfermé dans la famille du Héros de la piéce: Tout roule ſur des paſſions que des bourgeois reſſentent comme les Princes. Et l'intrigue de ces ouvrages eſt auſſi propre à la Comédie qu'à la Tragédie. Otez les noms, *Mithridate n'eſt qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille: ſes deux fils en ſont amoureux auſſi; & il ſe ſert d'une ruſe aſſez baſſe pour découvrir celui des deux qui eſt aimé. Phédre eſt une belle-mère, qui enhardie par une intriguante, fait des propoſitions à ſon beau-fils, lequel eſt occupé ailleurs. Né-*

ron

ron eſt un jeune homme impétueux, qui devient amoureux tout d'un coup ; qui dans le moment veut ſe ſéparer d'avec ſa femme, & qui ſe cache derriére une tapiſſerie pour écouter les diſcours de ſa maîtreſſe. Voilà des ſujets que *Moliére* a pû traiter comme *Racine.* Auſſi l'intrigue de *l'Avare* eſt-elle préciſément la même que celle de *Mithridate. Harpagon* & le Roi de Pont ſont deux vieillards amoureux ; l'un & l'autre ont leur fils pour rival ; l'un & l'autre ſe ſervent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui eſt entre leur fils & leur maîtreſſe ; & les deux piéces finiſſent par le mariage du jeune-hõmme.

Moliére & *Racine* ont également réuſſi, en traitant ces deux intrigues : L'un a amuſé, a réjoui, a fait rire les honnêtes-gens ; l'autre a attendri, a effrayé, a fait verſer des larmes. *Moliére* a joué l'amour ridicule d'un vieil avare : *Racine* a repréſenté les faibleſſes d'un grand Roi, & les a renduës reſpectables.

Que l'on donne une noce à peindre à *Vateau* & à *le Brun.* L'un repréſentera ſous une treille des païſans pleins d'une joie naïve, groſſiére & effrenée, autour d'une table ruſtique, où l'yvreſſe, l'emportement, la débauche, le rire immoderé régneront. L'autre peindra les noces de *Pelée* & de *Thétis*, les feſtins des Dieux, leur joie majeſtueuſe. Et tous deux ſeront arrivés à la perfection de leur Art par des chemins différens.

On peut apliquer tous ces exemples à *Mariamne.* La mauvaiſe humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari,

mari, les *tracaſſeries* d'une belle-ſœur, ſont de petits objets comiques par eux-mêmes. Mais un Roi à qui la Terre a donné le nom de *Grand*, éperdument amoureux de la plus belle femme de l'Univers; la paſſion furieuſe de ce Roi ſi fameux par ſes vertus & par ſes crimes, ſes cruautés paſſées, ſes remords préſens: ce paſſage ſi continuel & ſi rapide de l'amour à la haine, & de la haine à l'amour: l'ambition de ſa ſœur, les intrigues de ſes Miniſtres, la ſituation cruelle d'une Princeſſe, dont la vertu & la beauté ſont célèbres encor dans le monde, qui avait vu ſon pére & ſon frére livrés à la mort par ſon mari, & qui pour comble de douleur ſe voyait aimée du meurtrier de ſa famille: quel champ! quelle carriére pour un autre génie que le mien! Peut-on dire, qu'un tel ſujet ſoit indigne de la Tragédie? C'eſt-là ſurtout que *ſelon ce que l'on peut être, les choſes changent de nom.*

ACTEURS.

ACTEURS.

VARUS, Préteur Romain, Gouverneur de Syrie.

HERODE, Roi de Paleſtine.

MARIAMNE, femme d'Hérode.

SALOME, ſœur d'Hérode.

ALBIN, confident de Varus.

MAZAEL, IDAMAS, } Miniſtres d'Hérode.

NABAL, ancien Officier des Rois Aſmonéens.

ELIZE, confidente de Mariamne.

Un Garde d'Hérode, parlant.

Suite de Varus.

Suite d'Hérode.

Une ſuivante de Mariamne, muette.

La Scène eſt à Jéruſalem.

MARIAMNE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

OUi, cette autorité qu'Hérode vous confie,
Eſt partout reconnue, & partout affermie.
J'ai volé vers Azor, & repaſſé ſoudain,
Des champs de Samarie aux ſources du Jourdain.
Madame, il était tems que du moins ma préſence
Des Hébreux inquiets confondit l'eſpérance.
Hérode votre frére à Rome retenu,
Deja dans ſes Etats n'était plus reconnu.
Le peuple pour ſes Rois toujours plein d'injuſtices,
Hardi dans ſes diſcours, aveugle en ſes caprices,
Publiait hautement qu'à Rome condamné,

Hérode à l'eſclavage était abandonné,
Et que la Reine aſſiſe au rang de ſes ancêtres,
Ferait régner ſur nous le ſang de nos Grands-Prêtres.
Je l'avoue à regret; j'ai vu dans tous les lieux
Mariamne adorée, & ſon nom précieux.
Iſraël aime encor avec idolatrie
Le ſang de ces Héros dont elle tient la vie.
Sa beauté, ſa naiſſance, & ſurtout ſes malheurs,
D'un peuple qui nous hait ont ſéduit tous les cœurs,
Et leurs vœux indiſcrets la nommant Souveraine,
Semblaient vous annoncer une chûte certaine.
J'ai vu par ces faux-bruits tout un peuple ébranlé:
Mais j'ai parlé, Madame, & ce peuple a tremblé.
Je leur ai peint Hérode avec plus de puiſſance,
Rentrant dans ſes Etats ſuivi de la vengeance;
Son nom ſeul a partout répandu la terreur;
Et les Juifs en ſilence ont pleuré leur erreur.

SALOME.

Vous ne vous trompiez point; Hérode va paraître,
L'indocile Sion va trembler ſous ſon Maître.
Il enchaîne à jamais la fortune à ſon char;
Le favori d'Antoine eſt l'ami de Céſar;
Sa politique habile, égale à ſon courage,
De ſa chûte imprévuë a réparé l'outrage.
Le Sénat le couronne.

MAZAEL.

Eh! que deviendrez-vous,

Quand

Quand la Reine en ces lieux reverra ſon époux ?
De votre autorité cette fière rivale ,
Madame, auprès du Roi vous fut toujours fatale :
Son eſprit orgueilleux, qui n'a jamais plié,
Conſerve encor pour vous la même inimitié.
Elle vous outragea, vous l'avez offenſée ;
A votre abaiſſement elle eſt intéreſſée.
Eh ! ne craignez-vous plus ces charmes tout-puiſſans,
Du malheureux Hérode impérieux tyrans ?
Depuis près de cinq ans qu'un fatal hymenée
D'Hérode & de la Reine unit la deſtinée,
L'amour prodigieux, dont ce Prince eſt épris,
Se nourit par la haine, & croit par le mépris.
Vous avez vu cent fois ce Monarque inflexible
Dépoſer à ſes pieds ſa majeſté terrible,
Et chercher dans ſes yeux irrités ou diſtraits
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvait jamais.
Vous l'avez vu frémir, ſoupirer & ſe plaindre,
La flater, l'irriter, la menacer, la craindre ;
Cruel dans ſon amour, ſoumis dans ſes fureurs,
Eſclave en ſon Palais, Héros partout ailleurs.
Que dis-je ! en puniſſant une ingrate famille,
Fumant du ſang du pére il adorait la fille :
Le fer encor ſanglant, & que vous excitiez,
Etait levé ſur elle, & tombait à ſes pieds.
Il eſt vrai, que dans Rome éloigné de ſa vûë,
Sa chaine de ſi loin ſemblait s'être rompue :
Mais c'en eſt fait, Madame, il rentre en ſes Etats ;

Il l'aimait, il verra ſes dangereux apas;
Ces yeux toujours puiſſans, toujours ſûrs de lui plaire,
Reprendront malgré vous leur empire ordinaire;
Et tous ſes ennemis bientôt humiliés,
A ſes moindres regards ſeront ſacrifiés.
Otons-lui, croyez-moi, l'intérêt de nous nuire;
Songeons à la gagner, n'ayant pu la détruire;
Et par de vains reſpects, par des ſoins aſſidus.

SALOME.

Il eſt d'autres moyens de ne la craindre plus.

MAZAEL.

Quel eſt donc ce deſſein? Que prétendez-vous dire?

SALOME.

Peut-être en ce moment notre ennemie expire.

MAZAEL.

D'un coup ſi dangereux oſez-vous vous charger,
Sans que le Roi.

SALOME.

Le Roi conſent à me venger.
Zarès eſt arrivé, Zarès eſt dans Solime,
Miniſtre de ma haine, il attend ſa victime;
Le lieu, le tems, le bras, tout eſt choiſi par lui.
Il vint hier de Rome, & nous venge aujourdhui.

MAZAEL.

Quoi! vous avez enfin gagné cette victoire?
Quoi! malgré ſon amour, Hérode a pû vous croire?
Il vous la ſacrifie! Il prend de vous des loix!

SALOME.

Je puis encor ſur lui bien moins que tu ne crois.

Pour

Pour arracher de lui cette lente vengeance,
Il m'a falu choiſir le tems de ſon abſence.
Tant qu'Hérode en ces lieux demeurait expoſé
Aux charmes dangereux qui l'ont tyranniſé,
Mazaël, tu m'as vuë avec inquiétude,
Traîner de mon deſtin la triſte incertitude.
Quand par mille détours aſſurant mes ſuccès,
De ſon cœur ſoupçonneux j'avais trouvé l'accès,
Quand je croyais ſon ame à moi ſeule renduë,
Il voyait Mariamne, & j'étais confonduë.
Un coup d'œil renverſait ma brigue & mes deſſeins.
La Reine a vu cent fois mon ſort entre ſes mains;
Et ſi ſa politique avait avec adreſſe
D'un époux amoureux ménagé la tendreſſe,
Cet ordre, cet arrêt prononcé par ſon Roi,
Ce coup que je lui porte aurait tombé ſur moi.
Mais ſon farouche orgueil a ſervi ma vengeance:
J'ai ſû mettre à profit ſa fatale imprudence.
Elle a voulu ſe perdre, & je n'ai fait enfin
Que lui lancer les traits qu'a préparés ſa main.
Tu te ſouviens aſſez de ce tems plein d'allarmes,
Lorſqu'un bruit ſi funeſte à l'eſpoir de nos armes,
Aprit à l'Orient étonné de ſon ſort,
Qu'Auguſte était vainqueur, & qu'Antoine était mort.
Tu ſais, comme à ce bruit nos peuples ſe troublèrent.
De l'Orient vaincu les Monarques tremblèrent.
Mon frére envelopé dans ce commun malheur,
Crut perdre ſa Couronne avec ſon Protecteur.

Il falut, ſans s'armer d'une inutile audace,
Au vainqueur de la Terre aller demander grace.
Rapelle en ton eſprit ce jour infortuné ;
Songe à quel deſeſpoir Hérode abandonné,
Vit ſon épouſe altière, abhorrant ſes aproches,
Déteſtant ſes adieux, l'accablant de reproches,
Redemander encor en ce moment cruel,
Et le ſang de ſon frére, & le ſang paternel.
Hérode auprès de moi vint déplorer ſa peine.
Je ſaiſis cet inſtant précieux à ma haine :
Dans ſon cœur déchiré je repris mon pouvoir,
J'enflammai ſon couroux, j'aigris ſon deſeſpoir,
J'empoiſonnai le trait dont il ſentait l'atteinte.
Tu le vis plein de trouble & d'horreur & de crainte,
Jurer d'exterminer les reſtes dangereux
D'un ſang toujours trop cher aux perfides Hébreux ;
Et dès ce même inſtant ſa facile colère
Deshérita les fils, & condamna la mère.
Mais ſa fureur encor flatait peu mes ſouhaits :
L'amour qui la cauſait en repouſſait les traits.
De ce fatal objet telle était la puiſſance ;
Un regard de l'ingrate arrêtait ſa vengeance.
Je preſſai ſon départ ; il partit, & depuis
Mes lettres chaque jour ont nouri ſes ennuis.
Ne voyant plus la Reine, il vit mieux ſon outrage ;
Il eut honte en ſecret de ſon peu de courage :
De moment en moment ſes yeux ſe ſont ouverts,
J'ai levé le bandeau qui les avait couverts.

Zarès,

Zarès, étudiant le moment favorable,
A peint à ſon eſprit cette Reine implacable,
Son crédit, ſes amis, ces Juifs ſéditieux,
Du ſang Aſmonéen partiſans factieux.
J'ai fait plus; j'ai moi-même armé ſa jalouſie.
Il a craint pour ſa gloire, il a craint pour ſa vie.
Tu ſais que dès-longtems en butte aux trahiſons,
Son cœur de toutes parts eſt ouvert aux ſoupçons.
Il croit ce qu'il redoute; & dans ſa défiance,
Il confond quelquefois le crime & l'innocence.
Enfin j'ai ſû fixer ſon couroux incertain;
Il a ſigné l'arrêt, & j'ai conduit ſa main.

MAZAEL.

Il n'en faut point douter, ce coup eſt néceſſaire:
Mais avez-vous prévu, ſi ce Préteur auſtère,
Qui ſous les loix d'Auguſte a remis cet Etat,
Verrait d'un œil tranquile un pareil attentat?
Varus, vous le ſavez, eſt ici votre Maître.
En vain le Peuple Hébreu, promt à vous reconnaître,
Tremble encor ſous le poids de ce Trône ébranlé:
Votre pouvoir n'eſt rien, ſi Rome n'a parlé.
Avant qu'en ce palais, des mains de Varus même,
Votre frére ait repris l'autorité ſuprême,
Il ne peut ſans bleſſer l'orgueil du nom Romain,
Dans ſes Etats encor agir en Souverain.
Varus ſouffrira-t-il, que l'on oſe à ſa vuë
Immoler une Reine en ſa garde reçuë?
Je connais les Romains; leur eſprit irrité

Vengera le mépris de leur autorité.
Vous allez ſur Hérode attirer la tempête;
Dans leurs ſuperbes mains la foudre eſt toujours prête.
Ces vainqueurs ſoupçonneux ſont jaloux de leurs droits,
Et ſurtout leur orgueil aime à punir les Rois.

SALOME.

Non, non, l'heureux Hérode à Céſar a ſû plaire;
Varus en eſt inſtruit, Varus le conſidère.
Croyez-moi, ce Romain voudra le ménager;
Mais, quoi qu'il faſſe enfin, ſongeons à nous venger.
Je touche à ma grandeur, & je crains ma diſgrace;
Demain, dès aujourdhui, tout peut changer de face.
Qui ſait même, qui ſait, ſi paſſé ce moment
Je pourrai ſatisfaire à mon reſſentiment?
Qui nous a répondu, qu'Hérode en ſa colère,
D'un eſprit ſi conſtant juſqu'au bout perſévère?
Je connais ſa tendreſſe; il la faut prévenir,
Et ne lui point laiſſer le tems du repentir.
Qu'après Rome menace, & que Varus foudroye,
Leur couroux paſſager troublera peu ma joye:
Mes plus grands ennemis ne ſont pas les Romains;
Mariamne en ces lieux eſt tout ce que je crains.
Il faut que je périſſe, ou que je la prévienne;
Et ſi je n'ai ſa tête, elle obtiendra la mienne.
Mais Varus vient à nous: il le faut éviter.
Zarès à mes regards devait ſe préſenter.
Je vai l'attendre, allez, & qu'aux moindres allarmes
Mes ſoldats en ſecret puiſſent prendre les armes.

SCE-

SCENE II.

VARUS, ALBIN, MAZAEL, Suite de Varus.

VARUS.

SAlome & Mazaël ſemblent fuir devant moi ;
Dans leurs yeux étonnés je lis leur juſte effroi :
Le crime à mes regards doit craindre de paraître.
Mazaël, demeurez ; mandez à votre Maître,
Que ſes cruels deſſeins ſont déja découverts :
Que ſon Miniſtre infâme eſt ici dans les fers,
Et que Varus peut-être au milieu des ſuplices
Eût dû faire expirer ce monſtre . . . & ſes complices.
Mais je reſpecte Hérode aſſez pour me flater,
Qu'il connaîtra le piége, où l'on veut l'arrêter,
Qu'un jour il punira les traîtres qui l'abuſent,
Et vengera ſur eux la vertu qu'ils accuſent.
Vous ſi vous m'en croyez, pour lui, pour ſon honneur,
Calmez de ſes chagrins la honteuſe fureur :
Ne l'empoiſonnez plus de vos lâches maximes :
Songez, que les Romains ſont les vengeurs des crimes,
Que Varus vous connait, qu'il commande en ces lieux,
Et que ſur vos complots il ouvrira les yeux.
Allez, que Mariamne en Reine ſoit ſervie,
Et reſpectez ſes loix, ſi vous aimez la vie.

MA-

MAZAEL.

Seigneur . . .

VARUS.

Vous entendez mes ordres abſolus ;
Obéïſſez, vous dis-je, & ne repliquez plus.

SCENE III.

VARUS, ALBIN.

VARUS.

AInſi donc ſans tes ſoins, ſans ton avis fidelle,
Mariamne expirait ſous cette main cruelle ?

ALBIN.

Le retour de Zarès n'était que trop ſuſpect,
Le ſoin myſtérieux d'éviter votre aſpect,
Son trouble, ſon effroi, fut mon premier indice.

VARUS.

Que ne te dois-je point pour un ſi grand ſervice !
C'eſt par toi qu'elle vit : c'eſt par toi que mon cœur
A goûté, cher Albin, ce ſolide bonheur,
Ce bien ſi précieux pour un cœur magnanime,
D'avoir pû ſecourir la vertu qu'on oprime.

ALBIN.

Je reconnais Varus à ces ſoins généreux.

Votre

Votre bras fut toujours l'apui des malheureux.
Quand de Rome en vos mains vous portiez le tonnerre,
Vous étiez ocupé du bonheur de la Terre.
Puiſſiez-vous ſeulement écouter en ce jour
Votre noble pitié plûtôt que votre amour.

VARUS.

Ah ! faut-il donc l'aimer pour prendre ſa défenſe ?
Qui n'aurait comme moi chéri ſon innocence ?
Quel cœur indifférent n'irait à ſon ſecours ?
Et qui pour la ſauver n'eût prodigué ſes jours ?

ALBIN.

Ainſi l'amour trompeur, dont vous ſentez la flâme,
Se déguiſe en vertu, pour mieux vaincre votre ame,
Et ce feu malheureux . . .

VARUS.

Je ne m'en défens pas.
L'infortuné Varus adore ſes apas.
Je l'aime, il eſt trop vrai, mon ame toute nuë
Ne craint point, cher Albin, de paraître à ta vûë :
Juge ſi ſon péril a dû troubler mon cœur !
Moi, qui borne à jamais mes vœux à ſon bonheur,
Moi, qui rechercherais la mort la plus affreuſe,
Si ma mort un moment pouvait la rendre heureuſe.

ALBIN.

Seigneur, que dans ces lieux ce grand cœur eſt changé !
Qu'il venge bien l'amour qu'il avait outragé !

Je

Je ne reconnais plus ce Romain ſi ſévère,
Qui parmi tant d'objets empreſſés à lui plaire,
N'a jamais abaiſſé ſes ſuperbes regards
Sur ces beautés que Rome enferme en ſes remparts.

VARUS.

Ne t'en étonne point ; tu ſais, que mon courage
A la ſeule vertu reſerva ſon hommage.
Dans nos murs corrompus ces coupables beautés
Offraient de vains attraits à mes yeux révoltés.
Je fuyais leurs complots, leurs brigues éternelles,
Leurs amours paſſagers, leurs vengeances cruelles.
Je voyais leur orgueil, accru du deshonneur,
Se montrer triomphant ſur leur front ſans pudeur ;
L'altiére ambition, l'intérêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,
Chez les Romains ſéduits prenant le nom d'amour,
Gouverner Rome entiére, & régner tour-à-tour.
J'abhorrais, il eſt vrai, leur indigne conquête ;
A leur joug odieux je dérobais ma tête ;
L'amour dans l'Orient fut enfin mon vainqueur.
De la triſte Syrie établi Gouverneur,
J'arrivai dans ces lieux, quand le droit de la guerre
Eut au pouvoir d'Auguſte abandonné la Terre,
Et qu'Hérode à ſes pieds au milieu de cent Rois,
De ſon ſort incertain vint attendre des loix.
Lieu funeſte à mon cœur ! malheureuſe contrée !
C'eſt-là que Mariamne à mes yeux s'eſt montrée.

L'Uni-

L'Univers était plein du bruit de ſes malheurs ;
Son parricide époux faiſait couler ſes pleurs.
Ce Roi ſi redoutable au reſte de l'Aſie,
Fameux par ſes exploits & par ſa jalouſie,
Prudent, mais ſoupçonneux ; vaillant, mais inhumain,
Au ſang de ſon beau-pére avait trempé ſa main.
Sur ce Trône ſanglant il laiſſait en partage
A la fille des Rois la honte & l'eſclavage.
Du ſort qui la pourſuit tu connais la rigueur :
Sa vertu, cher Albin, ſurpaſſe ſon malheur.
Loin de la Cour des Rois la vérité proſcrite,
L'aimable vérité ſur ſes lévres habite.
Son unique artifice eſt le ſoin généreux
D'aſſurer des ſecours aux jours des malheureux.
Son devoir eſt ſa loi, ſa tranquille innocence
Pardonne à ſon Tyran, mépriſe ſa vengeance,
Et près d'Auguſte encor implore mon apui,
Pour ce barbare époux qui l'immole aujourdhui.
Tant de vertus enfin, de malheurs & de charmes,
Contre ma liberté ſont de trop fortes armes.
Je l'aime, cher Albin ; mais non d'un fol amour,
Que le caprice enfante & détruiſe en un jour ;
Non d'une paſſion, que mon ame troublée
Reçoive avidement, par les ſens aveuglée.
Ce cœur qu'elle a vaincu, ſans l'avoir amoli,
Par un amour honteux ne s'eſt point avili ;
Et plein du noble feu, que ſa vertu m'inſpire,
Je prétens la venger, & non pas la ſéduire.

ALBIN.

ALBIN.

Mais ſi le Roi, Seigneur, a fléchi les Romains,
S'il rentre en ſes Etats . . .

VARUS.

Et c'eſt ce que je crains.
Hélas! près du Sénat je l'ai ſervi moi-même.
Sans doute il a déja reçu ſon Diadême;
Et cet indigne arrêt, que ſa bouche a dicté,
Eſt le premier eſſai de ſon autorité.
Ah! ſon retour ici lui peut être funeſte.
Mon pouvoir va finir, mais mon amour me reſte.
Reine, pour vous défendre on me verra périr;
L'Univers doit vous plaindre, & je dois vous ſervir.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

SALOME, MAZAEL.

SALOME.

ENfin vous le voyez, ma haine eſt confonduë.
Mariamne triomphe, & Salome eſt perduë.
Zarès fut ſur les eaux trop longtems arrêté ;
La mer alors tranquille à regret l'a porté.
Mais Hérode en partant pour ſon nouvel Empire,
Revole avec les vents vers l'objet qui l'attire ;
Et les mers, & l'amour, & Varus, & le Roi,
Le Ciel, les élémens, ſont armés contre moi.
Fatale ambition que j'ai trop écoutée,
Dans quel abîme affreux m'as-tu précipitée !
Je vous l'avais bien dit, que dans le fond du cœur
Le Roi ſe repentait de ſa juſte rigueur.
De ſon fatal penchant l'aſcendant ordinaire
A révoqué l'arrêt dicté dans ſa colère.
J'en ai déja reçu les funeſtes avis ;
Et Zarès à ſon Roi renvoïé par mépris,
Ne me laiſſe en ces lieux qu'une douleur ſtérile,
Et le danger qui ſuit un éclat inutile.
Déja de ma rivale adorant la faveur,

Le

Le peuple à ma disgrace insulte avec fureur.
Je verrai tout plier sous sa grandeur nouvelle,
Et mes faibles honneurs éclipsés devant elle.
Mais c'est peu que sa gloire irrite mon dépit ;
Ma mort va signaler ma chûte & son crédit.
Je ne me flate point : je sai comme en sa place
De tous mes ennemis je confondrais l'audace.
Ce n'est qu'en me perdant qu'elle poura régner ;
Et son juste courroux ne doit point m'épargner.
Cependant, ô contrainte ! ô comble d'infamie !
Il faut donc qu'à ses yeux ma fierté s'humilie !
Je viens avec respect essuyer ses hauteurs,
Et la féliciter sur mes propres malheurs.

MAZAEL.

Contre elle encor, Madame, il vous reste des armes.
J'ai toujours redouté le pouvoir de ses charmes ;
J'ai toujours craint du Roi les sentimens secrets ;
Mais si je m'en raporte aux avis de Zarès,
La colère d'Hérode autrefois peu durable,
Est enfin devenuë une haine implacable.
Il déteste la Reine, il a juré sa mort ;
Et s'il suspend le coup qui terminait son sort,
C'est qu'il veut ménager sa nouvelle puissance ;
Et lui-même en ces lieux assurer sa vengeance.
Mais soit qu'enfin son cœur en ce funeste jour,
Soit aigri par la haine, ou fléchi par l'amour ;
C'est assez qu'une fois il ait proscrit sa tête.

Ma-

Mariamne aiſément groſſira la tempête :
La foudre gronde encor : un arrêt ſi cruel
Va mettre entr'eux, Madame, un divorce éternel.
Vous verrez Mariamne à ſoi-même inhumaine,
Forcer le cœur d'Hérode à ranimer ſa haine,
Irriter ſon époux par de nouveaux dédains,
Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains.
De ſa perte, en un mot, repoſez-vous ſur elle.

SALOME.

Non, cette incertitude eſt pour moi trop cruelle.
Non, c'eſt par d'autres coups que je veux la fraper :
Dans un piége plus ſûr il faut l'enveloper.
Contre mes ennemis mon intérêt m'éclaire.
Si j'ai bien de Varus obſervé la colère,
Ce tranſport violent de ſon cœur agité
N'eſt point un ſimple effet de généroſité.
La tranquille pitié n'a point ce caractère.
La Reine a des apas, Varus a pu lui plaire.
Ce n'eſt pas que mon cœur, injuſte en ſon dépit,
Diſpute à ſa beauté cet éclat qui la ſuit ;
Que j'envie à ſes yeux le pouvoir de leurs armes,
Ni ce flateur encens qu'on prodigue à ſes charmes.
Elle peut payer cher ce bonheur dangereux ;
Et ſoit que de Varus elle écoute les vœux,
Soit que ſa vanité de ce pompeux hommage
Tire indiſcrétement un frivole avantage ;
Il ſuffit : c'eſt par là que je peux maintenir

Ce pouvoir qui m'échape, & qu'il faut retenir.
Faites veiller ſurtout les regards mercenaires
De tous ces délateurs aujourdhui néceſſaires,
Qui vendent les ſecrets de leurs concitoyens,
Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.
Mais la voici. Pourquoi faut-il que je la voye?

SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NABAL.

SALOME.

JE viens auprès de vous partager votre joye.
Rome me rend un frére, & vous rend un époux;
Couronné, tout-puiſſant, & digne enfin de vous.
Son amour mépriſé, ſon trop de défiance,
Avait contre vos jours allumé ſa vengeance:
Mais ce feu violent s'eſt bientôt conſumé;
L'amour arma ſon bras, l'amour l'a deſarmé.
Ses triomphes paſſés, ceux qu'il prépare encore,
Ce titre heureux de *Grand*, dont l'Univers l'honore,
Les droits du Sénat même à ſes ſoins confiés,
Sont autant de préſens qu'il va mettre à vos pieds.
Poſſedez déſormais ſon ame & ſon Empire:
C'eſt ce qu'à vos vertus mon amitié deſire;
Et je vai par mes ſoins ſerrer l'heureux lien,
Qui doit joindre à jamais vôtre cœur & le ſien.

MA-

MARIAMNE.

Je ne prétens de vous, ni n'attens ce ſervice.
Je vous connais, Madame, & je vous rens juſtice.
Je ſai par quels complots, je ſai par quels détours,
Votre haine impuiſſante a pourſuivi mes jours.
Jugeant de moi par vous, vous me craignez peut-être:
Mais vous deviez du moins aprendre à me connaître.
Ne me redoutez point; je ſais également
Dédaigner votre crime & votre châtiment.
J'ai vu tous vos deſſeins, & je vous les pardonne.
C'eſt à vos ſeuls remords que je vous abandonne;
Si toutefois après de ſi lâches efforts,
Un cœur comme le vôtre écoute des remords.

SALOME.

Je n'ai point mérité cette injuſte colère.
Ma conduite, mes ſoins, & l'aveu de mon frère,
Contre tous vos ſoupçons vont me juſtifier.

MARIAMNE.

Je vous l'ai déja dit, je veux tout oublier;
Dans l'état où je ſuis, c'eſt aſſez pour ma gloire;
Je puis vous pardonner, mais je ne puis vous croire.

MAZAEL.

J'oſe ici, grande Reine, atteſter l'Eternel,
Que mes ſoins à regret . . . .

MARIAMNE.

Arrêtez, Mazaël.

Vos excuſes pour moi ſont un nouvel outrage.
Obéïſſez au Roi, voilà vôtre partage.
A mes Tyrans vendu, ſervez bien leur couroux;
Je ne m'abaiſſe pas à me plaindre de vous.

A Salome.

Je ne vous retiens point, & vous pouvez, Madame,
Aller aprendre au Roi les ſecrets de mon ame.
Dans ſon cœur aiſément vous pouvez ranimer
Un couroux que mes yeux dédaignent de calmer.
De tous vos délateurs armez la calomnie;
J'ai laiſſé juſqu'ici leur audace impunie,
Et je n'oppoſe encor à mes vils ennemis,
Qu'une vertu ſans tache, & qu'un juſte mépris.

MAZAEL.

Quel orgueil!

SALOME.

Il aura ſa juſte récompenſe,
Vien, c'eſt à l'artifice à punir l'imprudence.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NABAL.

ELISE.

AH! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter?
La vengeance d'Hérode un moment ſuſpendue,
Sur vôtre tête encor eſt peut-être étendue:

Et

Et loin d'en détourner les redoutables coups,
Vous apellez la mort qui s'éloignait de vous.
Vous n'avez plus ici de bras qui vous apuïe.
Ce défenſeur heureux de votre illuſtre vie,
Varus, aux Nations, qui bornent cet Etat,
Ira porter bientôt les ordres du Sénat.
Hélas! grace à ſes ſoins, grace à vos bontés même,
Rome à votre Tyran donne un pouvoir ſuprème:
Il revient plus terrible & plus fier que jamais:
Vous le verrez armé de vos propres bienfaits:
Vous dépendrez ici de ce ſuperbe Maître,
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut-être;
Et que cet amour même aigri par vos refus. . . .

MARIAMNE.

Chère Eliſe, en ces lieux faites venir Varus.
Je conçois vos raiſons, j'en demeure frapée:
Mais d'un autre intérêt mon ame eſt occupée;
Par de plus grands objets mes vœux ſont attirés.
Que Varus vienne ici; vous, Nabal, demeurez.

SCENE IV.

MARIAMNE, NABAL.

MARIAMNE.

VOs vertus, votre zèle, & votre expérience,
Ont acquis dès longtems toute ma confiance.
Mon cœur vous eſt connu, vous ſavez mes deſſeins,

Et les maux que j'éprouve, & les maux que je crains.
Vous avez vu ma mére au deſeſpoir réduite,
Me preſſer en pleurant d'accompagner ſa fuite.
Son eſprit agité d'une juſte terreur,
Croit à tous les momens voir Hérode en fureur,
Encor tout dégoutant du ſang de ſa famille,
Venir à ſes yeux même aſſaſſiner ſa fille.
Elle veut que mes fils portés entre nos bras,
S'éloignent avec nous de ces affreux climats.
Les vaiſſeaux des Romains, des bords de la Syrie,
Nous ouvrent ſur les eaux les chemins d'Italie.
J'attens tout de Varus, d'Auguſte, des Romains.
Je ſai qu'il m'eſt permis de fuir mes aſſaſſins,
Que c'eſt le ſeul parti que le deſtin me laiſſe.
Toutefois en ſecret, ſoit vertu, ſoit faibleſſe,
Prête à fuir un époux mon cœur frémit d'effroi,
Et mes pas chancelans s'arrêtent malgré moi.

NABAL.

Cet effroi généreux n'a rien que je n'admire;
Tout injuſte qu'il eſt, la vertu vous l'inſpire.
Ce cœur indépendant des outrages du ſort,
Craint l'ombre d'une faute, & ne craint point la mort.
Banniſſez toutefois ces allarmes ſecrètes;
Ouvrez les yeux, Madame, & voyez où vous êtes.
C'eſt-là que répandu par les mains d'un époux,
Le ſang de votre pére a rejailli ſur vous.
Votre frére en ces lieux a vu trancher ſa vie.

En

En vain de ſon trépas le Roi ſe juſtifie ;
En vain Céſar trompé l'en abſout aujourdhui ;
L'Orient révolté n'en accuſe que lui.
Regardez, conſultez les pleurs de votre mére,
L'affront fait à vos fils, le ſang de votre pére,
La cruauté du Roi, la haine de ſa ſœur,
Et (ce que je ne puis prononcer ſans horreur,
Mais dont votre vertu n'eſt point épouvantée)
La mort en ce jour même à vos yeux préſentée.
Enfin ſi tant de maux ne vous étonnent pas,
Si d'un front aſſuré vous marchez au trépas,
Du moins de vos enfans embraſſez la défenſe.
Le Roi leur a du Trône arraché l'eſpérance ;
Et vous connaiſſez trop ces oracles affreux,
Qui depuis ſi longtems vous font trembler pour eux.
Le Ciel vous a prédit qu'une main étrangére
Devait un jour unir vos fils à votre pére.
Un Arabe implacable a déja ſans pitié
De cet oracle obſcur accompli la moitié.
Madame, après l'horreur d'un eſſai ſi funeſte,
Sa cruauté, ſans doute, accomplirait le reſte.
Dans ſes emportemens rien n'eſt ſacré pour lui :
Eh ! qui vous répondra, que lui-même aujourdhui
Ne vienne exécuter ſa ſanglante menace,
Et des Aſmonéens anéantir la race ?
Il eſt tems déſormais de prévenir ſes coups ;
Il eſt tems d'épargner un meurtre à votre époux,
Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes

Le fer de vos Tyrans, & l'exemple des crimes.
Nouri dans ce Palais près des Rois vos ayeux,
Je ſuis prêt à vous ſuivre en tout tems, en tous lieux.
Partez, rompez vos fers, allez dans Rome même
Implorer du Sénat la juſtice ſuprême,
Remettre de vos fils la fortune en ſa main,
Et les faire adopter par le peuple Romain.
Qu'une vertu ſi pure aille étonner Auguſte.
Si l'on vante à bon droit ſon régne heureux & juſte,
Si la Terre avec joye embraſſe ſes genoux,
S'il mérite ſa gloire, il fera tout pour vous.

MARIAMNE.

Je vois qu'il n'eſt plus tems que mon cœur délibére;
Je céde à vos conſeils, aux larmes de ma mére,
Au danger de mes fils, au ſort, dont les rigueurs
Vont m'entraîner peut-être en de plus grands malheurs.
Retournez chez ma mére, allez; quand la nuit ſombre
Dans ces lieux criminels aura porté ſon ombre,
Qu'au fond de mon Palais on me vienne avertir:
On le veut, il le faut; je ſuis prête à partir.

SCENE V.

MARIAMNE, VARUS, ELISE.

VARUS.

JE viens m'offrir, Madame, à vos ordres ſuprêmes.
Vos volontés pour moi ſont les loix des Dieux mêmes.

Faut-

Faut-il armer mon bras contre vos ennemis ?
Commandez, j'entreprens, parlez & j'obéis.

MARIAMNE.

Je vous dois tout, Seigneur, & dans mon infortune,
Ma douleur ne craint point de vous être importune,
Ni de ſolliciter, par d'inutiles vœux,
Les bontés d'un Héros, l'apui des malheureux.
Lorsqu'Hérode attendait le Trône ou l'eſclavage,
J'oſai longtems pour lui briguer votre ſuffrage.
Malgré ſes cruautés, malgré mon déſeſpoir,
Malgré mes intérêts, j'ai ſuivi mon devoir.
J'ai ſervi mon époux; je le ferais encore.
Souffrez, que pour moi-même enfin je vous implore;
Souffrez, que je dérobe à d'inhumaines loix
Les reſtes malheureux du pur ſang de nos Rois.
J'aurais dû dès-longtems, loin d'un lieu ſi coupable,
Demander au Sénat un azile honorable.
Mais, Seigneur, je n'ai pu, dans les troubles divers,
Dont vos diviſions ont rempli l'Univers,
Chercher parmi l'effroi, la guerre & les ravages,
Un port aux mêmes lieux d'où partaient les orages.
Auguſte au monde entier donne aujourdhui la paix;
Sur toute la Nature il répand ſes bienfaits.
Après les longs travaux d'une guerre odieuſe,
Ayant vaincu la Terre, il veut la rendre heureuſe.
Du haut du Capitole il juge tous les Rois:
Et de ceux qu'on oprime il prend en main les droits.

Qui

Qui peut à ſes bontés plus juſtement prétendre,
Que mes faibles enfans, que rien ne peut défendre,
Et qu'une mére en pleurs amène auprès de lui,
Du bout de l'Univers implorer ſon apui?
Loin de ces lieux ſanglants que le crime environne,
Je mettrai leur enfance à l'ombre de ſon Trône;
Ses généreuſes mains pouront ſécher nos pleurs.
Je ne demande point qu'il venge mes malheurs,
Que ſur mes ennemis ſon bras s'apeſantiſſe:
C'eſt aſſez que mes fils, témoins de ſa juſtice,
Formés par ſon exemple, & devenus Romains,
Aprennent à régner des Maitres des humains.
Pour conſerver les fils, pour conſoler la mère,
Pour finir tous mes maux, c'eſt en vous que j'eſpère:
Je m'adreſſe à vous ſeul, à vous, à ce grand cœur,
De la ſimple vertu généreux protecteur;
A vous, à qui je dois ce jour que je reſpire.
Seigneur, éloignez-moi de ce fatal Empire;
Donnez-moi dans la nuit des guides aſſurés,
Juſques ſur vos vaiſſeaux dans Sidon préparés.
Vous ne répondez rien. Que faut-il que je penſe
De ces ſombres regards & de ce long ſilence?
Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

VARUS.

Non, . . . je reſpecte trop vos ordres abſolus.
Mes Gardes vous ſuivront juſques dans l'Italie;
Diſpoſez d'eux, de moi, de mon cœur, de ma vie.

Fuyez

Fuyez le Roi. Rompez vos nœuds infortunés;
Il eſt aſſez puni, ſi vous l'abandonnez.
Il ne vous verra plus, grace à ſon injuſtice,
Et je ſens qu'il n'eſt point de ſi cruel ſuplice . . .
Pardonnez-moi ce mot, il m'échape à regret;
La douleur de vous perdre a trahi mon ſecret.
Tout mon crime eſt connu. Mais malgré ma faibleſſe,
Songez que mon reſpect égale ma tendreſſe.
Le malheureux Varus ne veut que vous ſervir,
Adorer vos vertus, vous venger & mourir.

MARIAMNE.

Je me flatais, Seigneur, & j'avais lieu de croire,
Qu'avec mes intérèts, vous chériſſiez ma gloire;
Et quand le grand Varus a conſervé mes jours,
J'ai cru qu'à ſa pitié je devais ſon ſecours.
Je ne m'attendais pas, que vous duſſiez vous-même
Mettre aujourdhui le comble à ma douleur extrême,
Ni que dans mes périls il me falût jamais
Rougir de vos bontés, & craindre vos bienfaits.
Ne penſez pas pourtant, qu'un diſcours qui m'offenſe
Vous ait rien dérobé de ma reconnaiſſance:
Ma conſtante amitié reſpecte encor Varus;
J'oublirai votre flamme, & non pas vos vertus.
Je ne veux voir en vous qu'un Héros magnanime,
Qui juſqu'à ce moment mérita mon eſtime.
Un plus long entretien pourait vous en priver,
Seigneur, & je vous fuis pour vous la conſerver.

SCE-

SCENE VI.

VARUS, ALBIN.

ALBIN.

Vous vous troublez, Seigneur, & changez de viſage.

VARUS.

J'ai ſenti, je l'avouë, ébranler mon courage.
Ami, pardonne au feu, dont je ſuis conſumé,
Ces faibleſſes d'un cœur qui n'avait point aimé.
Je ne connaiſſais pas tout le poids de ma chaîne,
Je la ſens à regret, je la romps avec peine.
Avec quelle douceur, avec quelle bonté,
Elle impoſait ſilence à ma témérité!
Sans trouble & ſans couroux, ſa tranquille ſageſſe
M'aprenait mon devoir, & plaignait ma faibleſſe.
J'adorais, cher Albin, juſques à ſes refus.
J'ai perdu l'eſpérance, & je l'aime encor plus.
A quelle épreuve, ô Dieux! ma conſtance eſt réduite!

ALBIN.

Etes-vous réſolu de préparer ſa fuite?

VARUS.

Quel emploi!

ALBIN.

Pourez-vous reſpecter ſes rigueurs,
Juſques

Juſques à vous charger du ſoin de vos malheurs?
Quel eſt votre deſſein?

VARUS.

Moi, que je l'abandonne!
Que je déſobéiſſe aux loix qu'elle me donne!
Non, non, mon cœur encor eſt trop digne du ſien,
Mariamne a parlé, je n'examine rien.
Que loin de ſes Tyrans elle aille auprès d'Auguſte,
Sa fuite eſt raiſonnable & ma douleur injuſte.
L'amour me parle en vain, je vole à mon devoir.
Je ſervirai la Reine, & même ſans la voir.
Elle me laiſſe, au moins, la douceur éternelle
D'avoir tout entrepris, d'avoir tout fait pour elle.
Je briſe ſes liens, je lui ſauve le jour;
Je fais plus, je lui veux immoler mon amour,
Et fuyant ſa beauté, qui me ſéduit encore,
Egaler s'il ſe peut, ſa vertu que j'adore.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

VARUS, NABAL, ALBIN, Suite de Varus.

NABAL.

OUi, Seigneur, en ces lieux l'heureux Hérode arrive.
Les Hébreux pour le voir ont volé ſur la rive.
Salome, qui craignait de perdre ſon crédit,
Par ſes conſeils flateurs aſſiége ſon eſprit.
Ses Courtiſans en foule autour de lui ſe rendent :
Les palmes dans les mains, nos Pontifes l'attendent.
Idamas le dévance, & député vers vous,
Il vient au nom d'Hérode embraſſer vos genoux.
C'eſt ce même Idamas, cet Hébreu plein de zèle,
Qui toujours à la Reine eſt demeuré fidèle ;
Qui ſage Courtiſan d'un Roi plein de fureur,
A quelquefois d'Hérode adouci la rigueur :
Bientôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne
Au moment de partir s'arrête, ſe condamne ;
Ce grand projet l'étonne, & prêt à le tenter,
Son auſtère vertu craint de l'exécuter.
Sa mére eſt à ſes pieds, & le cœur plein d'allarmes,
Lui préſente ſes fils, la baigne de ſes larmes,

La conjure en tremblant de preſſer ſon départ.
La Reine flote, héſite, & partira trop tard.
C'eſt vous dont la bonté peut hater ſa ſortie.
Vous avez dans vos mains la fortune & la vie
De l'objet le plus rare & le plus précieux,
Que jamais à la Terre ayent accordé les Cieux.
Protegez, conſervez une auguſte famille;
Sauvez de tant de Rois la déplorable fille.
Vos gardes ſont-ils prêts? Puis-je enfin l'avertir?

VARUS.

Oui, j'ai tout ordonné, la Reine peut partir.

NABAL.

Souffrez donc qu'à l'inſtant un ſerviteur fidelle
Se prépare, Seigneur, à marcher après elle.

VARUS.

Allez, ſur mes vaiſſeaux accompagnez ſes pas;
Ce ſéjour odieux ne la méritait pas.
Qu'un dépôt ſi ſacré ſoit reſpecté des ondes;
Que le Ciel attendri par ſes douleurs profondes,
Faſſe lever ſur elle un Soleil plus ſerein.
Et vous, vieillard heureux, qui ſuivez ſon deſtin,
Des ſerviteurs des Rois Sage & parfait modelle,
Votre ſort eſt trop beau: vous vivrez auprès d'elle.

SCENE

SCENE II.

VARUS, ALBIN, Suite de Varus.

VARUS.

MAis déja le Roi vient. Déja dans ce ſéjour,
Le ſon de la trompette annonce ſon retour.
Quel retour, juſtes Dieux ! Que je crains ſa préſence !
Le cruel peut d'un coup aſſurer ſa vengeance.
Plût au Ciel que la Reine eût déja pour jamais
Abandonné ces lieux conſacrés aux forfaits !
Hélas : je ne puis même accompagner ſa fuite ;
Plus je l'adore, & plus il faut que je l'évite.
C'eſt un crime pour moi d'oſer ſuivre ſes pas,
Et tout ce que je puis . . . mais je vois Idamas.

SCENE III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN, Suite de Varus.

IDAMAS.

AVant que dans ces lieux mon Roi vienne lui-même
Recevoir de vos mains le ſacré Diadème,
Et vous ſoumettre un rang qu'il doit à vos bontés,
Seigneur, ſouffrirez-vous ? . . .

VARUS.

Idamas, arrêtez.

Le

Le Roi peut s'épargner ces frivoles hommages,
De l'amitié des grands importuns témoignages,
D'un peuple curieux trompeur amuſement,
Qu'on étale avec pompe, & que le cœur dément.
Mais parlez ; Rome enfin vient de vous rendre un Maître;
Hérode eſt Souverain, eſt-il digne de l'être?
La Reine en ce moment eſt-elle en ſureté?
Et le ſang innocent ſera-t-il reſpecté?

IDAMAS.

Veuille le juſte Ciel, formidable au parjure,
Ouvrir les yeux du Roi qu'aveugle l'impoſture!
Mais qui peut pénétrer ſes ſecrets ſentimens,
Et de ſon cœur troublé les ſoudains mouvemens?
Il obſerve avec nous un ſilence farouche ;
Le nom de Mariamne échape de ſa bouche.
Il menace, il ſoupire, il donne en frémiſſant
Quelques ordres ſecrets, qu'il révoque à l'inſtant.
D'un ſang qu'il déteſtait Mariamne eſt formée ;
Il la hait d'autant plus qu'il l'avait trop aimée.
Le perfide Zarès par votre ordre arrêté,
Et par votre ordre enfin remis en liberté,
Artiſan de la fraude, & de la calomnie,
De Salome avec ſoin ſervira la furie.
Mazael en ſecret leur prête ſon ſecours.
Le ſoupçonneux Hérode écoute leurs diſcours :
Ils l'aſſiégent ſans ceſſe, & leur haine attentive
Tient toujours loin de lui la vérité captive.

Ainſi ce Conquérant, qui fit trembler les Rois,
Ce Roi dont Rome même admira les exploits,
De qui la renommée allarme encor l'Aſie,
Dans ſa propre maiſon voit ſa gloire avilie.
Haï de ſon épouſe, abuſé par ſa ſœur,
Déchiré de ſoupçons, accablé de douleur,
J'ignore en ce moment le deſſein qui l'entraîne.
Mais je le plains, Seigneur, & crains tout pour la Reine;
Daignez la protéger . . .

VARUS.

Il ſuffit, Idamas;
La Reine eſt en danger. Albin, ſuivez mes pas;
Venez, c'eſt à moi ſeul de ſauver l'innocence.

IDAMAS.

Seigneur, ainſi du Roi vous fuirez la préſence?

VARUS.

Je ſai, qu'en ce Palais je dois le recevoir,
Le Sénat me l'ordonne, & tel eſt mon devoir:
Mais un autre intérêt, un autre ſoin m'anime;
Et mon premier devoir eſt d'empêcher le crime.
Il ſort.

IDAMAS.

Quels orages nouveaux! quel trouble je prévoi!
Puiſſant Dieu des Hébreux, changez le cœur du Roi.

SCE-

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, Suite d'Hérode.

HERODE.

EH quoi Varus auſſi ſemble éviter ma vuë !
Quelle horreur devant moi s'eſt partout répanduë !
Ciel ! ne puis-je inſpirer que la haine ou l'effroi ?
Tous les cœurs des humains ſont-ils fermés pour moi ?
En horreur à la Reine, à mon peuple, à moi-même,
A regret ſur mon front je vois le Diadème.
Hérode en arrivant, recueille avec terreur
Les chagrins dévorans qu'a ſemés ſa fureur.
Ah Dieu !

MAZAEL.

Daignez calmer ces injuſtes allarmes.

HERODE.

Malheureux, qu'ai-je fait ?

MAZAEL.

Quoi ! vous verſez des larmes ?
Vous, ce Roi fortuné, ſi ſage en ſes deſſeins,
Vous, la terreur du Parthe, & l'ami des Romains ?
Songez, Seigneur, ſongez à ces noms pleins de gloire,
Que vous donnaient jadis Antoine & la victoire.
Songez, que près d'Auguſte apellé par ſon choix,

Vous marchiez distingué de la foule des Rois.
Revoyez à vos loix Jérusalem rendue,
Jadis par vous conquise, & par vous défendue,
Reprenant aujourdhui sa première splendeur,
En contemplant son Prince au faîte du bonheur.
Jamais Roi plus heureux dans la paix, dans la guerre.

HERODE.

Non, il n'est plus pour moi de bonheur sur la Terre:
Le destin m'a frapé de ses plus rudes coups:
Et pour comble d'horreurs je les mérite tous.

IDAMAS.

Seigneur, m'est-il permis de parler sans contrainte?
Ce Trône auguste & saint, qu'environne la crainte,
Serait mieux affermi, s'il l'était par l'amour.
En faisant des heureux, un Roi l'est à son tour.
A d'éternels chagrins votre ame abandonnée,
Pourait tarir d'un mot leur source empoisonnée.
Seigneur, ne souffrez plus, que d'indignes discours
Osent troubler la paix & l'honneur de vos jours,
Ni que de vils flateurs écartent de leur Maître
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être.
Bientôt de vos vertus, tout Israel charmé . . .

HERODE.

Eh! croyez-vous encor, que je puisse être aimé?

MAZAEL.

Seigneur, à vos desseins Zarès toujours fidèle,

Ren-

Renvoyé près de vous, & plein d'un même zèle,
De la part de Salome attend pour vous parler.

HERODE.

Quoi ! tous deux ſans relâche ils veulent m'accabler !
Que jamais devant moi ce monſtre ne paraiſſe.
Je l'ai trop écouté. Sortez tous, qu'on me laiſſe.
Ciel ! qui poura calmer un trouble ſi cruel ? . . .
Demeurez, Idamas ; demeurez, Mazaël.

SCENE V.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS.

HERODE.

EH bien ! voilà ce Roi ſi fier & ſi terrible !
Ce Roi dont on craignait le courage infléxible,
Qui ſut vaincre & régner, qui ſut briſer ſes fers,
Et dont la politique étonna l'Univers.
Qu'Hérode eſt aujourdhui différent de lui-même !

MAZAEL.

Tout adore à l'envi votre grandeur ſuprême.

IDAMAS.

Un ſeul cœur vous réſiſte, & l'on peut le gagner.

HERODE.

Non : je ſuis un barbare, indigne de régner.

IDAMAS.

Votre douleur eſt juſte, & ſi pour Mariamne . . . .

HERODE.

Et c'eſt ce nom fatal, hélas! qui me condamne;
C'eſt ce nom qui reproche à mon cœur agité
L'excès de ma faibleſſe & de ma cruauté.

MAZAEL.

Seigneur, votre clémence augmente encor ſa haine.
Elle fuit votre vue.

HERODE.

Ah! j'ai cherché la ſienne.

MAZAEL.

Qui? vous, Seigneur?

HERODE.

Eh quoi! mes tranſports furieux,
Ces pleurs que mes remords arrachent de mes yeux,
Ce changement ſoudain, cette douleur mortelle,
Tout ne te dit-il pas, que je viens d'auprès d'elle?
Toujours troublé, toujours plein de haine & d'amour,
J'ai trompé, pour la voir, une importune Cour.
Quelle entrevûe, ô Cieux! quels combats! quel ſuplice!
Dans ſes yeux indignés j'ai lu mon injuſtice.
Ses regards inquiets n'oſaient tomber ſur moi,
Et tout, juſqu'à mes pleurs, augmentait ſon effroi.

MAZAEL.

MAZAEL.

Seigneur, vous le voyez ; ſa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne ſera deſarmée :
Vos reſpects dangereux nouriſſent ſa fierté.

HERODE.

Elle me hait ! ah Dieu ! je l'ai trop mérité.
Je lui pardonne, hélas ! dans le ſort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux ſi coupable.

MAZAEL.

Vous coupable ? Eh, Seigneur, pouvez-vous oublier
Ce que la Reine a fait pour vous juſtifier ?
Ses mépris outrageans, ſa ſuperbe colère,
Ses deſſeins contre vous, les complots de ſon père ?
Le ſang, qui la forma, fut un ſang ennemi ;
Le dangereux Hircan vous eût toujours trahi ;
Et des Aſmonéens la brigue était ſi forte,
Que ſans un coup d'Etat vous n'auriez pu . . . .

HERODE.

N'importe.
Hircan était ſon pére, il fallait l'épargner ;
Mais je n'écoutai rien que la ſoif de régner.
Ma politique affreuſe a perdu ſa famillle :
J'ai fait périr le pére, & j'ai proſcrit la fille :
J'ai voulu la haïr, j'ai trop ſu l'oprimer ;
Le Ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.

IDAMAS.

Seigneur, daignez m'en croire, une juſte tendreſſe
Devient une vertu loin d'être une faibleſſe :
Digne de tant de biens que le Ciel vous a faits,
Mettez votre amour même au rang de ſes bienfaits.

HERODE.

Hircan, mânes ſacrés, fureurs que je déteſte !

IDAMAS.

Perdez-en pour jamais le ſouvenir funeſte.

MAZAEL.

Puiſſe la Reine auſſi l'oublier comme vous !

HERODE.

O pére infortuné ! plus malheureux époux !
Tant d'horreurs, tant de ſang, le meurtre de ſon père,
Les maux que je lui fais me la rendent plus chère.
Si ſon cœur, . . . ſi ſa foi, . . . mais c'eſt trop différer ;
Idamas, en un mot, je veux tout réparer.
Va la trouver ; di-lui, que mon ame aſſervie
Met à ſes pieds mon Trône, & ma gloire & ma vie.
Je veux dans ſes enfans choiſir un ſucceſſeur.
Des maux qu'elle a ſoufferts elle accuſe ma ſœur ;
C'en eſt aſſez ; ma ſœur aujourdhui renvoyée,
A ce cher intérêt ſera ſacrifiée.
Je laiſſe à Mariamne un pouvoir abſolu.

MA-

MAZAEL.

Quoi ! Seigneur, vous voulez . . .

HERODE.

Oui, je l'ai réſolu.
Oui ; mon cœur déſormais la voit, la conſidère,
Comme un préſent des Cieux qu'il faut que je révère.
Que ne peut point ſur moi l'amour qui m'a vaincu !
A Mariamne enfin je devrai ma vertu.
Il le faut avouer, on m'a vu dans l'Aſie
Régner avec éclat, mais avec barbarie.
Craint, reſpecté du peuple, admiré, mais haï,
J'ai des adorateurs, & n'ai pas un ami.
Ma ſœur, que trop longtems mon cœur a daigné croire,
Ma ſœur n'aima jamais ma véritable gloire.
Plus cruelle que moi dans ſes ſanglants projets,
Sa main faiſait couler le ſang de mes ſujets,
Les accablait du poids de mon ſceptre terrible :
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne ſenſible,
S'occupant de leur peine, & s'oubliant pour eux,
Portait à ſon époux les pleurs des malheureux.
C'en eſt fait. Je prétens, plus juſte & moins ſévère,
Par le bonheur public eſſayer de lui plaire.
Sion va reſpirer ſous un régne plus doux ;
Mariamne a changé le cœur de ſon époux.
Mes mains loin de mon Trône écartant les allarmes,
Des peuples oprimés vont eſſuyer les larmes.
Je veux ſur mes ſujets régner en citoyen,

Et

Et gagner tous les cœurs, pour mériter le ſien.
Va la trouver, te dis-je, & ſurtout à ſa vûë
Pein bien le repentir de mon ame éperduë:
Di-lui que mes remords égalent ma fureur.
Va, cours, vole, & revien. Que vois-je? c'eſt ma ſœur.
A Mazaël.
Sortez. Termine, ô Ciel! les chagrins de ma vie.

SCENE VI.

HERODE, SALOME.

SALOME.

HE bien, vous avez vû votre chère ennemie,
Avez-vous eſſuyé des outrages nouveaux?

HERODE.

Madame, il n'eſt plus tems d'apéſantir mes maux.
Je cherche à les finir. Ma rigueur implacable,
En me rendant plus craint, m'a fait plus miſérable.
Aſſez & trop longtems ſur ma triſte maiſon
La vengeance & la haine ont verſé leur poiſon.
De la Reine & de vous les diſcordes cruelles
Seraient de mes tourmens les ſources éternelles.
Ma ſœur, pour mon repos, pour vous, pour toutes deux,
Eloignez-vous, partez, fuyez ces triſtes lieux;
Il le faut.

SALO-

SALOME.

Ciel, qu'entens-je ! ah fatale ennemie !

HERODE.

Un Roi vous le commande, un frére vous en prie.
Que puiſſe déformais ce frére malheureux
N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux,
N'avoir plus ſur les miens de vengeances à prendre,
De ſoupçons à former, ni de ſang à répandre !
Ne perſécutez plus mes jours trop agités.
Murmurez : plaignez-vous, plaignez-moi ; mais partez.

SALOME.

Moi, Seigneur, je n'ai point de plaintes à vous faire ;
Vous croyez mon exil & juſte & néceſſaire ;
A vos moindres déſirs inſtruite à conſentir,
Lorſque vous commandez, je ne ſai qu'obéir.
Vous ne me verrez point, ſenſible à mon injure,
Atteſter devant vous le ſang & la nature ;
Sa voix trop rarement ſe fait entendre aux Rois,
Et près des paſſions le ſang n'a point de droits.
Je ne vous vante plus cette amitié ſincère,
Dont le zèle aujourdhui commence à vous déplaire.
Je rapelle encor moins mes ſervices paſſés.
Je vois trop qu'un regard les a tous effacés.
Mais avez-vous penſé, que Mariamne oublie,
Qu'Hérode en ce jour même attenta ſur ſa vie ?
Vous qu'elle craint toujours, ne la craignez-vous plus ?

Ses

Ses vœux, ſes ſentimens, vous ſont-ils inconnus?
Qui préviendra jamais par des avis utiles,
De ſon cœur outragé les vengeances faciles?
Quels yeux intéreſſés à veiller ſur vos jours,
Pourront de es complots démêler les détours?
Son couroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête?
Et penſez-vous enfin, que lorſque votre tête
Sera par vos ſoins même expoſée à ſes coups,
L'amour qui vous ſéduit lui parlera pour vous?
Quoi donc! tant de mépris, cette horreur inhumaine ...

HERODE.

Ah! laiſſez-moi douter un moment de ſa haine;
Laiſſez-moi me flater de regagner ſon cœur;
Ne me détrompez point, reſpectez mon erreur.
Je veux croire, & je crois, que votre haine altière
Entre la Reine & moi mettait une barrière;
Que par vos cruautés ſon cœur s'eſt endurci,
Et que ſans vous enfin j'euſſe été moins haï.

SALOME.

Si vous pouviez ſavoir, ſi vous pouviez comprendre
A quel point . . .

HERODE.

Non, ma ſœur, je ne veux rien entendre.
Mariamne à ſon gré peut menacer mes jours.
Ils me ſont odieux; qu'elle en tranche le cours.
Je périrai du moins d'une main qui m'eſt chère.

SA-

SALOME.

Ah ! c'eſt trop l'épargner, vous tromper & me taire.
Je m'expoſe à me perdre, & cherche à vous ſervir :
Et je vai vous parler, duſſiez-vous m'en punir.
Epoux infortuné ! qu'un vil amour ſurmonte,
Connaiſſez Mariamne, & voyez votre honte.
C'eſt peu des fiers dédains dont ſon cœur eſt armé ;
C'eſt peu de vous haïr ; . . . un autre en eſt aimé.

HERODE.

Un autre en eſt aimé ! Pouvez-vous bien, barbare,
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare ?
Ma ſœur, c'eſt donc ainſi que vous m'aſſaſſinez ?
Laiſſez-vous pour adieux ces traits empoiſonnés,
Ces flambeaux de diſcorde, & la honte & la rage,
Qui de mon cœur jaloux ſont l'horrible partage ?
Mariamne . . . mais non, je ne veux rien ſavoir ;
Vos conſeils ſur mon ame ont eu trop de pouvoir ;
Je vous ai longtems crue, & les Cieux m'en puniſſent ;
Mon ſort était d'aimer des cœurs qui me haïſſent ;
Oui, c'eſt moi ſeul ici que vous perſécutez.

SALOME.

Hé bien donc, loin de vous . . . .

HERODE.

Non, Madame, arrêtez.
Un autre en eſt aimé ! nommez-moi donc, cruelle,

Le

Le ſang que doit verſer ma vengeance nouvelle ;
Pourſuivez votre ouvrage ; achevez mon malheur.

SALOME.

Puiſque vous le voulez . . .

HERODE.

Frape : voilà mon cœur.
Di-moi qui m'a trahi ; mais quoi qu'il en puiſſe être,
Songe que cette main t'en punira peut-être.
Oui, je te punirai de m'ôter mon erreur.
Parle, à ce prix.

SALOME.

N'importe.

HERODE.

Eh bien !

SALOME.

C'eſt.

SCENE VII.

HERODE, SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

AH ! Seigneur,
Venez,

Venez, ne ſouffrez pas que ce crime s'achève :
Votre épouſe vous fuit, & Varus vous l'enlève.

HERODE.

Mariamne ! Varus ! ou ſuis-je ? juſtes cieux !

MAZAEL.

Varus & ſes ſoldats ſont ſortis de ces lieux.
Il prépare à l'inſtant cette indigne retraite ;
Il place auprès des murs une eſcorte ſecrète :
Mariamne l'attend pour ſortir du Palais :
Et vous allez, Seigneur, la perdre pour jamais.

HERODE.

Ah ! le charme eſt rompu ; le jour enfin m'éclaire.
Venez, à ſon couroux connaiſſez votre frére.
Surprenons l'infidèle, & vous allez juger,
S'il eſt encor Hérode, & s'il ſait ſe venger.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE I.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

JAmais, je l'avoûrai, plus heureuſe aparence
N'a d'un menſonge adroit ſoûtenu la prudence.
Ma bouche, auprès d'Hérode, avec dextérité,
Confondait l'artifice avec la vérité.
Mais lorſque ſans retour Mariamne eſt perduë,
Quand la faveur d'Hérode à vos vœux eſt renduë;
Dans ces ſombres chagrins qui peut donc vous plonger?
Madame, en ſe vengeant le Roi va vous venger.
Sa fureur eſt au comble; & moi-même je n'oſe
Regarder ſans effroi les malheurs que je cauſe.
Vous avez vû tantôt ce ſpectacle inhumain,
Ces eſclaves tremblans, égorgés de ſa main;
Près de leurs corps ſanglans la Reine évanouïe,
Le Roi le bras levé, prêt à trancher ſa vie;
Ses fils baignés de pleurs, embraſſant ſes genoux,
Et préſentant leur tête au-devant de ſes coups.
Que vouliez-vous de plus? Que craignez-vous encore?

SALO-

SALOME.

Je crains le Roi : je crains ces charmes qu'il adore,
Ce bras promt à punir, promt à ſe deſarmer,
Cette colère enfin, facile à s'enflammer ;
Mais qui toujours douteuſe, & toujours aveuglée,
En ces tranſports ſoudains s'eſt peut-être exhalée.
Mazael, mon triomphe eſt encor incertain :
J'ai deux fois en un jour vû changer mon deſtin :
Deux fois j'ai vû l'amour ſuccéder à la haine ;
Et nous ſommes perdus, s'il voit encor la Reine.

SCENE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, Gardes.

MAZAEL.

IL vient : de quelle horreur il paraît agité !

SALOME.

Seigneur, votre vengeance eſt-elle en ſureté ?

MAZAEL.

Me préſerve le Ciel que ma voix témeraire,
D'un Roi clément & ſage irritant la colère,
Oſe ſe faire entendre, entre la Reine & lui !
Mais, Seigneur, contre vous Varus eſt ſon apui.
Non, ne vous vengez point ; mais ſauvez votre vie,

Prévenez de Varus l'indiſcréte furie :
Ce ſuperbe Préteur, ardent à tout tenter,
Se fait une vertu de vous perſécuter.

HERODE.

Ah ! ma ſœur, à quel point ma flamme était trahie !
Venez contre une ingrate animer ma furie.
De ma douleur mortelle ayez quelque pitié :
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié.
Hélas ! plein d'une erreur, trop fatale & trop chére,
Je vous ſacrifiais au ſeul ſoin de lui plaire :
Je vous comptais déja parmi mes ennemis ;
Je puniſſais ſur vous, ſa haine & ſes mépris.
Ah ! j'atteſte à vos yeux, ma tendreſſe outragée,
Qu'avant la fin du jour vous en ſerez vengée.
Je veux ſurtout, je veux, dans ma juſte fureur,
La punir du pouvoir qu'elle avait ſur mon cœur.
Hélas ! jamais ce cœur ne brûla que pour elle ;
J'aimai, je déteſtai, j'adorai l'infidelle.
Et toi Varus, & toi, faudra-t-il que ma main
Reſpecte ici ton crime, & le ſang d'un Romain ?
Non, je te punirai dans un autre toi-même.
Tu verras cet objet, qui m'abhorre, & qui t'aime,
Cet objet à mon cœur jadis ſi précieux,
Dans l'horreur des tourmens, expirant à tes yeux.
Que ſur toi, s'il ſe peut, tout ſon ſang rejailliſſe.
Tu l'aimes, il ſuffit, ſa mort eſt ton ſuplice.
Mais. Croyez-vous qu'Auguſte aprouve ma rigueur

SALO-

SALOME.

Il la conſeillerait ; n'en doutez point, Seigneur.
Auguſte a des Autels où le Romain l'adore ;
Mais de ſes ennemis le ſang y fume encore.
Auguſte à tous les Rois a pris ſoin d'enſeigner,
Comme il faut qu'on les craigne, & comme il faut régner.
Imitez ſon exemple, aſſurez votre vie ;
Tout condamne la Reine, & tout vous juſtifie.

MAZAEL.

Ménagez cependant des momens précieux ;
Et tandis que Varus eſt abſent de ces lieux,
Que par lui, loin des murs, ſa garde eſt diſpoſée,
Saiſiſſez, achevez une vengeance aiſée.

SALOME.

Mais ſurtout aux Hébreux cachez votre douleur ;
D'un ſpectacle funeſte épargnez-vous l'horreur.
Loin de ces triſtes lieux, témoins de votre outrage,
Fuyez de tant d'objets la douloureuſe image.
Ne montrez qu'à des yeux éclairés & diſcrets
Un cœur encor percé de ces indignes traits.

HERODE.

Non, ma ſœur, laiſſez-moi la voir & la confondre.
Je veux l'entendre ici, la forcer à répondre :
Qu'elle tremble en voyant l'apareil du trépas ;
Qu'elle demande grace, & ne l'obtienne pas.

SALOME.

Quoi ! Seigneur, vous voulez vous montrer à ſa vûë?

HERODE.

Ah ! ne redoutez rien. Sa perte eſt réſoluë :
Vainement l'infidelle eſpère en mon amour ;
Mon cœur à la clémence eſt fermé ſans retour.
Loin de craindre ces yeux qui m'avaient trop ſû plaire,
Je ſens que ſa préſence aigrira ma colère.
Gardes, que dans ces lieux on la faſſe venir ;
Je ne veux que la voir, l'entendre, & la punir.
Ma ſœur, pour un moment, ſouffrez que je reſpire.
Qu'on apelle la Reine. Et vous, qu'on ſe retire.

SCENE III.

HERODE *ſeul.*

TU veux la voir, Hérode, à quoi te réſous-tu ?
Conçois-tu les deſſeins de ton cœur éperdu ?
Quoi ! ſon crime à tes yeux n'eſt-il pas manifeſte ?
N'es-tu pas outragé ? que t'importe le reſte ?
Quel fruit eſpéres-tu de ce triſte entretien ?
Ton cœur peut-il douter des ſentimens du ſien ?
Hélas ! tu ſais aſſez combien elle t'abhore.
Tu prétens te venger ! pourquoi vit-elle encore ?
Tu veux la voir ! ah ! lâche, indigne de régner,
Va ſoupirer près d'elle, & cours lui pardonner.

Va

Va voir cette beauté ſi longtems adorée.
Non, elle périra ; non, ſa mort eſt jurée.
Vous ſerez répandu, ſang de mes ennemis,
Sang des Aſmonéens dans ſes veines tranſmis,
Sang qui me haïſſez, & que mon cœur déteſte.
Mais la voici. Grand Dieu ! quel ſpectacle funeſte !

SCENE IV.

MARIAMNE, HERODE, ELISE, Gardes.

ELISE.

REprenez vos eſprits, Madame, c'eſt le Roi.

MARIAMNE.

Où ſuis-je? où vais-je? ô Dieu ! je me meurs, je le voi.

HERODE.

D'où vient qu'à ſon aſpect mes entrailles frémiſſent ?

MARIAMNE.

Eliſe, ſoûtien-moi, mes forces s'affaibliſſent.

ELISE.

Avançons.

MARIAMNE.

Quel tourment !

HERODE.

Que lui dirai-je, ô cieux !

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnez-vous de paraître à vos yeux?
Voulez-vous de vos mains m'ôter ce faible reſte
D'une vie à tous deux également funeſte?
Vous le pouvez: frapez, le coup m'en ſera doux,
Et c'eſt l'unique bien que je tiendrai de vous.

HERODE.

Oui, je me vengerai, vous ſerez ſatisfaite.
Mais parlez; défendez votre indigne retraite.
Pourquoi, lorſque mon cœur ſi longtems offenſé,
Indulgent pour vous ſeule, oubliait le paſſé,
Lorſque vous partagiez mon Empire & ma gloire,
Pourquoi prépariez-vous cette fuite ſi noire?
Quel deſſein, quelle haine a pû vous poſſéder?

MARIAMNE.

Ah! Seigneur, eſt-ce à vous à me le demander?
Je ne veux point vous faire un reproche inutile:
Mais ſi loin de ces lieux j'ai cherché quelque azyle,
Si Mariamne enfin, pour la premiére fois,
Du pouvoir d'un époux méconnaiſſant les droits,
A voulu ſe ſouſtraire à ſon obéïſſance;
Songez à tous ces Rois dont je tiens la naiſſance,
A mes périls préſens, à mes malheurs paſſés,
Et condamnez ma fuite après, ſi vous l'oſez,

HERODE.

Quoi! lorſqu'avec un traître un fol amour vous lie;
Quand Varus.

MARI-

MARIAMNE.

Arrêtez; il ſuffit de ma vie.
D'un ſi cruel affront ceſſez de me couvrir;
Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir.
N'oubliez pas du moins, qu'attachés l'un à l'autre,
L'hymen qui nous unit joint mon honneur au vôtre.
Voilà mon cœur. Frapez. Mais en portant vos coups,
Reſpectez Mariamne, & même ſon époux.

HERODE.

Perfide! il vous ſied bien de prononcer encore
Ce nom qui vous condamne & qui me déshonore!
Vos coupables dédains vous accuſent aſſez;
Et je crois tout de vous, ſi vous me haïſſez.

MARIAMNE.

Quand vous me condamnez, quand ma mort eſt certaine,
Que vous importe, hélas! ma tendreſſe, ou ma haine?
Et quel droit déſormais avez-vous ſur mon cœur,
Vous, qui l'avez rempli d'amertume & d'horreur?
Vous, qui depuis cinq ans inſultez à mes larmes,
Qui marquez ſans pitié mes jours par mes allarmes?
Vous, de tous mes parens deſtructeur odieux?
Vous, teint du ſang d'un pére expirant à mes yeux?
Cruel! ah! ſi du moins votre fureur jalouſe
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouſe,
Les Cieux me ſont témoins, que mon cœur tout à vous
Vous chérirait encor, en mourant par vos coups:

Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie ;
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie ;
Prenez ſoin de mes fils, reſpectez votre ſang ;
Ne les puniſſez pas d'être nés dans mon flanc.
Hérode, ayez pour eux des entrailles de pére ;
Peut-être un jour, hélas ! vous connaitrez leur mére.
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné,
Que ſeul dans l'Univers vous avez ſoupçonné :
Ce cœur qui n'a point ſû, trop ſuperbe peut-être,
Déguiſer ſes douleurs, & ménager un maître ;
Mais qui juſqu'au tombeau conſerva ſa vertu,
Et qui vous eût aimé, ſi vous l'aviez voulu.

HERODE.

Qu'ai-je entendu ? quel charme, & quel pouvoir ſuprême
Commande à ma colère, & m'arrache à moi-même ?
Mariamne. . .

MARIAMNE.

Cruel !

HERODE.

. . . O faibleſſe ! ô fureur !

MARIAMNE.

De l'état où je ſuis voyez du moins l'horreur.
Otez-moi par pitié cette odieuſe vie.

HERODE.

Ah ! la mienne à la vôtre eſt pour jamais unie.

C'en

C'en eſt fait : je me rens : banniſſez votre effroi ;
Puiſque vous m'avez vû, vous triomphez de moi.
Vous n'avez plus beſoin d'excuſe & de défenſe.
Ma tendreſſe pour vous vous tient lieu d'innocence.
En eſt-ce aſſez, ô Ciel ! en eſt-ce aſſez, amour ?
C'eſt moi qui vous implore, & qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourdhui la ſeule inexorable ?
Quand j'ai tout pardonné, ſerai-je encor coupable ?
Mariamne, ceſſons de nous perſécuter ;
Nos cœurs ne ſont-ils faits que pour ſe déteſter ?
Nous faudra-t-il toujours redouter l'un & l'autre ?
Finiſſons à la fois ma douleur & la vôtre.
Commençons ſur nous-même à régner en ce jour ;
Rendez-moi votre main, rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main ! Juſte Ciel, que j'implore,
Vous ſavez de quel ſang la ſienne fume encore.

HERODE.

Eh bien, j'ai fait périr & ton pére & mon Roi.
J'ai répandu ſon ſang, pour régner avec toi.
Ta haine en eſt le prix, ta haine eſt légitime :
Je n'en murmure point, je connais tout mon crime.
Que dis-je ? ſon trépas, l'affront fait à tes fils,
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.
Hérode a juſqu'à toi porté ſa barbarie ;
Durant quelques momens je t'ai même haïe :

J'ai

J'ai fait plus, ma fureur a pû te ſoupçonner ;
Et l'effort des vertus eſt de me pardonner.
D'un trait ſi généreux ton cœur ſeul eſt capable :
Plus Hérode à tes yeux doit paraître coupable,
Plus ta grandeur éclate à reſpecter en moi
Ces nœuds infortunés qui m'uniſſent à toi.
Tu vois où je m'emporte, & quelle eſt ma faibleſſe ;
Garde-toi d'abuſer du trouble qui me preſſe.
Cher & cruel objet d'amour & de fureur,
Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur,
Calme l'affreux deſordre où mon ame s'égare.
Tu détournes les yeux, . . Mariamne . . .

MARIAMNE.

Ah barbare,
Un juſte repentir produit-il vos tranſports ?
Et pourai-je en effet compter ſur vos remords ?

HERODE.

Oui, tu peux tout ſur moi, ſi j'amollis ta haine.
Hélas ! ma cruauté, ma fureur inhumaine,
C'eſt toi qui dans mon cœur as ſu la rallumer ;
Tu m'as rendu barbare en ceſſant de m'aimer.
Que ton crime & le mien ſoient noyés dans mes larmes.
Je te jure . . . .

SCENE

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, Un Garde.

LE GARDE.

SEigneur, tout le peuple eſt en armes.
Dans le ſang des boureaux il vient de renverſer
L'échaffaut que Salome a déja fait dreſſer.
Au peuple, à vos ſoldats, Varus commande en maître:
Il marche vers ces lieux, il vient, il va paraître.

HERODE.

Quoi! dans le moment même où je ſuis à vos pieds,
Vous auriez pu, perfide! . . .

MARIAMNE.

Ah! Seigneur, vous croiriez . . . .

HERODE.

Tu veux ma mort! eh bien, je vai remplir ta haine.
Mais au moins dans ma tombe il faut que je t'entraîne,
Et qu'unis malgré toi. . . . Qu'on la garde, ſoldats.

SCENE

SCENE VI.

HERODE, MARIAMNE, SALOME, MAZAEL, ELISE, Gardes.

SALOME.

AH! mon frére, aux Hébreux ne vous préſentez pas.
Le peuple ſoulevé demande votre vie.
Le nom de Mariamne excite leur furie;
De vos mains, de ces lieux, ils viennent l'arracher.

HERODE.

Allons. Ils me verront, & je cours les chercher.
De l'horreur où je ſuis tu répondras, cruelle.
Ne l'abandonnez pas, ma ſœur, veillez ſur elle.

MARIAMNE.

Je ne crains point la mort; mais j'atteſte les Cieux . . .

MAZAEL.

Eh! Seigneur, les Romains ſont déja ſous vos yeux.

HERODE.

Courons . . . Mais quoi! laiſſer la coupable impunie!
Ah! je veux dans ſon ſang laver ſa perfidie;
Je veux, j'ordonne, hélas! dans mon funeſte ſort,
Je ne puis rien réſoudre, & vai chercher la mort.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE I.

MARIAMNE, ELISE, Gardes.

MARIAMNE.

ELoignez-vous, ſoldats, daignez laiſſer du moins
Votre Reine un moment reſpirer ſans témoins.

Les Gardes ſe retirent au coin du Théatre.

Voilà donc, juſte Dieu, quelle eſt ma deſtinée!
La ſplendeur de mon ſang, la pourpre où je ſuis née,
Enfin ce qui ſemblait promettre à mes beaux jours
D'un bonheur aſſuré l'inaltérable cours;
Tout cela n'a donc fait que verſer ſur ma vie
Le funeſte poiſon dont elle fut remplie.
O naiſſance! ô jeuneſſe! & toi, triſte beauté,
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,
Flateuſe illuſion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée!
Sous ce Trône coupable, un éternel ennui
M'a creuſé le tombeau que l'on m'ouvre aujourdhui.
Dans les eaux du Jourdain j'ai vu périr mon frére;
Mon époux à mes yeux a maſſacré mon pére;
Par ce cruel époux condamnée à périr,

Ma

Ma vertu me reſtait ; on oſe la flétrir.
Grand Dieu ! dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance.
J'apris de mes ayeux, que je ſais imiter,
A voir la mort ſans crainte, & ſans la mériter.
Je t'offre tout mon ſang. Défends au moins ma gloire.
Commande à mes Tyrans d'épargner ma mémoire ;
Que le menſonge impur n'oſe plus m'outrager ;
Honorer la vertu c'eſt aſſez la venger.
Mais quel tumulte affreux ! quels cris ! quelles allarmes !
Ce palais retentit du bruit confus des armes.
Hélas ! j'en ſuis la cauſe, & l'on périt pour moi.
On enfonce la porte. Ah ! qu'eſt-ce que je voi ?

SCENE II.

MARIAMNE, VARUS, ELISE. ALBIN, Soldats d'Hérode, Soldats de Varus.

VARUS.

FUyez, vils ennemis qui gardez votre Reine.
Hébreux, diſparaiſſez. Romains, qu'on les enchaîne.

Les Gardes & les ſoldats d'Hérode s'en vont.

Venez, Reine, venez, ſecondez nos efforts :
Suivez mes pas, marchons dans la foule des morts.
A vos perſécuteurs vous n'êtes plus livrée :
Ils n'ont pu de ces lieux me défendre l'entrée.

Dans

Dans ſon perfide ſang Mazaël eſt plongé,
Et du moins à demi mon bras vous a vengé.
D'un inſtant précieux ſaiſiſſez l'avantage;
Mettez ce front auguſte à l'abri de l'orage.
Avançons.

MARIAMNE.

Non, Seigneur; il ne m'eſt plus permis
D'accepter vos bontés contre mes ennemis.
Après l'affront cruel, & la tache trop noire,
Dont les ſoupçons d'Hérode ont offenſé ma gloire;
Je les mériterais, ſi je pouvais ſouffrir
Cet apui dangereux que vous venez m'offrir.
Je crains votre ſecours, & non ſa barbarie.
Il eſt honteux pour moi de vous devoir la vie;
L'honneur m'en fait un crime; il le faut expier;
Et j'attens le trépas pour me juſtifier.

VARUS.

Que faites-vous, hélas! malheureuſe Princeſſe!
Un moment peut vous perdre. On combat. Le tems preſſe.
Craignez encor Hérode, armé du déſeſpoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte, & je ſai mon devoir.

VARUS.

Quoi! faudra-t-il toujours que Varus vous offenſe?
Je vai donc, malgré vous, ſervir votre vengeance.
Je cours à ce Tyran qu'en vain vous reſpectez.

Je

VARUS.

Il a fouillé ſa main du ſang de votre pére.

MARIAMNE.

Je ſai ce qu'il a fait, & ce que je dois faire.
De ſa fureur ici j'attens les derniers traits,
Et ne prens point de lui l'exemple des forfaits.

VARUS.

O courage! ô conſtance! ô cœur inébranlable?
Dieux! que tant de vertus rend Hérode coupable!
Plus vous me commandez de ne point vous ſervir,
Et plus je vous promets de vous déſobéir.
Votre honneur s'en offenſe, & le mien me l'ordonne.
Il n'eſt rien qui m'arrête, il n'eſt rien qui m'étonne;
Et je cours réparer, en cherchant votre époux,
Ce tems que j'ai perdu ſans combattre pour vous.

MARIAMNE.

Seigneur . . .

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, Gardes.

MARIAMNE.

MAis il m'échape, il ne veut point m'entendre.
Ciel! ô Ciel! épargnez le ſang qu'on va répandre:
Epargnez mes ſujets, épuiſez tout ſur moi:
Sauvez le Roi lui-même.

SCENE IV.

MARIAMNE, ELISE, NABAL, Gardes.

MARIAMNE.

AH! Nabal, eſt-ce toi?
Qu'as-tu fait de mes fils, & que devient ma mère?

NABAL.

Le Roi n'a point ſur eux étendu ſa colère.
Unique & triſte objet de ſes tranſports jaloux,
Dans ces extrémités ne craignez que pour vous.
Le ſeul nom de Varus augmente ſa furie.
Si Varus eſt vaincu, c'eſt fait de votre vie.
Déja même, déja, le barbare Zarès
A marché vers ces lieux, chargé d'ordres ſecrets.
Oſez paraître, oſez vous ſécourir vous-même.
Jettez-vous dans les bras d'un peuple qui vous aime.
Faites voir Mariamne à ce peuple abattu;
Vos regards lui rendront ſon antique vertu.
Apellons à grands cris nos Hébreux & nos Prêtres;
Tout Juda défendra le pur ſang de ſes Maîtres.
Madame, avec courage, il faut vaincre ou périr.
Daignez . . .

MARIAMNE.

Le vrai courage eſt de ſavoir ſouffrir,

Non

Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever ſur ſon Prince une main criminelle.
Je rougirais de moi, ſi craignant mon malheur,
Quelques vœux pour ſa mort avaient ſurpris mon cœur,
Si j'avais un moment ſouhaité ma vengeance,
Et fondé ſur ſa perte un reſte d'eſpérance.
Nabal, en ce moment le Ciel met dans mon ſein
Un déſeſpoir plus noble, un plus digne deſſein.
Le Roi qui me ſoupçonne, enfin va me connaître.
Au milieu du combat on me verra paraître.
De Varus & du Roi j'arrêterai les coups;
Je remettrai ma tête aux mains de mon époux.
Je fuyais ce matin ſa vengeance cruelle;
Ses crimes m'exilaient, ſon danger me rapelle.
Ma gloire me l'ordonne, & promte à l'écouter,
Je vai ſauver au Roi le jour qu'il veut m'ôter.

NABAL.

Hélas! où courez-vous? dans quel déſordre extrême?...

MARIAMNE.

Je ſuis perduë, hélas! c'eſt Hérode lui-même.

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, NABAL, IDAMAS, Gardes.

HERODE.

ILs ſe ſont vus! Ah Dieu... Perfide, tu mouras.

MARIAMNE.

Pour la derniére fois, Seigneur, ne ſouffrez pas . . .

HERODE.

Sortez. . . Vous, qu'on la ſuive.

NABAL.

O juſtice éternelle!

SCENE VI.

HERODE, IDAMAS, Gardes.

HERODE.

QUe je n'entende plus le nom de l'infidelle.
Eh bien! braves ſoldats, n'ai-je plus d'ennemis.

IDAMAS.

Les Romains ſont défaits, les Hébreux ſont ſoumis.
Varus percé de coups vous céde la Victoire.
Ce jour vous a comblé d'une éternelle gloire.
Mais le ſang de Varus, répandu par vos mains,
Peut attirer ſur vous le couroux des Romains.
Songez-y bien, Seigneur, & qu'une telle offenſe . . .

HERODE.

De la coupable, enfin, je vai prendre vengeance;
Je pers l'indigne objet que je n'ai pu gagner,
Et de ce ſeul moment je commence à régner.
J'étais trop aveuglé; ma fatale tendreſſe

Etait

Etait ma ſeule tache, & ma ſeule faibleſſe.
Laiſſons mourir l'ingrate : oublions ſes attraits :
Que ſon nom dans ces lieux s'efface pour jamais ;
Que dans mon cœur ſurtout ſa mémoire périſſe.
Enfin tout eſt-il prêt pour ce juſte ſuplice ?

IDAMAS.

Oui, Seigneur.

HERODE.

Quoi ! ſi-tôt on a pu m'obéïr ?
Infortuné Monarque ! elle va donc périr ?
Tout eſt prêt, Idamas ?

IDAMAS.

Vos Gardes l'ont ſaiſie ;
Votre vengeance, hélas ! ſera trop bien ſervie.

HERODE.

Elle a voulu ſa perte, elle a ſû m'y forcer.
Que l'on me venge. Allons, il n'y faut plus penſer.
Hélas ! j'aurais voulu vivre & mourir pour elle.
A quoi m'as-tu réduit, épouſe criminelle !

SCENE DERNIERE.

HERODE, IDAMAS, NABAL.

HERODE.

NAbal, où courez-vous ? Juſte Ciel ! vous pleurez !
De crainte, en le voyant, mes ſens ſont pénétrés.

NABAL.

Seigneur . . .

HERODE.

Ah! malheureux, que venez-vous me dire?

NABAL.

Ma voix, en vous parlant, ſur mes lévres expire.

HERODE.

Mariamne . . .

NABAL.

O douleur! ô regrets ſuperflus!

HERODE.

Quoi? c'en eſt fait?

NABAL.

Seigneur, Mariamne n'eſt plus.

HERODE.

Elle n'eſt plus? grand Dieu!

NABAL.

Je dois à ſa mémoire,
A ſa vertu trahie, à vous, à votre gloire,
De vous montrer le bien que vous avez perdu,
Et le prix de ce ſang par vos mains répandu.
Non, Seigneur, non, ſon cœur n'était point infidelle.
Hélas! lorſque Varus a combattu pour elle,
Votre épouſe à mes yeux déteſtant ſon ſecours,
Volait pour vous défendre au péril de ſes jours.

HERODE.

Qu'entens-je! ah malheureux! ah déſeſpoir extrême!
Nabal, que m'as-tu dit?

NABAL.

NABAL.

C'eſt dans ce moment même,
Où ſon cœur ſe faiſait ce généreux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avait preſſé l'inſtant de ſon ſuplice.

HERODE.

O monſtre, qu'à regret épargna ma juſtice!
Monſtre, quels châtimens ſont pour toi réſervés?
Que ton ſang, que le mien. Ah! Nabal, achevez,
Achevez mon trépas par ce récit funeſte.

NABAL.

Comment pourai-je, hélas! vous aprendre le reſte?
Vos Gardes de ces lieux ont oſé l'arracher.
Elle a ſuivi leurs pas ſans vous rien reprocher,
Sans affecter d'orgueil, & ſans montrer de crainte.
La douce majeſté ſur ſon front était peinte.
La modeſte innocence & l'aimable pudeur
Régnaient dans ſes beaux yeux, ainſi que dans ſon cœur.
Son malheur ajoûtait à l'éclat de ſes charmes.
Nos Prêtres, nos Hébreux, dans les cris, dans les larmes,
Conjuraient vos ſoldats, levaient les mains vers eux,
Et demandaient la mort avec des cris affreux.
Hélas! de tous côtés, dans ce déſordre extrême,
En pleurant Mariamne, on vous plaignait vous-même.
On diſait hautement, qu'un arrêt ſi cruel
Accablerait vos jours d'un remors éternel.

HERODE.

Grand Dieu ! que chaque mot me porte un coup terrible !

NABAL.

Aux larmes des Hébreux Mariamne ſenſible,
Conſolait tout ce peuple, en marchant au trépas.
Enfin vers l'échaffaut on a conduit ſes pas.
C'eſt là qu'en ſoulevant ſes mains apéſanties,
Du poids affreux des fers indignement flétries:
„ Cruel, a-t-elle dit, & malheureux époux !
„ Mariamne en mourant ne pleure que ſur vous.
„ Puiſſiez-vous par ma mort finir vos injuſtices !
„ Vivez, régnez heureux ſous de meilleurs auſpices ;
„ Voyez d'un œil plus doux mes peuples & mes fils ;
„ Aimez-les : je mourai trop contente à ce prix.
En achevant ces mots, votre épouſe innocente
Tend au fer des bourreaux cette tête charmante,
Dont la Terre admirait les modeſtes apas.
Seigneur, j'ai vu lever le parricide bras ;
J'ai vû tomber . . .

HERODE.

Tu meurs, & je reſpire encore ?
Mânes ſacrés, chère ombre, épouſe que j'adore,
Reſte pâle & ſanglant de l'objet le plus beau,
Je te ſuivrai du moins dans la nuit du tombeau.
Quoi ! vous me retenez ? Quoi Citoyens, perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides !
Ma chére Mariamne, arme-toi, puni-moi,

Vien

Vien déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi.
Je me meurs.

Il tombe dans un fauteuil.

NABAL.

De ſes ſens il a perdu l'uſage ;
Il ſuccombe à ſes maux.

HERODE.

Quel funeſte nuage
S'eſt répandu ſoudain ſur mes eſprits troublés !
D'un ſombre & noir chagrin mes ſens ſont accablés.
D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne ?
Je ne vois point ma ſœur, je ne vois point la Reine.
Vous pleurez, vous n'oſez vous aprocher de moi !
Triſte Jéruſalem, tu fuis devant ton Roi !
Qu'ai-je donc fait ? Pourquoi ſuis-je en horreur au monde ?
Qui me délivrera de ma douleur profonde ?
Par qui ce long tourment ſera-t-il adouci ?
Qu'on cherche Mariamne, & qu'on l'améne ici.

NABAL.

Mariamne, Seigneur !

HERODE.

Oui : je ſens que ſa vûë
Va rendre un calme heureux à mon ame éperduë ;
Toujours devant ſes yeux, que j'aime & que je crains,
Mon cœur eſt moins troublé, mes jours ſont plus ſereins.
Déja même à ſon nom mes douleurs s'affaibliſſent,
Déja de mon chagrin les ombres s'éclairciſſent.
Qu'elle vienne.

NABAL.

NABAL.

Seigneur . . .

HERODE.

Je veux la voir.

NABAL.

Hélas!
Avez-vous pu, Seigneur, oublier ſon trépas?

HERODE.

Cruel! que dites-vous?

NABAL.

La douleur le tranſporte:
Il ne ſe connait plus.

HERODE.

Quoi! Mariamne eſt morte?
Ah! funeſte raiſon, pourquoi m'éclaires-tu?
Jour triſte, jour affreux, pourquoi m'es-tu rendu?
Lieux teints de ce beau ſang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, Palais tombés en cendre:
Cachez ſous les débris de vos ſuperbes tours,
La place où Mariamne a vu trancher ſes jours.
Quoi! Mariamne eſt morte, & j'en ſuis l'homicide!
Puniſſez, déchirez ce monſtre parricide,
Armez-vous contre moi, ſujets qui la perdez,
Tonnez écraſez-moi, Cieux qui la poſſedez.

Fin du cinquième & dernier Acte.

BRUTUS,

BRUTUS,

TRAGEDIE;

Repréſentée pour la premiére fois le 11. *Décembre* 1730.

AVERTISSEMENT.

CEtte Tragédie fut jouée pour la première fois en 1730. *C'eſt de toutes les pièces de notre Auteur celle qui eut en France le moins de ſuccès aux repréſentations ; elle ne fut jouée que ſeize fois, & c'eſt celle qui a été traduite en plus de langues, & que les Nations étrangères aiment le mieux. Elle eſt ici fort différente des premières éditions.*

DISCOURS

SUR LA

TRAGEDIE,

A MYLORD

BOLINGBROOKE.

De la Rime, & de la difficulté de la verſification Françaiſe. Tragédies en proſe. Exemples de la difficulté des vers Français. La Rime plait aux Français, même dans les Comédies. Caractère du Théatre Anglais. Défaut du Théatre Français. Exemple du Caton *Anglais. Comparaiſon du* Manlius *de Mr.* de la Foſſe, *avec* la Veniſe *de Mr.* Otway. *Examen du* Jules Céſar *de* Shakeſpear. *Spectacles horribles chez les Grecs. Bienſéances & unités. Cinquième Acte de* Rodogune. *Pompe & dignité du ſpectacle dans la Tragédie. Conſeils d'un excellent Critique. De l'amour.*

SI je dédie à un Anglais un ouvrage repréſenté à Paris, ce n'eſt pas, MYLORD, qu'il n'y ait auſſi dans ma patrie des Juges très-éclairés, & d'excellens eſprits auxquels j'euſſe pu rendre cet hommage. Mais vous ſavez que la Tragédie de *Brutus* eſt née en Angleterre. Vous vous ſouvenez que lorſque j'étais retiré

à Wandsworth, chez mon ami Mr. *Fakener*, ce digne & vertueux Citoyen, je m'occupai chez lui à écrire en proſe Anglaiſe le premier Acte de cette piéce, à-peu-près tel qu'il eſt aujourdhui en vers Français. Je vous en parlais quelquefois, & nous nous étonnions qu'aucun Anglais n'eût traité ce ſujet, qui de tous eſt peut-être le plus convenable à vôtre Théatre (*). Vous m'encouragiez à continuer un ouvrage ſuſceptible de ſi grands ſentimens. Souffrez donc que je vous préſente BRUTUS, quoiqu'écrit dans une autre langue, *docte ſermones utriuſque linguæ*, à vous qui me donneriez des leçons de Français auſſi-bien que d'Anglais, à vous qui m'aprendriez du moins à rendre à ma langue cette force & cette énergie qu'inſpire la noble liberté de penſer; car les ſentimens vigoureux de l'ame paſſent toujours dans le langage, & qui penſe fortement, parle de même.

Je vous avouë, MYLORD, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avais paſſé près de deux années dans une étude continuelle de votre langue, je me trouvai embarraſſé, lorſque je voulus compoſer une Tragédie Françaiſe. Je m'étais preſque accoûtumé à penſer en Anglais: je ſentais que les termes de ma langue ne venaient plus ſe préſenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant; c'était comme un ruiſſeau dont la ſource avait été détournée; il me fallut du tems & de la

(*) Il y a un *Brutus* d'un Auteur nommé *Lée*; mais c'eſt un ouvrage ignoré, qu'on ne repréſente jamais à Londres.

la peine pour le faire couler dans ſon premier lit. Je compris bien alors que pour réuſſir dans un Art, il le faut cultiver toute ſa vie.

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carrière, ce fut la ſévérité de notre Poëſie, & l'eſclavage de la rime. Je regrettais cette heureuſe liberté que vous avez d'écrire vos Tragédies en vers non rimés, d'allonger, & ſurtout d'accourcir preſque tous vos mots, de faire enjamber les vers les uns ſur les autres, & de créer dans le beſoin des termes nouveaux, qui ſont toûjours adoptés chez vous, lorſqu'ils ſont ſonores, intelligibles & néceſſaires. Un Poëte Anglais, diſais-je, eſt un homme libre qui aſſervit ſa langue à ſon génie; le Français eſt un eſclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers, pour exprimer une penſée qu'un Anglais peut rendre en une ſeule ligne. L'Anglais dit tout ce qu'il veut, le Français ne dit que ce qu'il peut. L'un court dans une carrière vaſte, & l'autre marche avec des entraves dans un chemin gliſſant & étroit.

Malgré toutes ces réflexions & toutes ces plaintes, nous ne pourons jamais ſecouer le joug de la rime; elle eſt eſſentielle à la Poëſie Françaiſe. Notre langue ne comporte point d'inverſions: nos vers ne ſouffrent point d'enjambement: nos ſyllabes ne peuvent produire une harmonie ſenſible par leurs meſures longues ou bréves: nos céſures & un certain nombre de pieds ne ſuffiraient pas pour diſtinguer la proſe d'avec la verſification;

cation ; la Rime eſt donc néceſſaire aux vers Français. De plus, tant de grands Maîtres qui ont fait des vers rimés, tels que les *Corneilles*, les *Racines*, les *Deſpréaux*, ont tellement accoûtumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourions pas ſuporter d'autres ; & je le répète encore, quiconque voudrait ſe délivrer d'un fardeau qu'a porté le grand *Corneille*, ſerait regardé avec raiſon, non pas comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle, mais comme un homme très-faible qui ne peut ſe ſoûtenir dans l'ancienne carrière.

On a tenté de nous donner des Tragédies en proſe ; mais je ne crois pas que cette entrepriſe puiſſe deſormais réuſſir ; qui a le plus ne ſaurait ſe contenter du moins. On ſera toûjours mal venu à dire au public, je viens diminuer votre plaiſir. Si au milieu des tableaux de *Rubens* ou de *Paul Veroneſe*, quelqu'un venait placer ſes deſſeins au crayon, n'aurait-il pas tort de s'égaler à ces Peintres ? On eſt accoûtumé dans les fêtes, à des danſes & à des chants ; ſerait-ce aſſez de marcher & de parler, ſous prétexte qu'on marcherait & qu'on parlerait bien, & que cela ſerait plus aiſé & plus naturel ?

Il y a grande aparence qu'il faudra toûjours des vers ſur tous les Théatres tragiques, & de plus toujours des rimes ſur le nôtre. C'eſt même à cette contrainte de la rime, & à cette ſévérité extrême de notre verſification, que nous devons ces excellens ouvrages, que nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime

rime ne coûte jamais rien aux penſées, qu'elle ne ſoit ni triviale ni trop recherchée ; nous exigeons rigoureuſement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la proſe. Nous ne permettons pas la moindre licence ; nous demandons qu'un Auteur porte ſans diſcontinuer toutes ces chaînes, & cependant, qu'il paraiſſe toûjours libre : & nous ne reconnaiſſons pour Poëtes que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Voilà pourquoi il eſt plus aiſé de faire cent vers en toute autre langue, que quatre vers en Français. L'exemple de notre Abbé *Regnier Deſmarais* de l'Académie Françaiſe, & de celle de *la Cruſca*, en eſt une preuve bien évidente. Il traduiſit *Anacréon* en Italien avec ſuccès ; & ſes vers Français ſont, à l'exception de deux ou trois quatrains, au rang des plus médiocres. Notre *Ménage* était dans le même cas ; combien de nos beaux eſprits ont fait de très-beaux vers Latins, & n'ont pu être ſuportables en leur langue ?

Je ſai combien de diſputes j'ai eſſuyées ſur notre verſification en Angleterre, & quels reproches me fait ſouvent le ſavant Evêque de Rocheſter ſur cette contrainte puérile, qu'il prétend que nous nous impoſons de gayeté de cœur. Mais ſoyez perſuadé ; MYLORD ; que plus un étranger connaitra notre langue, & plus il ſe réconciliera avec cette rime qui l'effraye d'abord. Non ſeulement elle eſt néceſſaire à notre Tragédie, mais elle embellit nos Comédies mêmes. Un bon mot en vers

en eſt retenu plus aiſément ; les portraits de la vie humaine ſeront toujours plus frapans en vers qu'en proſe, & qui dit *Vers* en Français, dit néceſſairement des vers rimés : en un mot, nous avons des Comédies en proſe du célèbre *Molière*, que l'on a été obligé de mettre en vers après ſa mort, & qui ne ſont plus jouées que de cette manière nouvelle.

Ne pouvant, MYLORD, hazarder ſur le Théatre Français des vers non rimés tels qu'ils ſont en uſage en Italie & en Angleterre, j'aurais du moins voulu tranſporter ſur notre ſcène certaines beautés de la vôtre. Il eſt vrai, & je l'avouë, que le Théatre Anglais eſt bien défectueux : J'ai entendu de votre bouche, que vous n'aviez pas une bonne Tragédie ; mais en récompenſe, dans ces piéces ſi monſtrueuſes, vous avez des ſcènes admirables. Il a manqué juſqu'à préſent à preſque tous les Auteurs Tragiques de votre Nation, cette pureté, cette conduite réguliére, ces bienſéances de l'action & du ſtile, cette élégance, & toutes ces fineſſes de l'Art, qui ont établi la réputation du Théatre Français depuis le grand *Corneille.* Mais vos piéces les plus irréguliéres ont un grand mérite, c'eſt celui de l'action.

Nous avons en France des Tragédies eſtimées, qui ſont plûtôt des converſations qu'elles ne ſont la repréſentation d'un événement. Un Auteur Italien m'écrivait dans une lettre ſur les Théatres : *Un Critico del noſtro Paſtor fido diſſe che quel componimento era un riaſſunto di belliſſimi Madrigali, credo, ſe viveſſe, che direb-*

direbbe delle Tragedie Franceſe che ſono un riaſſunto di belle Elegie e ſontuoſi Epitalami. J'ai bien peur que cet Italien n'ait trop raiſon. Notre délicateſſe exceſſive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions expoſer aux yeux. Nous craignons de hazarder ſur la ſcène des ſpectacles nouveaux devant une Nation accoûtumée à tourner en ridicule tout ce qui n'eſt pas *d'uſage*.

L'endroit où l'on joüe la Comédie, & les abus qui s'y ſont gliſſés, ſont encor une cauſe de cette ſéchereſſe qu'on peut reprocher à quelques-unes de nos piéces. Les bancs qui ſont ſur le Théatre deſtinés aux ſpectateurs, rétréciſſent la ſcène, & rendent toute action preſque impraticable. Ce défaut eſt cauſe que les décorations tant recommandées par les anciens, ſont rarement convenables à la piéce. Il empêche ſurtout que les Acteurs ne paſſent d'un apartement dans un autre aux yeux des ſpectateurs, comme les Grecs & les Romains le pratiquaient ſagement, pour conſerver à la fois l'unité de lieu & la vraiſemblance.

Comment oſerions-nous ſur nos Théatres faire paraître, par exemple, l'ombre de *Pompée*, ou le génie de *Brutus*, au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choſes les plus ſérieuſes que comme l'occaſion de dire un bon mot ? Comment aporter au milieu d'eux ſur la ſcène, le corps de *Marcus*, devant *Caton* ſon pére, qui s'écrie : „Heureux jeune homme, „tu es mort pour ton pays ! O mes amis, laiſſez-moi

„compter ces glorieuſes bleſſures ! Qui ne voudrait „mourir ainſi pour la patrie ? Pourquoi n'a-t-on „qu'une vie à lui ſacrifier ? . . . . Mes amis, ne pleu„rez point ma perte, ne regrettez point mon fils, pleu„rez Rome, la maîtreſſe du monde n'eſt plus : ô li„berté ! ô ma patrie ! ô vertu ! &c. " Voilà ce que feu Mr. *Addiſſon* ne craignit point de faire repréſenter à Londres ; voilà ce qui fut joué, traduit en Italien, dans plus d'une ville d'Italie. Mais ſi nous hazardions à Paris un tel ſpectacle, n'entendez-vous pas déja le Parterre qui ſe recrie ? & ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête ?

Vous n'imagineriez pas à quel point va cette délicateſſe. L'Auteur de notre Tragédie de *Manlius* prit ſon ſujet de la piéce Anglaiſe de Mr. *Otway*, intitulée, *Veniſe ſauvée*. Le ſujet eſt tiré de l'hiſtoire de la conjuration du Marquis de *Bedemar*, écrite par l'Abbé de *St. Réal* ; & permettez moi de dire en paſſant, que ce morceau d'Hiſtoire, égal peut-être à *Salluſte*, eſt fort au-deſſus & de la piéce d'*Otway* & de notre *Manlius*. Premiérement, vous remarquez le préjugé qui a forcé l'Auteur Français à déguiſer ſous des noms Romains une avanture connue, que l'Anglais a traitée naturellement ſous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au Théatre de Londres, qu'un Ambaſſadeur Eſpagnol s'appellât *Bedemar*, & que des conjurés euſſent le nom de *Jaffier*, de *Jaques-Pierre*, d'*Eliot* ; cela ſeul en France eût pu faire tomber la piéce.

Mais

Mais voyez qu'*Otway* ne craint point d'aſſembler tous les conjurés. *Renaud* prend leurs ſermens, aſſigne à chacun ſon poſte, preſcrit l'heure du carnage, & jette de tems en tems des regards inquiets & ſoupçonneux ſur *Jaffier* dont il ſe défie. Il leur fait à tous ce diſcours pathétique, traduit mot pour mot de l'Abbé de *S. Réal. Jamais repos ſi profond ne précéda un trouble ſi grand. Notre bonne deſtinée a aveuglé les plus clair-voyans de tous les hommes, raſſuré les plus timides, endormi les plus ſoupçonneux, confondu les plus ſubtils : nous vivons encore, mes chers amis nous vivons, & notre vie ſera bientôt funeſte aux Tyrans de ces lieux, &c.*

Qu'a fait l'Auteur Français? Il a craint de hazarder tant de perſonnages ſur la ſcène ; il ſe contente de faire réciter par *Renaud* ſous le nom de *Rutile*, une faible partie de ce même diſcours qu'il vient, dit-il, de tenir aux conjurés. Ne ſentez-vous pas par ce ſeul expoſé combien cette ſcène Anglaiſe eſt au-deſſus de la Françaiſe, la piéce d'*Otway* fût-elle d'ailleurs monſtrueuſe.

Avec quel plaiſir n'ai-je point vu à Londres votre Tragédie du *Jules-Céſar*, qui depuis cent cinquante années fait les délices de votre Nation? Je ne prétens pas aſſûrément aprouver les irrégularités barbares dont elle eſt remplie. Il eſt ſeulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage compoſé dans un ſiécle d'ignorance, par un homme qui même ne ſavait pas le Latin, & qui n'eut de Maître que ſon génie ; mais au milieu de tant de fautes groſſiéres, avec quel

raviſſement je voyais *Brutus* tenant encore un poignard teint du ſang de *Céſar*, aſſembler le peuple Romain, & lui parler ainſi du haut de la Tribune aux harangues !

Romains, compatriotes, amis, s'il eſt quelqu'un de vous qui ait été attaché à Céſar, *qu'il ſache que* Brutus *ne l'était pas moins : Oui, je l'aimais, Romains ; & ſi vous me demandez pourquoi j'ai verſé ſon ſang, c'eſt que j'aimais Rome davantage. Voudriez-vous voir* Céſar *vivant, & mourir ſes eſclaves, plutôt que d'acheter votre liberté par ſa mort ?* Céſar *était mon ami, je le pleure ; il était heureux, j'aplaudis à ſes triomphes ; il était vaillant, je l'honore ; mais il était ambitieux, je l'ai tué. Y a-t-il quelqu'un parmi vous aſſez lâche pour regretter la ſervitude ? S'il en eſt un ſeul, qu'il parle, qu'il ſe montre ; c'eſt lui que j'ai offenſé : Y a-t-il quelqu'un aſſez infâme pour oublier qu'il eſt Romain ? Qu'il parle ; c'eſt lui ſeul qui eſt mon ennemi.*

CHOEUR DES ROMAINS.

Perſonne, non, Brutus, *perſonne.*

BRUTUS.

Ainſi donc je n'ai offenſé perſonne. Voici le corps du Dictateur qu'on vous aporte ; les derniers devoirs lui ſeront rendus par Antoine, *par cet* Antoine, *qui n'ayant point eu de part au chatiment de* Céſar, *en retirera le même avantage que moi : & que chacun de vous ſente le bon-*

bonheur ineſtimable d'être libre. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : J'ai tué de cette main mon meilleur ami pour le ſalut de Rome ; je garde ce même poignard pour moi, quand Rome demandera ma vie.

LE CHOEUR.

Vivez, Brutus, *vivez à jamais.*

Après cette ſcène, *Antoine* vient émouvoir de pitié ces mêmes Romains, à qui *Brutus* avait inſpiré ſa rigueur & ſa barbarie. *Antoine* par un diſcours artificieux, raméne inſenſiblement ces eſprits ſuperbes, & quand il les voit radoucis, alors il leur montre le corps de *Céſar*, & ſe ſervant des figures les plus pathétiques, il les excite au tumulte & à la vengeance. Peut-être les Français ne ſouffriraient pas que l'on fît paraître ſur leurs Théatres un chœur compoſé d'Artiſans & de Plébéïens Romains : que le corps ſanglant de *Céſar* y fût expoſé aux yeux du peuple, & qu'on excitat ce peuple à la vengeance du haut de la Tribune aux harangues ; c'eſt à la coutume, qui eſt la Reine de ce Monde, à changer le goût des Nations, & à tourner en plaiſir les objets de notre averſion.

Les Grecs ont hazardé des ſpectacles non moins révoltans pour nous. *Hippolite* briſé par ſa chûte, vient compter ſes bleſſures & pouſſer des cris douloureux. *Philoctéte* tombe dans ſes accès de ſouffrance ; un ſang noir coule de ſa playe. *Oedipe* couvert du ſang qui dégoute encore des reſtes de ſes yeux qu'il vient d'arra-

cher, ſe plaint des Dieux & des hommes. On entend les cris de *Clitemneſtre* que ſon propre fils égorge ; & *Electre* crie ſur le Théatre : *Frapez, ne l'épargnez pas, elle n'a pas épargné notre pére. Promethée* eſt attaché ſur un rocher avec des cloux qu'on lui enfonce dans l'eſtomac & dans les bras. Les Furies répondent à l'ombre ſanglante de *Clitemneſtre* par des hurlemens ſans aucune articulation. Beaucoup de Tragédies Grecques, en un mot, ſont remplies de cette terreur portée à l'excès.

Je ſai bien, que les Tragiques Grecs, d'ailleurs ſupérieurs aux Anglais, ont erré en prenant ſouvent l'horreur pour la terreur, & le dégoûtant & l'incroyable pour le Tragique & le merveilleux. L'Art était dans ſon enfance à Athènes du tems d'*Æſchyle*, comme à Londres du tems de *Shakeſpear* ; mais parmi les grandes fautes des Poëtes Grecs, & même des vôtres, on trouve un vrai pathétique & de ſinguliéres beautés ; & ſi quelques Français, qui ne connaiſſent les Tragédies & les mœurs étrangères que par des traductions, & ſur des ouï-dire, les condamnent ſans aucune reſtriction ; ils ſont, ce me ſemble, comme des aveugles, qui aſſureraient, qu'une roſe ne peut avoir de couleurs vives, parce qu'ils en compteraient les épines à tâtons. Mais ſi les Grecs & vous, vous paſſez les bornes de la bienſéance ; & ſi ſurtout les Anglais ont donné des ſpectacles effroyables, voulant en donner de terribles ; nous autres Français, auſſi ſcrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop, de peur de nous emporter,

porter, & quelquefois nous n'arrivons pas au Tragique, dans la crainte d'en paſſer les bornes.

Je ſuis bien loin de propoſer, que la ſcène devienne un lieu de carnage, comme elle l'eſt dans *Shakeſpear*, & dans ſes ſucceſſeurs, qui n'ayant pas ſon génie, n'ont imité que ſes défauts ; mais j'oſe croire, qu'il y a des ſituations qui ne paraiſſent encor que dégoutantes & horribles aux Français, & qui bien ménagées, repréſentées avec art, & ſurtout adoucies par le charme des beaux vers, pouraient nous faire une ſorte de plaiſir dont nous ne doutons pas.

Il n'eſt point de ſerpent ni de monſtre odieux,
Qui par l'art imité ne puiſſe plaire aux yeux.

Du moins que l'on me diſe, pourquoi il eſt permis à nos Héros & à nos Héroïnes de Théatre de ſe tuer, & qu'il leur eſt défendu de tuer perſonne? La ſcène eſt-elle moins enſanglantée par la mort d'*Atalie* qui ſe poignarde pour ſon amant, qu'elle ne le ſerait par le meurtre de *Céſar*? Et ſi le ſpectacle du fils de *Caton* qui parait mort aux yeux de ſon pére, eſt l'occaſion d'un diſcours admirable de ce vieux Romain ; ſi ce morceau a été aplaudi en Angleterre & en Italie par ceux qui ſont les plus grands partiſans de la bienſéance Françaiſe ; ſi les femmes les plus délicates n'en ont point été choquées, pourquoi les Français ne s'y accoutumeraient-ils pas ? La nature n'eſt-elle pas la même dans tous les hommes ?

Toutes

Toutes ces loix de ne point enſanglanter la ſcène, de ne point faire parler plus de trois Interlocuteurs, &c. ſont des loix qui, ce me ſemble, pouraient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu chez les Grecs; il n'en eſt pas des règles de la bienſéance, toujours un peu arbitraires, comme des régles fondamentales du Théatre, qui ſont les trois unités. Il y aurait de la faibleſſe & de la ſtérilité à étendre une action au-delà de l'eſpace du tems & du lieu convenables. Demandez à quiconque aura inſéré dans une piéce trop d'événemens, la raiſon de cette faute: s'il eſt de bonne foi, il vous dira, qu'il n'a pas eu aſſez de génie pour remplir ſa piéce d'un ſeul fait; & s'il prend deux jours & deux villes pour ſon action, croyez que c'eſt parce qu'il n'aurait pas eu l'adreſſe de la reſſerrer dans l'eſpace de trois heures, & dans l'enceinte d'un Palais, comme l'exige la vraiſemblance. Il en eſt tout autrement de celui qui hazarderait un ſpectacle horrible ſur le Théatre; il ne choquerait point la vraiſemblance; & cette hardieſſe, loin de ſuppoſer de la faibleſſe dans l'Auteur, demanderait au contraire un grand génie, pour mettre par ſes vers de la véritable grandeur dans une action, qui, ſans un ſtile ſublime, ne ſerait qu'atroce & dégoûtante.

Voilà ce qu'a oſé tenter une fois notre grand *Corneille* dans ſa *Rodogune*. Il fait paraître une mére, qui en préſence de la Cour & d'un Ambaſſadeur, veut empoiſonner ſon fils & ſa belle-fille, après avoir tué ſon autre

tre fils de ſa propre main ; elle leur préſente la coupe empoiſonnée, & ſur leur refus & leurs ſoupçons, elle la boit elle-même, & meurt du poiſon qu'elle leur deſtinait. Des coups auſſi terribles ne doivent pas être prodigués, & il n'apartient pas à tout le monde d'oſer les fraper. Ces nouveautés demandent une grande circonſpection, & une exécution de Maître. Les Anglais eux-mêmes avouent que *Shakeſpear*, par exemple, a été le ſeul parmi eux qui ait pu faire évoquer & parler des ombres avec ſuccès.

Within that circle none durſt move but he.

Plus une action Théatrale eſt majeſtueuſe ou effrayante, plus elle deviendrait inſipide, ſi elle était ſouvent repétée ; à-peu-près comme les détails de batailles, qui étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids & ennuyeux, à force de reparaître ſouvent dans les Hiſtoires. La ſeule piéce où Mr. *Racine* ait mis du ſpectacle, c'eſt ſon chef-d'œuvre d'*Athalie*. On y voit un enfant ſur un Thrône, ſa nourrice & des Prêtres qui l'environnent, une Reine qui commande à ſes ſoldats de le maſſacrer, des Lévites armés qui accourent pour le défendre. Toute cette action eſt pathétique ; mais ſi le ſtile ne l'était pas auſſi, elle n'était que puérile.

Plus on veut fraper les yeux par un apareil éclatant, plus on s'impoſe la néceſſité de dire de grandes choſes ; autrement on ne ſerait qu'un Décorateur, & non un

Poéte

Poëte Tragique. Il y a près de trente années qu'on repréſenta la Tragédie de *Monteſume* à Paris; la ſcène ouvrait par un ſpectacle nouveau; c'était un Palais d'un goût magnifique & barbare; *Monteſume* paraiſſait avec un habit ſingulier; des eſclaves armés de fléches étaient dans le fond; autour de lui étaient huit Grands de ſa Cour, proſternés le viſage contre terre: *Monteſume* commençait la piéce en leur diſant:

Levez-vous, votre Roi vous permet aujourdhui
Et de l'enviſager, & de parler à lui.

Ce ſpectacle charma; mais voilà tout ce qu'il y eut de beau dans cette Tragédie.

Pour moi j'avoue, que ce n'a pas été ſans quelque crainte que j'ai introduit ſur la ſcène Françaiſe le Sénat de Rome en robes rouges, allant aux opinions. Je me ſouvenais que lorſque j'introduiſis autrefois dans *Oedipe* un chœur de Thébains, qui diſait:

O mort nous implorons ton funeſte ſecours;
O mort, vien nous ſauver, vien terminer nos jours:

le Parterre au lieu d'être frapé du pathétique qui pouvait être en cet endroit, ne ſentit d'abord que le prétendu ridicule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'Acteurs peu accoutumés, & il fit un éclat de rire. C'eſt ce qui m'a empêché dans *Brutus* de faire parler les *Sénateurs*, quand *Titus* eſt accuſé devant eux, & d'augmenter la terreur de la ſituation, en exprimant l'étonnement

nement & la douleur de ces Péres de Rome, qui ſans doute devraient marquer leur ſurpriſe autrement que par un jeu muet, qui même n'a pas été exécuté.

Les Anglais donnent beaucoup plus à l'action que nous, ils parlent plus aux yeux : les Français donnent plus à l'élégance à l'harmonie, aux charmes des vers. Il eſt certain qu'il eſt plus difficile de bien écrire que de mettre ſur le Théatre des aſſaſſinats, des roues, des potences, des ſorciers & des revenants. Auſſi, la Tragedie de *Caton*, qui fait tant d'honneur à Mr. *Addiſon* vôtre ſucceſſeur dans le miniſtère, cette Tragedie la ſeule bien écrite d'un bout à l'autre chez vôtre nation, à ce que je vous ai entendu dire à vous même, ne doit ſa grande reputation qu'à ſes beaux vers, c'eſt-à-dire, à des penſées fortes & vraies, exprimées en vers harmonieux. Ce ſont les beautés de détail qui ſoutiennent les ouvrages en vers, & qui les font paſſer à la poſtérité. C'eſt ſouvent la manière ſinguliére de dire des choſes communes ; c'eſt cet art d'embellir par la diction ce que penſent & ce que ſentent tous les hommes, qui fait les grands Poëtes. Il n'y a ni ſentimens recherchés, ni avanture romaneſque dans le quatriéme livre de *Virgile* ; il eſt tout naturel, & c'eſt l'effort de l'eſprit humain. Mr. *Racine* n'eſt ſi au-deſſus des autres qui ont tous dit les mêmes choſes que lui, que parce qu'il les a mieux dites. *Corneille* n'eſt véritablement grand, que quand il s'exprime auſſi-bien qu'il penſe. Souvenons-nous de ce précepte de Mr. *Deſpréaux* :

Et

Et que tout ce qu'il dit facile à retenir,
De ſon ouvrage en vous laiſſe un long ſouvenir.

Voilà ce que n'ont point tant d'ouvrages Dramatiques, que l'art d'un Acteur, & la figure & la voix d'une Actrice ont fait valoir ſur nos Théatres. Combien de piéces mal écrites ont eu plus de repréſentations que *Cinna* & *Britannicus*; mais on n'a jamais retenu deux vers de ces faibles Poëmes, au lieu qu'on ſait *Britannicus* & *Cinna* par cœur. En vain le *Regulus* de *Pradon* a fait verſer des larmes par quelques ſituations touchantes, l'ouvrage & tous ceux qui lui reſſemblent ſont mépriſés, tandis que leurs Auteurs s'aplaudiſſent dans leurs Préfaces.

Des Critiques judicieux pourraient me demander, pourquoi j'ai parlé d'amour dans une Tragédie dont le titre eſt JUNIUS BRUTUS, pourquoi jai mêlé cette paſſion avec l'auſtère vertu du Sénat Romain, & la politique d'un Ambaſſadeur?

On reproche à notre Nation d'avoir amolli le Théatre par trop de tendreſſe; & les Anglais méritent bien le même reproche depuis près d'un ſiécle; car vous avez toujours un peu pris nos modes & nos vices. Mais me permettez-vous de vous dire mon ſentiment ſur cette matiére?

Vouloir de l'amour dans toutes les Tragédies me paraît un goût effeminé; l'en proſcrire toujours eſt une mauvaiſe humeur bien déraiſonnable.

Le Théatre, ſoit Tragique, ſoit Comique, eſt la peinture

ture vivante des paſſions humaines ; l'ambition d'un Prince eſt repréſentée dans la Tragédie ; la Comédie tourne en ridicule la vanité d'un Bourgeois. Ici vous riez de la coquetterie & des intrigues d'une Citoyenne ; là vous pleurez la malheureuſe paſſion de *Phédre* ; de même l'amour vous amuſe dans un Roman, & il vous tranſporte dans la *Didon* de *Virgile*. L'amour dans une Tragédie n'eſt pas plus un défaut eſſentiel, que dans l'*Enéïde* ; il n'eſt à reprendre que quand il eſt amené mal-à-propos, ou traité ſans art.

Les Grecs ont rarement hazardé cette paſſion ſur le Théatre d'Athènes ; premiérement, parce que leurs Tragédies n'ayant roulé d'abord que ſur des ſujets terribles, l'eſprit des ſpectateurs était plié à ce genre de ſpectacles ; ſecondement, parce que les femmes menaient une vie beaucoup plus retirée que les nôtres, & qu'ainſi le langage de l'amour n'étant pas comme aujourdhui le ſujet de toutes les converſations, les Poëtes en étaient moins invités à traiter cette paſſion, qui de toutes eſt la plus difficile à repréſenter, par les ménagemens délicats qu'elle demande. Une troiſiéme raiſon qui me paraît aſſez forte, c'eſt que l'on n'avait point de Comédiennes ; les rolles des femmes étaient joués par des hommes maſqués. Il ſemble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'eſt tout le contraire à Londres & à Paris ; & il faut avouer que les Auteurs n'auraient guère entendu leurs intérêts, ni connu leur Auditoire, s'ils n'avaient jamais fait

fait parler les *Oldfilds*, ou les *Duclos* & les *Lecouvreurs* que d'ambition & de politique.

Le mal eſt que l'amour n'eſt ſouvent chez nos Héros de Théatre que de la galanterie, & que chez les vôtres il dégénère quelquefois en débauche. Dans notre *Alcibiade*, piéce très-ſuivie, mais faiblement écrite, & ainſi peu eſtimée, on a admiré longtems ces mauvais vers que récitait d'un ton ſéduiſant l'*Eſopus* du dernier ſiécle.

Ah! lorſque pénétré d'un amour véritable,
Et gémiſſant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ſes yeux timides ou diſtraits,
Que mes ſoins de ſon cœur ont pu troubler la paix.
Que par l'aveu ſecret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encor une force nouvelle;
Dans ces momens ſi doux j'ai cent fois éprouvé
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.

Dans votre Veniſe ſauvée, le vieux *Renaud* veut violer la femme de *Jaffier*, & elle s'en plaint en termes aſſez indécens, juſqu'à dire qu'il eſt venu à elle *un buton d.*, déboutonné.

Pour que l'amour ſoit digne du théatre tragique, il faut qu'il ſoit le nœud néceſſaire de la piéce, & non qu'il ſoit amené par force pour remplir le vuide de vos Tragédies & des nôtres qui ſont toutes trop longues; il faut que ce ſoit une paſſion véritablement tragique, regar-

regardée comme une faibleſſe, & combattuë par des remors: Il faut ou que l'amour conduiſe aux malheurs & aux crimes, pour faire voir combien il eſt dangereux, ou que la vertu en triomphe pour montrer qu'il n'eſt pas invincible ; ſans cela ce n'eſt plus qu'un amour déglogue ou de comédie.

C'eſt à vous, MYLORD, à décider ſi j'ai rempli quelques-unes de ces conditions; mais que vos amis daignent ſur-tout ne point juger du génie & du goût de notre nation par ce diſcours, & par cette Tragédie que je vous envoye. Je ſuis peut-être un de ceux qui cultivent les lettres en France avec moins de ſuccès; & ſi les ſentimens, que je ſoumets ici à votre cenſure, ſont déſaprouvés, c'eſt à moi ſeul qu'en apartient le blâme.

ACTEURS.

JUNIUS BRUTUS. } Conſuls.
VALERIUS PUBLICOLA, }

TITUS, fils de Brutus.

TULLIE, fille de Tarquin.

ALGINE, confidente de Tullie.

ARONS, Ambaſſadeur de Porſenna.

MESSALA, ami de Titus.

PROCULUS, tribun militaire.

ALBIN, confident d'Arons.

SENATEURS.

LICTEURS.

La ſcène eſt à Rome.

BRUTUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

BRUTUS, les SENATEURS.

(*Le Théatre repréſente une partie de la maiſon des Conſuls ſur le mont Tarpéien; le temple du Capitole ſe voit dans le fond. Les Sénateurs ſont aſſemblés entre le temple & la maiſon, devant l'autel de Mars.* Brutus & Valerius Publicola, *Conſuls, Préſident à cette aſſemblée, les* Sénateurs *ſont rangés en demi-cercle. Des* Liéteurs *avec leurs faiſceaux ſont debout derriére les* Sénateurs.)

BRUTUS.

DEſtructeurs des Tyrans, vous qui n'avez pour Rois
Que les Dieux de Numa, vos vertus & nos loix;
Enfin notre ennemi commence à nous connaître.

Ce ſuperbe Toſcan qui ne parlait qu'en Maître,
Porſenna, de Tarquin ce formidable apui,
Ce Tyran, Protecteur d'un Tyran comme lui,
Qui couvre de ſon camp les rivages du Tibre;
Reſpecte le Sénat, & craint un peuple libre.
Aujourdhui devant vous abaiſſant ſa hauteur,
Il demande à traiter par un Ambaſſadeur.
Arons, qu'il nous députe, en ce moment s'avance;
Aux Sénateurs de Rome il demande aúdience;
Il attend dans ce temple, & c'eſt à vous de voir
S'il le faut refuſer, s'il le faut recevoir.

VALERIUS PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puiſſe en attendre;
Il le faut à ſon Roi renvoyer ſans l'entendre;
Tel eſt mon ſentiment. Rome ne traite plus
Avec ſes ennemis que quand ils ſont vaincus.
Votre fils, il eſt vrai, vengeur de ſa patrie,
A deux fois repouſſé le Tyran d'Etrurie;
Je ſai tout ce qu'on doit à ſes vaillantes mains;
Je ſai, qu'à votre exemple il ſauva les Romains:
Mais ce n'eſt point aſſez. Rome, aſſiégée encore,
Voit dans les champs voiſins ces Tyrans qu'elle abhore.
Que Tarquin ſatisfaſſe aux ordres du Sénat,
Exilé par nos loix, qu'il ſorte de l'état,
De ſon coupable aſpect qu'il purge nos frontiéres,
Et nous pourons enſuite écouter ſes priéres.
Ce nom d'Ambaſſadeur a paru vous fraper;

Tarquin

Tarquin n'a pu nous vaincre, il cherche à nous tromper.
L'Ambaſſadeur d'un Roi m'eſt toujours redoutable.
Ce n'eſt qu'un ennemi ſous un titre honorable,
Qui vient rempli d'orgueil ou de dextérité,
Inſulter ou trahir avec impunité.
Rome! n'écoute point leur ſéduiſant langage;
Tout Art t'eſt étranger; combattre eſt ton partage;
Confons tes ennemis de ta gloire irrités;
Tombe, ou punis les Rois; ce ſont-là tes Traités.

BRUTUS.

Rome ſait à quel point ſa liberté m'eſt chère:
Mais, plein du même eſprit, mon ſentiment diffère.
Je vois cette Ambaſſade, au nom des Souverains,
Comme un premier hommage aux Citoyens Romains.
Accoûtumons des Rois la fierté deſpotique,
A traiter en égale avec la République;
Attendant que du Ciel rempliſſant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en ſujets.
Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les reſſorts de ſa grandeur naiſſante,
Epier ſon génie, obſerver ſon pouvoir;
Romains, c'eſt pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du Sénat connaîtra qui nous ſommes:
Et l'eſclave d'un Roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loiſir il porte ſes regards;
Il la verra dans vous: vous êtes ſes remparts.
Qu'il révère en ces lieux le Dieu qui nous raſſemble,

Qu'il paraiſſe au Sénat, qu'il écoute & qu'il tremble.

Les Sénateurs ſe lévent, & s'aprochent un moment, pour donner leurs voix.

VALERIUS PUBLICOLA.

Je vois tout le Sénat paſſer à votre avis.
Rome & vous l'ordonnez: A regret j'y ſouſcris.
Licteurs, qu'on l'introduiſe; & puiſſe ſa préſence
N'aporter en ces lieux rien dont Rome s'offenſe.

A Brutus.

C'eſt ſur vous ſeul ici que nos yeux ſont ouverts:
C'eſt vous qui le premier avez rompu nos fers:
De notre liberté ſoûtenez la querelle;
Brutus en eſt le pére, & doit parler pour elle.

SCENE II.

LE SENAT, ARONS, ALBIN, Suite.

(Arons *entre par le côté du Théatre, précedé de deux Licteurs, & d'*Albin *ſon confident; il paſſe devant les Conſuls & le Sénat, qu'il ſalue, & il va s'aſſeoir ſur un ſiége préparé pour lui ſur le devant du Théatre.*)

ARONS.

COnſuls, & vous Sénat, qu'il m'eſt doux d'être admis
Dans ce conſeil ſacré de ſages ennemis:
De voir tous ces Héros, dont l'équité ſévère

N'eut

N'eut juſques aujourdhui qu'un reproche à ſe faire ;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus ;
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus ;
Loin des cris de ce peuple indocile & barbare,
Que la fureur conduit, réünit & ſépare,
Aveugle dans ſa haine, aveugle en ſon amour,
Qui menace & qui craint, régne & ſert en un jour ;
Dont l'audace. . . . . .

BRUTUS.

Arrêtez, ſachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de reſpect les Citoyens de Rome.
La gloire du Sénat eſt de repréſenter
Ce peuple vertueux, que l'on oſe inſulter.
Quittez l'art avec nous ; quittez la flaterie ;
Ce poiſon qu'on prépare à la Cour d'Etrurie,
N'eſt point encor connu dans le Sénat Romain.
Pourſuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un diſcours ſi hautain,
Que touché des malheurs où cet Etat s'expoſe,
Comme un de ſes enfans j'embraſſe ici ſa cauſe.
Vous voyez, quel orage éclate autour de vous,
C'eſt en vain que Titus en détourna les coups ;
Je vois avec regret, ſa valeur & ſon zèle
N'aſſûrer aux Romains qu'une chûte plus belle ;
Sa victoire affaiblit vos remparts déſolés.
Du ſang qui les inonde ils ſemblent ébranlés.

Ah ! ne refuſez plus une paix néceſſaire.
Si du peuple Romain le Sénat eſt le pére,
Porſenna l'eſt des Rois que vous perſécutés.
Mais vous, du nom Romain vengeurs ſi redoutés,
Vous des droits des mortels éclairés interprètes,
Vous qui jugez les Rois, regardez ou vous êtes.
Voici ce Capitole, & ces mêmes Autels,
Où jadis atteſtant tous les Dieux immortels,
J'ai vu chacun de vous, brulant d'un autre zèle,
A Tarquin votre Roi, jurer d'être fidèle.
Quels Dieux ont donc changé les droits des Souverains?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis ſi ſaints?
Qui du front de Tarquin ravit le diadème?
Qui peut de vos ſermens vous dégager?

BRUTUS.

Lui-même.
N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces Dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus;
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéiſſance, & non point d'eſclavage.
Et puiſqu'il vous ſouvient d'avoir vu dans ces lieux
Le Sénat à ſes pieds, faiſant pour lui des vœux;
Songez qu'en ce lieu même, à cet Autel auguſte,
Devant ces mêmes Dieux il jura d'être juſte.
De ſon peuple & de lui, tel était le lien;
Il nous rend nos ſermens lorſqu'il trahit le ſien:
Et dès qu'aux loix de Rome il oſe être infidelle.
Rome n'eſt plus ſujette; & lui ſeul eſt rebelle.

ARONS.

ARONS.

Ah! quand il ſerait vrai, que l'abſolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà ſon devoir,
Qu'il en eût trop ſuivi l'amorce enchantereſſe;
Quel homme & ſans erreur? & quel Roi ſans faibleſſe?
Eſt-ce à vous de prétendre au droit de le punir?
Vous nés tous ſes ſujets, vous faits pour obéïr!
Un fils ne s'arme point contre un coupable père;
Il détourne les yeux, le plaint & le révère.
Les droits des Souverains ſont-ils moins précieux?
Nous ſommes leurs enfans; leurs juges ſont les Dieux.
Si le Ciel quelquefois les donne en ſa colère,
N'allez pas mériter un préſent plus ſévère,
Trahir toutes les loix en voulant les venger,
Et renverſer l'Etat au lieu de le changer.
Inſtruit par le malheur, ce grand maître de l'homme
Tarquin ſera plus juſte, & plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir par un accord heureux,
Des peuples & des Rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique,
Sous l'ombrage ſacré du pouvoir Monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'eſt plus tems: chaque état à ſes loix,
Qu'il tient de ſa nature, ou qu'il change à ſon choix.
Eſclaves de leurs Rois, & même de leurs Prêtres,
Les Toſcans ſemblent nés pour ſervir ſous des Maîtres:
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,

Vou-

Voudraient que l'Univers fût eſclave comme eux.
La Gréce entiére eſt libre, & la molle Ionie
Sous un joug odieux languit aſſujettie.
Rome eût ſes Souverains, mais jamais abſolus.
Son premier Citoyen fut le grand Romulus;
Nous partagions le poids de ſa grandeur ſuprême.
Numa, qui fit nos loix, y fut ſoumis lui-même.
Romè enfin, je l'avouë, a fait un mauvais choix:
Chez les Toſcans, chez vous elle a choiſi ſes Rois;
Ils nous ont aporté du fond de l'Etrurie
Les vices de leur Cour, avec la tyrannie.

Il ſe léve:

Pardonnez-nous, grands Dieux! ſi le peuple Romain
A tardé ſi longtems à condamner Tarquin.
Le ſang qui regorgea ſous ſes mains meurtriéres,
De notre obéiſſance a rompu les barriéres.
Sous un ſceptre de fer tout ce peuple abattu,
A force de malheurs a repris ſa vertu.
Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes;
Le bien public eſt né de l'excès de ſes crimes;
Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toſcans,
S'ils pouvaient, à leur tour, être las des Tyrans.

Les Conſuls deſcendent vers l'Autel, & le Sénat ſe léve.

O Mars! Dieu des Héros, de Rome & des batailles,
Qui combats avec nous, qui défends ces murailles!
Sur ton Autel ſacré, Mars, reçois nos ſermens,

Pour

Pour ce Sénat, pour moi, pour tes dignes enfans.
Si dans le ſein Rome il ſe trouvait un traître,
Qui regrêtât les Rois, & qui voulût un Maître,
Que le perfide meure au milieu des tourments:
Que ſa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laiſſe ici qu'un nom, plus odieux encore
Que le nom des Tyrans, que Rome entiére abhore.

ARONS *avançant vers l'Autel.*

Et moi, ſur cet Autel qu'ainſi vous profanez,
Je jure au nom du Roi que vous abandonnez,
Au nom de Porſenna, vengeur de ſa querelle,
A vous, à vos enfans, une guerre immortelle.

Les Sénateurs font un pas vers le Capitole.

Sénateurs, arrêtez, ne vous ſéparez pas;
Je ne me ſuis pas plaint de tous vos attentats;
La fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Eſt-elle une victime à Rome conſacrée?
Et donnez-vous des fers à ſes Royales mains,
Pour mieux braver ſon pére & tous les Souverains?
Que dis-je! tous ces biens, ces tréſors, ces richeſſes,
Que des Tarquins dans Rome épuiſaient les largeſſes,
Sont-ils votre conquête, ou vous ſont-ils donnez?
Eſt-ce pour les ravîr que vous le détrônez?
Sénat, ſi vous l'oſez, que Brutus les dénie.

BRUTUS *ſe tournant vers* ARONS.

Vous connaiſſez bien mal, & Rome & ſon génie.

Ces

Ces péres des Romains, vengeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre & dans la pauvreté.
Au-deſſus des tréſors, que ſans peine ils vous cédent,
Leur gloire eſt de dompter les Rois qui les poſſédent.
Prenez cet or, Arons, il eſt vil à nos yeux.
Quant au malheureux ſang d'un Tyran odieux,
Malgré la juſte horreur que j'ai pour ſa famille,
Le Sénat à mes ſoins a confié ſa fille.
Elle n'a point ici de ces reſpects flateurs,
Qui des enfans des Rois empoiſonnent les cœurs;
Elle n'a point trouvé la pompe & la molleſſe,
Dont la Cour des Tarquins enyvra ſa jeuneſſe.
Mais je ſai ce qu'on doit de bontés & d'honneur,
A ſon ſexe, à ſon âge, & ſurtout au malheur.
Dès ce jour en ſon camp que Tarquin la revoye;
Mon cœur même en conçoit une ſecréte joye.
Qu'aux Tyrans déſormais rien ne reſte en ces lieux,
Que la haine de Rome & le couroux des Dieux.
Pour emporter au camp l'or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour, ce tems doit vous ſuffire;
Ma maiſon cependant eſt votre ſureté,
Jouïſſez-y des droits de l'hoſpitalité.
Voilà ce que par moi le Sénat vous annonce.
Ce ſoir à Porſenna raportez ma réponſe.
Reportez-lui la guerre, & dites à Tarquin
Ce que vous avez vu dans le Sénat Romain.

Aux Sénateurs.

Et nous du Capitole allons orner le faîte

Des

Des lauriers dont mon fils vient de ceindre ſa tête ;
Suſpendons ces drapeaux, & ces dards tout ſanglans
Que ſes heureuſes mains ont ravis aux Toſcans.
Ainſi puiſſe toujours, plein du même courage,
Mon ſang digne de vous, vous ſervir d'âge en âge.
Dieux, protégez ainſi contre nos ennemis
Le Conſulat du pére, & les armes du fils.

SCENE III.

ARONS, ALBIN.

Qui ſont ſuppoſés être entrés de la ſale d'audience dans un autre apartement de la maiſon de Brutus.

ARONS.

AS-tu bien remarqué cet orgueil infléxible,
Cet eſprit d'un Sénat qui ſe croit invincible?
Il le ſerait, Albin, ſi Rome avait le tems
D'affermir cette audace au cœur de ſes enfans.
Crois-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore;
Donne à l'homme un courage, inſpire une grandeur,
Qu'il n'eût jamais trouvé dans le fond de ſon cœur.
Sous le joug des Tarquins, la Cour & l'eſclavage
Amolliſſait leurs mœurs, énervait leur courage;
Leurs Rois trop occupés à dompter leurs ſujets,
De nos heureux Toſcans ne troublaient point la paix.

Mais

Mais ſi ce fier Sénat réveille leur génie ;
Si Rome eſt libre, Albin, c'eſt fait de l'Italie.
Ces lions, que leur Maître avait rendu plus doux,
Vont reprendre leur rage & s'élancer ſur nous.
Etouffons dans leur ſang la ſemence féconde
Des maux de l'Italie & des troubles du monde :
Affranchiſſons la terre : & donnons aux Romains
Ces fers qu'ils deſtinaient au reſte des humains.
Meſſala viendra-t-il ? Pourai-je ici l'entendre ?
Oſera-t-il ? . . .

ALBIN.

Seigneur, il doit ici ſe rendre.
A toute heure il y vient. Titus eſt ſon apui.

ARONS.

As-tu pu lui parler ? Puis-je compter ſur lui ?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Meſſala conſpire
Pour changer ſes deſtins plus que ceux de l'Empire ;
Il eſt ferme, intrépide, autant que ſi l'honneur
Ou l'amour du pays excitait ſa valeur ;
Maître de ſon ſecret, & maître de lui-même ;
Impénétrable, & calme en ſa fureur extrême.

ARONS.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorſque Tarquin régnant me reçut dans ces lieux,
Et ſes lettres depuis, ... mais je le vois paraître.

SCE-

SCENE IV.

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

GEnéreux Meſſala, l'apui de votre Maître,
Eh bien, l'or de Tarquin, les préſens de mon Roi
Des Sénateurs Romains n'ont pu tenter la foi!
Les plaiſirs d'une Cour, l'eſpérance, la crainte,
A ces cœurs endurcis n'ont pu porter d'atteinte?
Ces fiers Patriciens ſont-ils autant de Dieux
Jugeant tous les mortels, & ne craignant rien d'eux?
Sont-ils ſans paſſion, ſans intérêt, ſans vice?

MESSALA.

Ils oſent s'en vanter; mais leur feinte juſtice,
Leur âpre auſtérité, que rien ne peut gagner,
N'eſt dans ces cœurs hautains que la ſoif de régner:
Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadême,
Ils ont briſé le joug pour l'impoſer eux-même,
De notre liberté ces illuſtres vengeurs,
Armés pour la défendre, en ſont les oppreſſeurs:
Sous les noms ſéduiſans de patrons & de péres,
Ils affectent des Rois les démarches altiéres;
Rome a changé de fers; & ſous le joug des grands,
Pour un Roi qu'elle avait a trouvé cent Tyrans.

ARONS

ARONS.

Parmi vos Citoyens en eſt-il d'aſſez ſage,
Pour déteſter tout bas cet indigne eſclavage?

MESSALA.

Peu ſentent leur état; leurs eſprits égarés
De ce grand changement ſont encor enyvrés;
Le plus vil Citoyen dans ſa baſſeſſe extrême,
Ayant chaſſé les Rois, penſe être Roi lui-même.
Mais je vous l'ai mandé, Seigneur, j'ai des amis,
Qui ſous ce joug nouveau ſont à regret ſoumis;
Qui dédaignant l'erreur des peuples imbéciles,
Dans ce torrent fougueux reſtent ſeuls immobiles,
Des mortels éprouvés, dont la tête & le bras
Sont faits pour ébranler ou changer les Etats.

ARONS.

De ces braves Romains que faut-il que j'eſpère?
Serviront-ils leur Prince?

MESSALA.

Ils ſont prêts à tout faire:
Tout leur ſang eſt à vous. Mais ne prétendez pas,
Qu'en aveugles ſujets ils ſervent des ingrats.
Ils ne ſe piquent point du devoir fanatique,
De ſervir de victime au pouvoir deſpotique,
Ni du zèle inſenſé de courir au trépas,
Pour venger un Tyran, qui ne les connaît pas.
Tarquin promet beaucoup; mais devenu leur Maître

Il

Il les oublira tous, ou les craindra peut-être.
Je connais trop les Grands : dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, & bientôt ennemis.
Nous ſommes de leur gloire un inſtrument ſervile,
Rejetté par dédain, dès qu'il eſt inutile,
Et briſé ſans pitié, s'il devient dangereux.
A des conditions on peut compter ſur eux;
Ils demandent un Chef digne de leur courage,
Dont le nom ſeul impoſe à ce peuple volage;
Un Chef aſſez puiſſant, pour obliger le Roi,
Même après le ſuccès, à nous tenir ſa foi;
Ou ſi de nos deſſeins la trame eſt découverte,
Un Chef aſſez hardi pour venger notre perte.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus . . .

MESSALA.

Il eſt l'apui de Rome, il eſt fils de Brutus;
Cependant . . . .

ARONS.

De quel œil voit-il les injuſtices,
Dont ce Sénat ſuperbe a payé ſes ſervices?
Lui ſeul a ſauvé Rome, & toute ſa valeur
En vain du Conſulat lui mérita l'honneur.
Je ſai qu'on le refuſe.

MESSALA.

Et je ſai qu'il murmure :
Son cœur altier & promt eſt plein de cette injure ;
Pour toute récompenſe il n'obtient qu'un vain bruit,
Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.
J'obſerve d'aſſez près ſon ame impérieuſe,
Et de ſon fier couroux la fougue impétueuſe ;
Dans le champ de la gloire il ne fait que d'entrer ;
Il y marche en aveugle, on l'y peut égarer ;
La bouillante jeuneſſe eſt facile à ſéduire ;
Mais que de préjugés nous aurions à détruire !
Rome, un Conſul, un Pére, & la haine des Rois,
Et l'horreur de la honte, & ſurtout ſes exploits.
Connaiſſez donc Titus, voyez toute ſon ame,
Le couroux qui l'aigrit, le poiſon qui l'enflâme ;
Il brûle pour Tullie.

ARONS.

Il l'aimerait !

MESSALA.

Seigneur,
A peine ai-je arraché ce ſecret de ſon cœur :
Il en rougit lui-même, & cette ame infléxible
N'oſe avouër qu'elle aime, & craint d'être ſenſible ;
Parmi les paſſions dont il eſt agité,
Sa plus grande fureur eſt pour la liberté.

ARONS.

ARONS.

C'eſt donc des ſentimens, & du cœur d'un ſeul homme,
Qu'aujourdhui, malgré moi, dépend le ſort de Rome!

A Albin.

Ne nous rebutons pas. Préparez-vous, Albin,
A vous rendre ſur l'heure aux tentes de Tarquin.

A Meſſala.

Entrons chez la Princeſſe. Un peu d'expérience
M'a pu du cœur humain donner quelque ſcience:
Je lirai dans ſon ame, & peut-être ſes mains
Vont former l'heureux piège, où j'attens les Romains.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

Le Théatre repréſente, ou eſt ſuppoſé repréſenter, un aparte-ment du Palais des Conſuls.

TITUS, MESSALA.

MESSALA.

NOn, c'eſt trop offenſer ma ſenſible amitié.
Qui peut de ſon ſecret me cacher la moitié,
En dit trop & trop peu ; m'offenſe & me ſoupçonne.

TITUS.

Va, mon cœur à ta foi tout entier s'abandonne ;
Ne me reproche rien.

MESSALA.

Quoi ! vous dont la douleur ;
Du Sénat avec moi déteſta la rigueur,
Qui verſiez dans mon ſein ce grand ſecret de Rome,
Ces plaintes d'un Héros, ces larmes d'un grand homme !
Comment avez-vous pu dévorer ſi longtems
Une douleur plus tendre, & des maux plus touchans ?
De vos feux devant moi vous étouffiez la flamme.

Quoi

Quoi donc! l'ambition, qui domine en votre ame,
Eteignait-elle en vous de ſi chers ſentimens?
Le Sénat a-t-il fait vos plus cruels tourmens?
Le haïſſez-vous plus que vous n'aimez Tullie?

TITUS.

Ah! j'aime avec tranſport: je hais avec furie:
Je ſuis extrême en tout, je l'avoue, & mon cœur
Voudrait en tout ſe vaincre, & connaît ſon erreur.

MESSALA.

Et pourquoi de vos mains déchirant vos bleſſures,
Déguiſer votre amour, & non pas vos injures?

TITUS.

Que veux-tu, Meſſala? J'ai, malgré mon couroux,
Prodigué tout mon ſang pour ce Sénat jaloux.
Tu le ſais, ton courage eut part à ma victoire:
Je ſentais du plaiſir à parler de ma gloire:
Mon cœur, enorgueilli des ſuccès de mon bras,
Trouvait de la grandeur à venger des ingrats.
On confie aiſément des malheurs qu'on ſurmonte;
Mais qu'il eſt accablant de parler de ſa honte!

MESSALA.

Quelle eſt donc cette honte, & ce grand repentir?
Et de quels ſentimens auriez-vous à rougir?

TITUS.

Je rougis de moi-même, & d'un feu téméraire,
Inutile, imprudent, à mon devoir contraire.

MESSALA.

Eh bien ! l'ambition, l'amour & ſes fureurs,
Sont-ce des paſſions indignes des grands cœurs ?

TITUS.

L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable ;
De ce Conſeil de Rois l'orgueil inſuportable
Mépriſe ma jeuneſſe, & me diſpute un rang,
Brigué par ma valeur, & payé par mon ſang :
Au milieu, du dépit dont mon ame eſt ſaiſie,
Je pers tout ce que j'aime, on m'enléve Tullie.
On te l'enléve, hélas ! trop aveugle couroux ;
Tu n'oſais y prétendre, & ton cœur eſt jaloux.
Je l'avoûrai, ce feu, que j'avais ſu contraindre,
S'irrite en s'échapant, & ne peut plus s'éteindre.
Ami, c'en était fait : elle partait ; mon cœur
De ſa funeſte flamme allait être vainqueur :
Je rentrais dans mes droits : je ſortais d'eſclavage.
Le Ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage ?
Moi le fils de Brutus, moi l'ennemi des Rois,
C'eſt du ſang de Tarquin que j'attendrais des loix ?
Elle refuſe encor de m'en donner l'ingrate,
Et partout dédaigné, partout ma honte éclate.
Le dépit, la vengeance, & la honte, & l'amour,
De mes ſens ſoulevés diſpoſent tour à tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler, mais avec confiance ?

TITUS.

TITUS.

Toujours de tes conſeils j'ai chéri la prudence.
Eh bien, fai-moi rougir de mes égaremens.

MESSALA.

J'aprouve & votre amour & vos reſſentimens.
Faudra-t-il donc toujours que Titus autoriſe
Ce Sénat de Tyrans, dont l'orgueil nous maîtriſe?
Non, s'il vous faut rougir, rougiſſez en ce jour
De votre patience, & non de votre amour.
Quoi! pour prix de vos feux, & de tant de vaillance,
Citoyen ſans pouvoir, Amant ſans eſpérance,
Je vous verrais languir, victime de l'Etat,
Oublié de Tullie, & bravé du Sénat?
Ah! peut-être, Seigneur, un cœur tel que le vôtre
Aurait pu gagner l'une, & ſe venger de l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flater mon eſprit éperdu?
Moi, j'aurais pu fléchir ſa haine ou ſa vertu?
N'en parlons plus: tu vois les fatales barriéres
Qu'élévent entre nous nos devoirs & nos péres:
Sa haine déſormais égale mon amour.
Elle va donc partir?

MESSALA.

Oui, Seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le Ciel lui rend juſtice;

Il la fit pour régner.

MESSALA.

Ah ! ce Ciel plus propice
Lui deſtinait peut-être un Empire plus doux ;
Et ſans ce fier Sénat, ſans la guerre, ſans vous . . .
Pardonnez ; vous ſavez, quel eſt ſon héritage ;
Son frére ne vit plus, Rome était ſon partage.
Je m'emporte, Seigneur : mais ſi pour vous ſervir,
Si pour vous rendre heureux, il ne faut que périr ;
Si mon ſang . . .

TITUS.

Non, ami, mon devoir eſt le maître.
Non, croi-moi, l'homme eſt libre au moment qu'il veut l'être.
Je l'avouë, il eſt vrai, ce dangereux poiſon
A pour quelques momens égaré ma raiſon ;
Mais le cœur d'un ſoldat ſait domter la molleſſe ;
Et l'amour n'eſt puiſſant que par notre faibleſſe.

MESSALA.

Vous voyez des Toſcans venir l'Ambaſſadeur ;
Cet honneur qu'il vous rend . . .

TITUS.

Ah ! quel funeſte honneur !
Que me veut-il ? C'eſt lui qui m'enlève Tullie ;
C'eſt lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCE-

SCENE II.

TITUS, ARONS.

ARONS.

APrès avoir en vain, près de votre Sénat,
Tenté ce que j'ai pu pour ſauver cet Etat,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juſte hommage,
J'admire en liberté ce généreux courage,
Ce bras qui venge Rome, & ſoutient ſon pays,
Au bord du précipice où le Sénat l'a mis.
Ah! que vous étiez digne, & d'un prix plus auguſte,
Et d'un autre adverſaire, & d'un parti plus juſte!
Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,
D'un plus digne ſalaire aurait été payé!
Il eſt, il eſt des Rois, j'oſe ici vous le dire,
Qui mettraient en vos mains le ſort de leur Empire,
Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vu Rome épriſe, & le Sénat jaloux.
Je vous plains de ſervir ſous ce Maître farouche,
Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche,
Qui, né pour obéir, ſe fait un lâche honneur
D'apéſantir ſa main ſur ſon libérateur;
Lui, qui s'il n'uſurpait les droits de la Couronne,
Devrait prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

TITUS.

Je rens grace à vos ſoins, Seigneur, & mes ſoupçons
De vos bontés pour moi reſpectent les raiſons.
Je n'examine point, ſi votre politique
Penſe armer mes chagrins contre ma République,
Et porter mon dépit, avec un art ſi doux,
Aux indiſcrétions qui ſuivent le couroux.
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchiſe;
Ce cœur eſt tout ouvert, & n'a rien qu'il déguiſe.
Outragé du Sénat, j'ai droit de le haïr:
Je le hais; mais mon bras eſt prêt à le ſervir.
Quand la cauſe commune au combat nous appelle,
Rome au cœur de ſes fils éteint toute querelle:
Vainqueurs de nos débats nous marchons réünis,
Et nous ne connaiſſons que vous pour ennemis.
Voilà ce que je ſuis, & ce que je veux être.
Soit grandeur, ſoit vertu, ſoit préjugé peut-être,
Né parmi les Romains, je périrai pour eux.
J'aime encor mieux, Seigneur, ce Sénat rigoureux,
Tout injuſte pour moi, tout jaloux qu'il peut être,
Que l'éclat d'une Cour, & le ſceptre d'un Maître.
Je ſuis fils de Brutus, & je porte en mon cœur
La liberté gravée, & les Rois en horreur.

ARONS.

Ne vous flatez-vous point d'un charme imaginaire?
Seigneur, ainſi qu'à vous, la liberté m'eſt chère:
Quoique né ſous un Roi, j'en goûte les apas;

Vous

Vous vous perdez pour elle, & n'en jouïſſez pas.
Eſt-il donc, entre nous, rien de plus deſpotique,
Que l'eſprit d'un Etat qui paſſe en République?
Vos loix ſont vos tyrans : leur barbare rigueur
Devient ſourde au mérite, au ſang, à la faveur:
Le Sénat vous oprime, & le peuple vous brave;
Il faut s'en faire craindre, ou remper leur eſclave.
Le Citoyen de Rome, inſolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'éfarouche; il voit d'un œil ſévère
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire.
Et d'un banniſſement le décret odieux
Devient le prix du ſang qu'on a verſé pour eux.
Je ſai bien, que la Cour, Seigneur, a ſes naufrages;
Mais ſes jours ſont plus beaux, ſon Ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté, dont on ſe vante ailleurs,
Etale auprès d'un Roi ſes dons les plus flateurs.
Il récompenſe, il aime, il prévient les ſervices;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du Souverain, de ſes rayons couvert,
Vous ne ſervez qu'un Maître, & le reſte vous ſert.
Eblouï d'un éclat, qu'il reſpecte & qu'il aime,
Le vulgaire aplaudit juſqu'à nos fautes même;
Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux,
Et les ſévères Loix ſe taiſent devant nous.
Ah! que né pour la Cour, ainſi que pour les armes,
Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes!
Je vous l'ai déja dit; il vous aimait, Seigneur;

Il aurait avec vous partagé ſa grandeur ;
Du Sénat à vos pieds la fierté proſternée
Aurait . . .

TITUS.

J'ai vu ſa Cour, & je l'ai dédaignée.
Je pourais, il eſt vrai, mendier ſon apui,
Et ſon premier eſclave être Tyran ſous lui.
Grace au Ciel ! je n'ai point cette indigne faibleſſe ;
Je veux de la grandeur, & la veux ſans baſſeſſe.
Je ſens, que mon deſtin n'était point d'obéïr :
Je combattrai vos Rois, retournez les ſervir.

ARONS.

Je ne puis qu'aprouver cet excès de conſtance ;
Mais ſongez, que lui-même éleva votre enfance.
Il s'en ſouvient toujours. Hier encor, Seigneur,
En pleurant avec moi ſon fils & ſon malheur :
Titus, me diſait-il, ſoutiendrait ma famille,
Et lui ſeul méritait mon Empire & ma fille.

TITUS *en ſe détournant.*

Sa fille ! Dieux ! Tullie ? O vœux infortunés !

ARONS *en regardant Titus.*

Je la ramène au Roi, que vous abandonnez :
Elle va loin de vous, & loin de ſa patrie,
Accepter pour époux le Roi de Ligurie.
Vous cependant ici ſervez votre Sénat,
Perſécutez ſon père, oprimez ſon Etat.

J'eſpè-

J'eſpère que bientôt ces voûtes embraſées,
Ce Capitole en cendre, & ces tours écraſées,
Du Sénat & du Peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont ſervir de flambeaux.

SCENE III.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

AH! mon cher Meſſala, dans quel trouble il me laiſſe!
Tarquin me l'eût donnée! ô douleur qui me preſſe!
Moi, j'aurais pu!... mais non, Miniſtre dangereux,
Tu venais épier le ſecret de mes feux.
Hélas! en me voyant ſe peut-il qu'on l'ignore!
Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma faibleſſe, il retourne à ſa Cour,
Inſulter aux projets d'un téméraire amour.
J'aurais pu l'épouſer! lui conſacrer ma vie!
Le Ciel à mes déſirs eût deſtiné Tullie!
Malheureux que je ſuis!

MESSALA.

Vous pouriez être heureux;
Arons pourait ſervir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS.

Banniſſons un eſpoir ſi frivole;

Rome

Rome entiére m'appelle aux murs du Capitole.
Le peuple raſſemblé ſous ces arcs triomphaux,
Tout chargés de ma gloire, & pleins de mes travaux,
M'attend pour commencer les ſermens redoutables,
De notre liberté garants inviolables.

MESALA.

Allez ſervir ces Rois.

TITUS.

Oui, je les veux ſervir;
Oui, tel eſt mon devoir, & je le veux remplir.

MESSALA.

Vous gémiſſez pourtant ?

TITUS.

Ma victoire eſt cruelle.

MESSALA.

Vous l'achetez trop cher.

TITUS.

Elle en ſera plus belle.
Ne m'abandonne point dans l'état où je ſuis.

MESSALA.

Allons, ſuivons ſes pas, aigriſſons ſes ennuis.
Enfonçons dans ſon cœur le trait qui le déchire.

SCENE

SCENE IV.

BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS.

ARrêtez, Meſſala; j'ai deux mots à vous dire.

MESSALA.

A moi, Seigneur!

BRUTUS.

A vous. Un funeſte poiſon
Se répand en ſecret ſur toute ma maiſon.
Tiberinus mon fils, aigri contre ſon frère,
Laiſſe éclater déja ſa jalouſe colère;
Et Titus, animé d'un autre emportement,
Suit contre le Sénat ſon fier reſſentiment.
L'Ambaſſadeur Toſcan, témoin de leur faibleſſe,
En profite avec joie, autant qu'avec adreſſe.
Il leur parle, & je crains les diſcours ſéduiſans
D'un Miniſtre vieilli dans l'art des Courtiſans.
Il devait dès demain retourner vers ſon Maître;
Mais un jour quelquefois eſt beaucoup pour un Traître.
Meſſala, je prétens ne rien craindre de lui:
Allez lui commander de partir aujourdhui;
Je le veux.

MES-

MESSALA.

C'eſt agir ſans doute avec prudence,
Et vous ſerez content de mon obéiſſance.

BRUTUS.

Ce n'eſt pas tout : mon fils avec vous eſt lié ;
Je ſai ſur ſon eſprit ce que peut l'amitié ;
Comme ſans artifice il eſt ſans défiance.
Sa jeuneſſe eſt livrée à vôtre expérience.
Plus il ſe fie à vous, plus je dois eſpérer,
Qu'habile à le conduire, & non à l'égarer,
Vous ne voudrez jamais, abuſant de ſon âge,
Tirer de ſes erreurs un indigne avantage,
Le rendre ambitieux & corrompre ſon cœur.

MESSALA.

C'eſt de quoi dans l'inſtant je lui parlais, Seigneur.
Il ſait vous imiter, ſervir Rome, & lui plaire ;
Il aime aveuglément ſa patrie & ſon père.

BRUTUS.

Il le doit ; mais ſurtout il doit aimer les Loix :
Il doit en être eſclave, en porter tout le poids.
Qui veut les violer, n'aime point ſa patrie.

MESSALA.

Nous avons vu tous deux ſi ſon bras l'a ſervie.

BRUTUS.

Il a fait ſon devoir.

MESSALA.

Et Rome eût fait le ſien,
En rendant plus d'honneurs à ce cher Citoyen.

BRUTUS.

Non, non, le Conſulat n'eſt point fait pour ſon âge;
J'ai moi-même à mon fils refuſé mon ſuffrage.
Croyez-moi, le ſuccès de ſon ambition
Serait le premier pas vers la corruption;
Le prix de la vertu ſerait héréditaire;
Bientôt l'indigne fils du plus vertueux père,
Trop aſſuré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendrait dans le luxe & dans l'oiſiveté.
Le dernier des Tarquins en eſt la preuve inſigne.
Qui naquit dans la pourpre en eſt rarement digne.
Nous préſervent les Cieux d'un ſi funeſte abus,
Berceau de la molleſſe & tombeau des vertus!
Si vous aimez mon fils, (je me plais à le croire)
Repréſentez-lui mieux ſa véritable gloire;
Etouffez dans ſon cœur un orgueil inſenſé:
C'eſt en ſervant l'Etat qu'il eſt récompenſé.
De toutes les vertus mon fils doit un exemple;
C'eſt l'apui des Romains que dans lui je contemple:
Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourdhui.
Connaiſſez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui.
Tempérez cette ardeur de l'eſprit d'un jeune homme:
Le flater, c'eſt le perdre, & c'eſt outrager Rome.

MESSALA.

Je me bornais, Seigneur, à le ſuivre aux combats;
J'imitais ſa valeur, & ne l'inſtruiſais pas.
J'ai peu d'autorité ; mais s'il daigne me croire,
Rome verra bientôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS.

Allez donc, & jamais n'encenſez ſes erreurs ;
Si je hais les Tyrans, je hais plus les flateurs.

SCENE V.

MESSALA *ſeul.*

IL n'eſt point de Tyran, plus dur, plus haïſſable,
Que la ſévérité de ton cœur intraitable.
Va, je verrai peut-être à mes pieds abattu,
Cet orgueil inſultant de ta fauſſe vertu.
Coloſſe, qu'un vil peuple éleva ſur nos têtes,
Je pourai t'écraſer, & les foudres ſont prêtes.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS *une lettre à la main.*

JE commence à goûter une juſte eſpérance;
Vous m'avez bien ſervi par tant de diligence;
Tout ſuccède à mes vœux. Oui, cette lettre, Albin,
Contient le ſort de Rome, & celui de Tarquin.
Avez-vous dans le camp réglé l'heure fatale?
A-t-on bien obſervé la Porte Quirinale?
L'aſſaut ſera-t-il prêt, ſi par nos conjurés
Les remparts cette nuit ne nous ſont point livrés?
Tarquin eſt-il content? Crois-tu, qu'on l'introduiſe,
Ou dans Rome ſanglante, ou dans Rome ſoumiſe?

ALBIN.

Tout ſera prêt, Seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin de vos projets goûte déja le fruit;
Il penſe de vos mains tenir ſon Diadème;
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porſenna même.

ARONS.

Ou les Dieux, ennemis d'un Prince malheureux,
Confondront des deſſeins ſi grands, ſi dignes d'eux:

Ou demain ſous ſes loix Rome ſera rangée :
Rome en cendre peut-être, & dans ſon ſang plongée.
Mais il vaut mieux qu'un Roi, ſur le Trone remis,
Commande à des ſujets malheureux & ſoumis,
Que d'avoir à domter, au ſein de l'abondance,
D'un peuple trop heureux l'indocile arrogance.

A Albin.

Allez, j'attens ici la Princeſſe en ſecret.

A Meſſala.

Meſſala, demeurez.

SCENE II.

ARONS, MESSALA.

ARONS.

EH bien ! qu'avez-vous fait ?
Avez-vous de Titus fléchi le fier courage ?
Dans le parti des Rois penſez-vous qu'il s'engage ?

MESSALA.

J'avais trop préſumé : l'inflexible Titus
Aime trop ſa patrie, & tient trop de Brutus.
Il ſe plaint du Sénat, il brûle pour Tullie.
L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jalouſie,
Le feu de ſon jeune âge & de ſes paſſions

Sem-

Semblaient ouvrir ſon ame à mes ſéductions ;
Cependant, qui l'eût cru ? la liberté l'emporte.
Son amour eſt au comble, & Rome eſt la plus forte.
J'ai tenté par degrés d'effacer cette horreur,
Que pour le nom de Roi Rome imprime en ſon cœur.
En vain j'ai combattu ce préjugé ſévère ;
Le ſeul nom des Tarquins irritait ſa colère ;
De ſon entretien même il m'a ſoudain privé.
Et je hazardais trop, ſi j'avais achevé.

ARONS.

Ainſi de le fléchir, Meſſala deſeſpère.

MESSALA.

J'ai trouvé moins d'obſtacle à vous donner ſon frère :
Et j'ai du moins ſéduit un des fils de Brutus.

ARONS.

Quoi ! vous auriez déja gagné Tiberinus ?
Par quels reſſorts ſecrets, par quelle heureuſe intrigue?

MESSALA.

Son ambition ſeule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit depuis longtems
De ſon frére & de lui les honneurs différens.
Ces drapeaux ſuſpendus à ces voûtes fatales,
Ces feſtons de lauriers, ces pompes triomphales,
Tous les cœurs des Romains, & celui de Brutus,
Dans ces ſolemnités volant devant Titus,
Sont pour lui des affronts, qui dans ſon ame aigrie

Echauffent le poiſon de ſa ſecrète envie.
Cependant que Titus, ſans haine & ſans couroux,
Trop au-deſſus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de ſon char de victoire,
Et ſemble en l'embraſſant l'accabler de ſa gloire.
J'ai ſaiſi ces momens, j'ai ſû peindre à ſes yeux,
Dans une Cour brillante, un rang plus glorieux.
J'ai preſſé, j'ai promis, au nom de Tarquin même,
Tous les honneurs de Rome, après le rang ſuprême;
Je l'ai vu s'éblouïr, je l'ai vu s'ébranler;
Il eſt à vous, Seigneur, & cherche à vous parler.

ARONS.

Poura-t-il nous livrer la Porte Quirinale?

MESSALA.

Titus ſeul y commande, & ſa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos deſtins;
C'eſt un Dieu qui préſide au ſalut des Romains.
Gardez de hazarder cette attaque ſoudaine,
Sûre avec ſon apui, ſans lui trop incertaine.

ARONS.

Mais ſi du Conſulat il a brigué l'honneur,
Pourait-il dédaigner la ſuprême grandeur,
Du Trône avec Tullie un aſſuré partage?

MESSALA.

Le Trône eſt un affront à ſa vertu ſauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MES-

MESSALA.

Il l'adore, Seigneur.
Il l'aime d'autant plus qu'il combat ſon ardeur.
Il brûle pour la fille en déteſtant le père;
Il craint de lui parler, il gémit de ſe taire;
Il la cherche, il la fuit, il dévore ſes pleurs;
Et de l'amour encor il n'a que les fureurs.
Dans l'agitation d'un ſi cruel orage,
Un moment quelquefois renverſe un grand courage.
Je ſai quel eſt Titus : ardent, impétueux,
S'il ſe rend, il ira plus loin que je ne veux.
La fière ambition qu'il renferme dans l'ame,
Au flambeau de l'amour peut rallumer ſa flâme.
Avec plaiſir ſans doute il verrait à ſes pieds
Des Sénateurs tremblans les fronts humiliés;
Mais je vous tromperais, ſi j'oſais vous promettre,
Qu'à cet amour fatal il veuille ſe ſoumettre.
Je peux parler encor, & je vais aujourdhui . . .

ARONS.

Puiſqu'il eſt amoureux, je compte encor ſur lui.
Un regard de Tullie, un ſeul mot de ſa bouche,
Peut plus pour amollir cette vertu farouche,
Que les ſubtils détours & tout l'art ſéducteur
D'un Chef de Conjurés, & d'un Ambaſſadeur.
N'eſpérons des humains rien que par leur faibleſſe.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendreſſe,
Voilà des Conjurés qui ſerviront mon Roi;

C'eſt d'eux que j'attens tout ; ils ſont plus forts que moi.

Tullie entre. Meſſala ſe retire.

SCENE III.

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

MAdame, en ce moment je reçois cette lettre,
Qu'en vos auguſtes mains mon ordre eſt de remettre,
Et que juſqu'en la mienne a fait paſſer Tarquin.

TULLIE.

Dieux ! protégez mon pére, & changez ſon deſtin.

Elle lit.

„Le Trône des Romains peut ſortir de ſa cendre ;
„Le vainqueur de ſon Roi peut en être l'apui.
„Titus eſt un Héros ; c'eſt à lui de défendre
„Un ſceptre que je veux partager avec lui.
„Vous, ſongez que Tarquin vous a donné la vie ;
„Songez que mon deſtin va dépendre de vous.
„Vous pouriez refuſer le Roi de Ligurie ;
„Si Titus vous eſt cher, il ſera votre époux.
Ai-je bien lu... Titus ? ... Seigneur... eſt-il poſſible?
Tarquin dans ſes malheurs juſqu'alors infléxible,
Pourait?..mais d'où ſait-il? ... & comment?..Ah! Seigneur,

Ne

Ne veut-on qu'arracher les ſecrets de mon cœur ?
Epargnez les chagrins d'une triſte Princeſſe ;
Ne tendez point de piége à ma faible jeuneſſe.

ARONS.

Non, Madame, à Tarquin je ne ſai qu'obéir,
Ecouter mon devoir, me taire, & vous ſervir.
Il ne m'apartient point de chercher à comprendre
Des ſecrets qu'en mon ſein vous craignez de répandre.
Je ne veux point lever un œil préſomptueux
Vers le voile ſacré que vous jettez ſur eux.
Mon devoir ſeulement m'ordonne de vous dire,
Que le Ciel veut par vous relever cet Empire ;
Que ce Trône eſt un prix, qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je ſervirais mon pére, & ſerais à Titus !
Seigneur, il ſe pourait . . . .

ARONS.

N'en doutez point, Princeſſe.
Pour le ſang de ſes Rois ce Héros s'intéreſſe.
De ces Républicains la triſte auſtérité,
De ſon cœur généreux révolte la fierté ;
Les refus du Sénat ont aigri ſon courage ;
Il panche vers ſon Prince ; achevez cet ouvrage.
Je n'ai point dans ſon cœur prétendu pénétrer ;
Mais puiſqu'il vous connaît, il vous doit adorer.
Quel œil, ſans s'éblouïr, peut voir un Diadême,

Préſen-

Préſenté par vos mains, embelli par vous-même?
Parlez-lui ſeulement, vous pourez tout ſur lui;
De l'ennemi des Rois triomphez aujourdhui.
Arrachez au Sénat, rendez à votre pére,
Ce grand apui de Rome, & ſon Dieu tutelaire,
Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains,
Et la cauſe d'un pére, & le ſort des Romains.

SCENE IV.

TULLIE, ALGINE.

TULLIE.

Ciel! que je dois d'encens à ta bonté propice!
Mes pleurs t'ont déſarmé, tout change; & ta juſtice
Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté,
En les récompenſant, les met en liberté.

A Algine.

Va le chercher, va, cours. Dieux! il m'évite encore:
Faut-il qu'il ſoit heureux, hélas! & qu'il l'ignore?
Mais . . . n'écoutai-je point un eſpoir trop flateur?
Titus pour le Sénat a-t-il donc tant d'horreur?
Que dis-je! hélas! devrais-je au dépit qui le preſſe
Ce que j'aurais voulu devoir à ſa tendreſſe?

ALGINE.

Je ſai, que le Sénat alluma ſon couroux,
Qu'il eſt ambitieux, & qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

TULLIE.

Il fera tout pour moi, n'en doute point, il m'aime.
Va, dis-je . . .

Algine ſort.

Cependant ce changement extrême . . .
Ce billet! . . . De quels ſoins mon cœur eſt combattu!
Eclatez, mon amour, ainſi que ma vertu;
La gloire, la raiſon, le devoir, tout l'ordonne.
Quoi! mon pére à mes feux va devoir ſa Couronne!
De Titus & de lui je ſerais le lien!
Le bonheur de l'Etat va donc naître du mien?
Toi que je peux aimer, quand pourai-je t'aprendre
Ce changement du ſort où nous n'oſions prétendre?
Quand pourai-je, Titus, dans mes juſtes tranſports,
T'entendre ſans regrets, te parler ſans remords?
Tous mes maux ſont finis; Rome, je te pardonne;
Rome, tu vas ſervir, ſi Titus t'abandonne;
Sénat, tu vas tomber, ſi Titus eſt à moi;
Ton Héros m'aime; tremble, & reconnais ton Roi.

SCENE V.

TITUS, TULLIE.

TITUS.

MAdame, eſt-il bien vrai? Daignez-vous voir encore
Cet odieux Romain que votre cœur abhore,

Si

Si juſtement haï, ſi coupable envers vous?
Cet ennemi?

TULLIE.

Seigneur, tout eſt changé pour nous.
Le deſtin me permet... Titus... il faut me dire,
Si j'avais ſur votre ame un véritable empire.

TITUS.

Eh! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,
De mes feux, de mon crime, & de mon déſeſpoir?
Vous ne l'avez que trop cet Empire funeſte:
L'amour vous a ſoumis mes jours que je déteſte.
Commandez, épuiſez votre juſte courroux;
Mon ſort eſt en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi! mon cœur tremblant ne vous en croit qu'à peine.
Moi! je ne ſerais plus l'objet de votre haine!
Ah! Princeſſe, achevez; quel eſpoir enchanteur
M'éléve en un moment au faîte du bonheur?

TULLIE, *en donnant la lettre.*

Liſez, rendez heureux, vous, Tullie, & mon pére.

Tandis qu'il lit:

Je puis donc me flater... mais quel regard ſévére?

D'où

D'où vient ce morne accueil, & ce front conſterné?
Dieux . . .

TITUS.

Je ſuis des mortels le plus infortuné.
Le ſort, dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur, & ſoudain me l'arrache;
Et pour combler les maux que mon cœur a ſoufferts,
Je puis vous poſſéder, je vous aime & vous perds.

TULLIE.

Vous, Titus?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs ou de l'ignominie,
A trahir Rome ou vous; & je n'ai déſormais
Que le choix des malheurs, ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu? quand ma main te donne un Diadème,
Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime;
Je ne m'en cache plus: un trop juſte pouvoir,
Autoriſant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas! j'ai cru ce jour le plus beau de ma vie;
Et le premier moment où mon ame ravie
Peut de ſes ſentimens s'expliquer ſans rougir,
Ingrat, eſt le moment qu'il m'en faut repentir.
Que m'oſes-tu parler de malheur & de crime?
Ah! ſervir des ingrats contre un Roi légitime,

M'opri-

M'oprimer, me chérir, déteſter mes bienfaits ;
Ce ſont-là mes malheurs, & voilà tes forfaits.
Ouvre les yeux, Titus, & mets dans la balance
Les refus du Sénat, & la toute-puiſſance ;
Choiſi de recevoir, ou de donner la loi,
D'un vil peuple ou d'un Trône, & de Rome ou de moi.
Inſpirez-lui, grands Dieux! le parti qu'il doit prendre.

TITUS, *en lui rendant la lettre.*

Mon choix eſt fait.

TULLIE.

Eh bien? crains-tu de me l'aprendre?
Parle, oſe mériter ta grace ou mon couroux.
Quel ſera ton deſtin? . . . .

TITUS.

D'être digne de vous,
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidelle,
Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle ;
D'adorer vos vertus, mais de les imiter ;
De vous perdre, Madame, & de vous mériter.

TULLIE.

Ainſi donc pour jamais . . . .

TITUS.

Ah! pardonnez, Princeſſe :
Oubliez ma fureur, épargnez ma faibleſſe,
Ayez pitié d'un cœur de ſoi-même ennemi,

Moins

Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
Pardonnez, je ne puis vous quitter, ni vous ſuivre.
Ni pour vous, ni ſans vous, Titus ne ſaurait vivre,
Et je mourai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle eſt encor à toi.

TITUS.

Eh bien! ſi vous m'aimez, ayez l'ame Romaine,
Aimez ma République, & ſoyez plus que Reine;
Aportez-moi pour dot, au lieu du rang des Rois,
L'amour de mon pays, & l'amour de mes Loix.
Acceptez aujourdhui Rome pour votre mère,
Son vengeur pour époux, Brutus pour votre père:
Que les Romains vaincus en généroſité,
A la fille des Rois doivent leur liberté.

TULLIE.

Qui? moi j'irais trahir? . . .

TITUS.

Mon déſeſpoir m'égare;
Non, toute trahiſon eſt indigne & barbare.
Je ſai ce qu'eſt un père & ſes droits abſolus,
Je ſai . . . que je vous aime . . . & ne me connais plus.

TULLIE.

Ecoute au moins ce ſang qui m'a donné la vie.

TITUS.

TITUS.

Eh! dois-je écouter moins mon ſang & ma patrie?

TULLIE.

Ta patrie! ah barbare! en eſt-il donc ſans moi?

TITUS.

Nous ſommes ennemis, . . la Nature, la Loi,
Nous impoſe à tous deux un devoir ſi farouche.

TULLIE.

Nous ennemis! ce nom peut ſortir de ta bouche!

TITUS.

Tout mon cœur la dément.

TULLIE.

Oſe donc me ſervir;
Tu m'aimes, venge-moi.

SCENE VI.

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE, MESSALA, ALBIN, PROCULUS, Licteurs.

BRUTUS *à Tullie.*

MAdame, il faut partir;
Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
Rome

Rome n'a pu vous rendre à vos Dieux domeſtiques ;
Tarquin même en ce tems, promt à vous oublier,
Et du ſoin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant ſa famille,
N'a pas même aux Romains redemandé ſa fille.
Souffrez que je rappelle un triſte ſouvenir :
Je vous privai d'un pére, & dus vous en ſervir ;
Allez, & que du Trône où le Ciel vous appelle,
L'infléxible équité ſoit la garde éternelle.
Pour qu'on vous obéiſſe, obéiſſez aux Loix ;
Tremblez en contemplant tout le devoir des Rois ;
Et ſi de vos flateurs la funeſte malice
Jamais dans votre cœur ébranlait la juſtice,
Prête alors d'abuſer du pouvoir ſouverain,
Souvenez-vous de Rome, & ſongez à Tarquin ;
Et que ce grand exemple où mon eſpoir ſe fonde,
Soit la leçon des Rois, & le bonheur du monde.

A Arons.

Le Sénat vous la rend, Seigneur, & c'eſt à vous
De la remettre aux mains d'un pére & d'un époux.
Proculus va vous ſuivre à la Porte ſacrée.

TITUS *éloigné.*

O de ma paſſion fureur déſeſpérée !

Il va vers Arons.

Je ne ſouffrirai point, non . . . permettez, Seigneur, . .

Brutus & Tullie ſortent avec leur ſuite. Arons & Meſſala reſtent.

Dieux ! ne mourai-je point de honte & de douleur ?

A Arons.

. . . . . Pourai-je vous parler ?

ARONS.

Seigneur, le tems me preſſe ;
Il me faut ſuivre ici Brutus & la Princeſſe ;
Je puis d'une heure encor retarder ſon départ ;
Craignez, Seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans ſon apartement nous pouvons l'un & l'autre
Parler de ſes deſtins, & peut-être du vôtre.

Il ſort.

SCENE VII.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SOrt, qui nous as rejoints, & qui nous déſunis !
Sort, ne nous as-tu faits que pour être ennemis ?
Ah ! cache, ſi tu peux, ta fureur & tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes ;
Un cœur tel que le ſien méritait d'etre à vous.

TITUS.

TITUS.

Non, c'en eſt fait, Titus n'en ſera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi? Quel vain ſcrupule à vos déſirs s'oppoſe?

TITUS.

Abominables loix, que la cruelle impoſe!
Tyrans, que j'ai vaincus, je pourais vous ſervir!
Peuples, que j'ai ſauvés, je pourais vous trahir!
L'amour, dont j'ai ſix mois vaincu la violence,
L'amour aurait ſur moi cette affreuſe puiſſance!
J'expoſerais mon pére à ſes Tyrans cruels?
Et quel pére? Un Héros, l'exemple des mortels,
L'apui de ſon pays, qui m'inſtruiſit à l'être;
Que j'imitai, qu'un jour j'euſſe égalé peut-être.
Après tant de vertus, quel horrible deſtin!

MESSALA.

Vous eutes les vertus d'un Citoyen Romain:
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un Maître.
Seigneur, vous ſerez Roi, dès que vous voudrez l'être.
Le Ciel met dans vos mains, en ce moment heureux,
La vengeance, l'Empire, & l'objet de vos feux.
Que dis-je? ce Conſul, ce Héros, que l'on nomme
Le pére, le ſoutien, le fondateur de Rome,
Qui s'enyvre à vos yeux de l'encens des humains,
Sur les débris d'un Trône écraſé par vos mains,
S'il eût mal ſoutenu cette grande querelle,

S'il n'eût vaincu par vous, il n'était qu'un rebelle.
Seigneur, embelliſſez ce grand nom de vainqueur,
Du nom plus glorieux, de pacificateur;
Daignez nous ramener ces jours, où nos ancêtres,
Heureux, mais gouvernés, libres, mais ſous des Maîtres,
Peſaient dans la balance, avec un même poids,
Les intérêts du peuple & la grandeur des Rois.
Rome n'a point pour eux une haine immortelle;
Rome va les aimer, ſi vous régnez ſur elle.
Ce pouvoir ſouverain, que j'ai vu tour à tour
Attirer de ce peuple & la haine & l'amour,
Qu'on craint en des Etats, & qu'ailleurs on déſire,
Eſt des gouvernemens le meilleur ou le pire,
Affreux ſous un Tyran, divin ſous un bon Roi.

TITUS.

Meſſala, ſongez-vous que vous parlez à moi?
Que déſormais en vous je ne vois plus qu'un Traître,
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être?

MESSALA.

Eh bien, aprenez donc, que l'on vous va ravir
L'ineſtimable honneur dont vous n'oſez jouïr;
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Un autre! arrête; Dieux! parle .... qui?

MESSA-

MESSALA.

Votre frére.

TITUS.

Mon frére ?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné ſa foi.

TITUS.

Mon frére trahit Rome ?

MESSALA.

Il ſert Rome & ſon Roi.
Et Tarquin, malgré vous, n'acceptera pour gendre
Que celui des Romains qui l'aura pu défendre.

TITUS.

Ciel ! perfide ! . . . écoutez : mon cœur longtems ſéduit
A méconnu l'abyme où vous m'avez conduit.
Vous penſez me réduire au malheur néceſſaire
D'être ou le délateur, ou complice d'un frère :
Mais plutôt votre ſang . . .

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir ;
Frapez, je le mérite en voulant vous ſervir.
Du ſang de votre ami que cette main fumante
Y joigne encor le ſang d'un frére & d'une amante ;
Et leur tète à la main, demandez au Sénat
Pour prix de vos vertus l'honneur du Conſulat ;

Ou moi-même à l'instant déclarant les complices,
Je m'en vais commencer ces affreux sacrifices.

TITUS.

Demeure, malheureux, ou crain mon désespoir.

SCENE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'Ambassadeur Toscan peut maintenant vous voir,
Il est chez la Princesse.

TITUS.

. . . Oui, je vai chez Tullie . . .
J'y cours. O Dieux de Rome! O Dieux de ma patrie!
Frapez, percez ce cœur de sa honte allarmé,
Qui serait vertueux, s'il n'avait point aimé.
C'est donc à vous, Sénat, que tant d'amour s'immole?
A vous, ingrats! . . . allons . . .

A Messala.

Tu vois ce Capitole
Tout plein des monumens de ma fidélité.

MESSA-

MESSALA.

Songez qu'il eſt rempli d'un Sénat déteſté.

TITUS.

Je le ſai. Mais . . . du Ciel qui tonne ſur ma tête
J'entens la voix qui crie: Arrête, ingrat, arrête,
Tu trahis ton pays . . . non, Rome! non, Brutus!
Dieux qui me ſécourez, je ſuis encor Titus.
La gloire a de mes jours accompagné la courſe;
Je n'ai point de mon ſang deshonoré la ſource;
Votre victime eſt pure, & s'il faut qu'aujourdhui
Titus ſoit aux forfaits entraîné malgré lui,
S'il faut que je ſuccombe au deſtin qui m'oprime,
Dieux! ſauvez les Romains, frapez avant le crime.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

TITUS, ARONS, MESSALA.

TITUS.

OUi, j'y ſuis réſolu, partez, c'eſt trop attendre;
Honteux, déſeſpéré, je ne veux rien entendre;
Laiſſez-moi ma vertu, laiſſez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raiſons, faible contre ſes pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos Tyrans, qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus! oui, qu'elle parte . . . ah Dieux!

ARONS.

Pour vos intérêts ſeuls arrêté dans ces lieux,
J'ai bientôt paſſé l'heure avec peine accordée,
Que vous-même, Seigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS.

Moi, que j'ai demandée?

ARONS.

Hélas! que pour vous deux
J'attendais en ſecret un deſtin plus heureux!

J'eſpé-

J'eſpérais couronner des ardeurs ſi parfaites ;
Il n'y faut plus penſer.

TITUS.

Ah ! cruel que vous êtes !
Vous avez vu ma honte, & mon abaiſſement,
Vous avez vu Titus balancer un moment.
Allez, adroit témoin de mes lâches tendreſſes,
Allez à vos deux Rois annoncer mes faibleſſes.
Contez à ces Tyrans terraſſés par mes coups,
Que le fils de Brutus a pleuré devant vous.
Mais ajoutez au-moins, que parmi tant de larmes,
Malgré vous & Tullie, & ſes pleurs & ſes charmes,
Vainqueur encor de moi, libre, & toujours Romain,
Je ne ſuis point ſoumis par le ſang de Tarquin ;
Que rien ne me ſurmonte, & que je jure encore
Une guerre éternelle à ce ſang que j'adore.

ARONS.

J'excuſe la douleur, où vos ſens ſont plongés ;
Je reſpecte en partant vos triſtes préjugés.
Loin de vous accabler, avec vous je ſoupire.
Elle en moura, c'eſt tout ce que je peux vous dire.
Adieu ; Seigneur.

MESSALA.

O Ciel !

SCENE

SCENE II.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

NOn, je ne puis ſouffrir
Que des remparts de Rome on la laiſſe ſortir.
Je veux la retenir au péril de ma vie.

MESSALA.

Vous voulez . . .

TITUS.

Je ſuis loin de trahir ma patrie.
Rome l'emportera, je le ſai; mais enfin
Je ne puis ſéparer Tullie & mon deſtin.
Je reſpire, je vis, je périrai pour elle.
Pren pitié de mes maux, courons, & que ton zèle
Soulève nos amis, raſſemble nos ſoldats.
En dépit du Sénat je retiendrai ſes pas.
Je prétens que dans Rome elle reſte en ôtage.
Je le veux.

MESSALA.

Dans quels ſoins votre amour vous engage?
Et que prétendez-vous, par ce coup dangereux,
Que d'avouer ſans fruit un amour malheureux?

TITUS.

TITUS.

Eh bien, c'eſt au Sénat qu'il faut que je m'adreſſe.
Va de ces Rois de Rome adoucir la rudeſſe ;
Di-leur que l'intérêt de l'Etat, de Brutus . . .
Hélas, que je m'emporte en deſſeins ſuperflus !

MESSALA.

Dans la juſte douleur où votre ame eſt en proye,
Il faut pour vous ſervir . . .

TITUS.

Il faut que je la voye ;
Il faut que je lui parle. Elle paſſe en ces lieux ;
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA.

Parlez-lui, croyez-moi.

TITUS.

Je ſuis perdu, c'eſt elle.

SCENE III.

TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

ON vous attend, Madame.

TULLIE.

TULLIE.

Ah ſentence cruelle !
L'ingrat me touche encor, & Brutus à mes yeux
Paraît un Dieu terrible armé contre nous deux.
J'aime, je crains, je pleure, & tout mon cœur s'égare,
Allons.

TITUS.

Non, demeurez. Daignez du moins . . .

TULLIE.

Barbare !
Veux-tu par tes diſcours . . .

TITUS.

Ah ! dans ce jour affreux,
Je ſai ce que je dois, & non ce que je veux ;
Je n'ai plus de raiſon, vous me l'avez ravie.
Eh bien, guidez mes pas, gouvernez ma furie ;
Régnez donc en Tyran ſur mes ſens éperdus ;
Dictez, ſi vous l'oſez, les crimes de Titus.
Non, plutôt que je livre aux flammes, au carnage,
Ces murs, ces Citoyens, qu'a ſauvés mon courage ;
Qu'un pére, abandonné par un fils furieux,
Sous le fer de Tarquin . . .

TULLIE.

M'en préſervent les Dieux !
La nature te parle, & ſa voix m'eſt trop chère ;
Tu m'as trop bien apris à trembler pour un père ;
Raſſure-toi ; Brutus eſt déſormais le mien ;

Tout

Tout mon ſang eſt à toi, qui te répond du ſien :
Notre amour, mon hymen, mes jours en ſont le gage ;
Je ſerai dans tes mains, ſa fille, ſon ôtage ;
Peux-tu délibérer ? Penſes-tu qu'en ſecret
Brutus te vît au Trône avec tant de regret ?
Il n'a point ſur ſon front placé le Diadême ;
Mais ſous un autre nom n'eſt-il pas Roi lui-même ?
Son régne eſt d'une année, & bientôt... mais hélas !
Que de faibles raiſons, ſi tu ne m'aimes pas !
Je ne dis plus qu'un mot. Je pars... & je t'adore.
Tu pleures, tu frémis, il en eſt tems encore ;
Achève, parle, ingrat, que te faut-il de plus ?

TITUS.

Votre haine ; elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah ! c'eſt trop eſſuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagemens, tes plaintes, tes injures ;
Je te rens ton amour, dont le mien eſt confus ;
Et tes trompeurs ſermens, pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te ſacrifie,
Et pleurer loin de Rome entre les bras d'un Roi,
Cet amour malheureux que j'ai ſenti pour toi.
J'ai réglé mon deſtin ; Romain, dont la rudeſſe
N'affecte de vertu que contre ta maîtreſſe,
Héros pour m'accabler, timide à me ſervir,

Incer-

Incertain dans tes vœux, aprens à les remplir.
Tu verras qu'une femme, à tes yeux mépriſable,
Dans ſes projets au moins était inébranlable ;
Et par la fermeté dont ce cœur eſt armé,
Titus, tu connaîtras comme il t'aurait aimé.
Au pied de ces murs même où régnaient mes ancêtres,
De ces murs que ta main défend contre leurs maîtres,
Où tu m'oſes trahir, & m'outrager comme eux,
Où ma foi fut ſéduite, où tu trompas mes feux ;
Je jure à tous les Dieux, qui vengent les parjures,
Que mon bras dans mon ſang effaçant mes injures,
Plus juſte que le tien, mais moins irréſolu,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal connu ;
Et je vais . . . .

TITUS *l'arrêtant.*

Non, Madame, il faut vous ſatisfaire.
Je le veux, j'en frémis, & j'y cours pour vous plaire.
D'autant plus malheureux, que dans ma paſſion
Mon cœur n'a pour excuſe aucune illuſion,
Que je ne goûte point dans mon deſordre extrême,
Le triſte & vain plaiſir de me tromper moi-même ;
Que l'amour aux forfaits me force de voler ;
Que vous m'avez vaincu ſans pouvoir m'aveugler ;
Et qu'encor indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embraſſe le crime.
Haïſſez-moi, fuyez, quittez un malheureux,
Qui meurt d'amour pour vous, & déteſte ſes feux.

Qui

Qui va s'unir à vous ſous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre & les parjures.

TULLIE.

Vous inſultez, Titus, à ma funeſte ardeur;
Vous ſentez à quel point vous régnez dans mon cœur:
Oui, je vis pour toi ſeul, oui, je te le confeſſe;
Mais malgré ton amour, mais malgré ma faibleſſe,
Apren que le trépas m'inſpire moins d'effroi,
Que la main d'un époux qui craindrait d'être à moi,
Qui ſe repentirait d'avoir ſervir ſon Maître,
Que je fais Souverain, & qui rougit de l'etre.
Voici l'inſtant affreux qui va nous éloigner;
Souvien-toi que je t'aime, & que tu peux régner;
L'Ambaſſadeur m'attend; conſulte, délibère;
Dans une heure avec moi tu reverras mon père;
Je pars, & je reviens ſous ces murs odieux,
Pour y rentrer en Reine, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je vais.

TULLIE.

Titus, arrête;
En me ſuivant plus loin, tu hazardes ta tête;
On peut te ſoupçonner: demeure, adieu, réſous,
D'être mon meurtrier, ou d'être mon époux.

SCENE

SCENE IV.

TITUS *seul.*

TU l'emportes, cruelle, & Rome eſt aſſervie.
Revien régner ſur elle, ainſi que ſur ma vie;
Revien, je vai me perdre, ou vai te couronner;
Le plus grand des forfaits eſt de t'abandonner.
Qu'on cherche Meſſala. Ma fougueuſe imprudence
A de ſon amitié laſſé la patience.
Maîtreſſe, amis, Romains, je pers tout en un jour.

SCENE V.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SErs ma fureur enfin, ſers mon fatal amour;
Vien, ſui-moi.

MESSALA.

Commandez, tout eſt prêt; mes cohortes
Sont au Mont Quirinal, & livreront les portes;
Tous nos braves amis vont jurer avec moi,
De reconnaître en vous l'héritier de leur Roi.
Ne perdez point de tems; déja la nuit plus ſombre
Voile nos grands deſſeins du ſecret de ſon ombre.

TI-

TITUS.

L'heure aproche ; Tullie en compte les momens . . .
Et Tarquin après tout eut mes premiers ſermens.
Le ſort en eſt jetté.

Le fond du Théatre s'ouvre.

Que vois-je ? c'eſt mon père.

SCENE VI.

BRUTUS, TITUS, MESSALA, Licteurs.

BRUTUS.

VIen, Rome eſt en danger ; c'eſt en toi que j'eſpère.
Par un avis ſecret le Sénat eſt inſtruit,
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit.
J'ai brigué pour mon ſang, pour le Héros que j'aime,
L'honneur de commander dans ce péril extrême ;
Le Sénat te l'accorde ; arme-toi, mon cher fils ;
Une ſeconde fois va ſauver ton pays ;
Pour nôtre liberté va prodiguer ta vie ;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel ! . . .

BRUTUS.

Mon fils . . .

TITUS.

Remettez, Seigneur, en d'autres mains
Les faveurs du Sénat, & le ſort des Romains.

MESSALA.

Ah! quel déſordre affreux de ſon ame s'empare!

BRUTUS.

Vous pouriez refuſer l'honneur qu'on vous prépare!

TITUS.

Qui? moi, Seigneur?

BRUTUS.

Eh quoi! vôtre cœur égaré
Des refus du Sénat eſt encore ulcéré?
De vos prétentions je vois les injuſtices.
Ah! mon fils, eſt-il tems d'écouter vos caprices?
Vous avez ſauvé Rome, & n'êtes pas heureux?
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux?
Mon fils au Conſulat a-t-il oſé prétendre,
Avant l'âge où les Loix permettent de l'attendre?
Va, ceſſe de briguer une injuſte faveur;
La place où je t'envoye eſt ton poſte d'honneur.
Va, ce n'eſt qu'aux Tyrans que tu dois ta colère;
De l'Etat & de toi je ſens que je ſuis père.
Donne ton ſang à Rome, & n'en exige rien;
Sois toujours un Héros, ſois plus, ſois Citoyen.
Je touche, mon cher fils, au bout de ma carriére;
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupiére;

Mais

Mais ſoutenu du tien, mon nom ne moura plus ;
Je renaîtrai pour Rome, & vivrai dans Titus.
Que dis-je, je te ſuis. Dans mon âge débile,
Les Dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile ;
Mais je te verrai vaincre, ou mourai comme toi,
Vengeur du nom Romain, libre encor, & ſans Roi.

TITUS.

Ah ! Meſſala !

SCENE VII.

BRUTUS, VALERIUS, TITUS, MESSALA.

VALERIUS.

SEigneur, faites qu'on ſe retire.

BRUTUS *à ſon fils.*

Cours, vole . . . .

(*Titus & Meſſala ſortent.*)

VALERIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah qu'entens-je ?

VALERIUS.

On conſpire.

Je n'en ſaurais douter ; on nous trahit, Seigneur.

De cet affreux complot j'ignore encor l'auteur ;
Mais le nom de Tarquin vient de ſe faire entendre,
Et d'indignes Romains ont parlé de ſe rendre.

BRUTUS.

Des Citoyens Romains ont demandé des fers!

VALERIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers ;
On les ſuit. Je ſoupçonne & Ménas, & Lélie,
Ces partiſans des Rois & de la Tyrannie,
Ces ſecrets ennemis du bonheur de l'Etat,
Ardens à défunir le Peuple & le Sénat.
Meſſala les protège ; & dans ce trouble extrême,
J'oſerais ſoupçonner juſqu'à Meſſala même,
Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Obſervons tous leurs pas, je ne puis rien de plus ;
La liberté, la loi, dont nous ſommes les pères,
Nous défend des rigueurs peut-être néceſſaires.
Arrêter un Romain ſur de ſimples ſoupçons,
C'eſt agir en Tyrans, nous qui les puniſſons.
Allons parler au Peuple, enhardir les timides,
Encourager les bons, étonner les perfides ;
Que les Péres de Rome, & de la liberté,
Viennent rendre aux Romains leur intrépidité ;
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage ?
Dieux,

Dieux, donnez-nous la mort plûtôt que l'eſclavage.
Que le Sénat nous ſuive.

SCENE VIII.

BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

PROCULUS.

UN eſclave, Seigneur,
D'un entretien ſecret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit? à cette heure?

PROCULUS.

Oui, d'un avis fidelle
I aporte, dit-il, la preſſante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le ſalut en dépend.
Allons, c'eſt les trahir que tarder un moment.
A Proculus.
Vous, allez vers mon fils; qu'à cette heure fatale
Il defende ſurtout la Porte Quirinale;
Et que la Terre avouë, au bruit de ſes exploits,
Que le ſort de mon ſang eſt de vaincre les Rois.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

BRUTUS, les SENATEURS, PROCULUS, Licteurs, l'Eſclave, VINDEX.

BRUTUS.

OUi, Rome n'était plus ; oui, ſous la tyrannie
L'auguſte liberté tombait anéantie.
Vos tombeaux ſe rouvraient ; c'en était fait ; Tarquin
Rentrait dès cette nuit la vengeance à la main.
C'eſt cet Ambaſſadeur, c'eſt lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creuſait ce précipice.
Enfin, le croirez-vous ? Rome avait des enfans,
Qui conſpiraient contr'elle, & ſervaient les Tyrans ;
Meſſala conduiſait leur aveugle furie ;
A ce perfide Arons il vendait ſa patrie.
Mais le Ciel a veillé ſur Rome & ſur vos jours.
Cet eſclave a d'Arons écouté les diſcours ?

(*En montrant l'Eſclave.*)

Il a prévu le crime, & ſon avis fidèle
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
Meſſala, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'inſtant allait être conduit.

J'atten-

J'attendais que du moins l'apareil des ſuplices,
De ſa bouche infidelle arrachât ſes complices.
Mes Licteurs l'entouraient, quand Meſſala ſoudain,
Saiſiſſant un poignard, qu'il cachait dans ſon ſein,
Et qu'à vous, Sénateurs, il deſtinait peut-être :
Mes ſecrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connaître,
C'eſt dans ce cœur ſanglant qu'il faut les découvrir,
Et qui ſait conſpirer, ſait ſe taire, & mourir.
On s'écrie, on s'avance, il ſe frape, & le traitre
Meurt encor en Romain, quoiqu'indigne de l'être.
Déja des murs de Rome Arons était parti,
Aſſez loin vers le camp nos gardes l'ont ſuivi;
On arrête à l'inſtant Arons avec Tullie.
Bientot, n'en doutez point, de ce complot impie
Le Ciel va découvrir toutes les profondeurs;
Publicola partout en cherche les auteurs.
Mais quand nous connaîtrons le nom des parricides,
Prenez garde, Romains, point de grace aux perfides :
Fuſſent-ils nos amis, nos frères, nos enfans,
Ne voyez que leur crime, & gardez vos ſermens.
Rome, la liberté, demandent leur ſuplice;
Et qui pardonne au crime en devient le complice.

A l'Eſclave.

Et toi dont la naiſſance & l'aveugle deſtin
N'avait fait qu'un eſclave, & dût faire un Romain,
Par qui le Sénat vit, par qui Rome eſt ſauvée,
Reçoi la liberté que tu m'as conſervée;

Et prenant déſormais des ſentimens plus grands,
Sois l'égal de mes fils, & l'effroi des Tyrans.
Mais qu'eſt-ce que j'entens? Quelle rumeur ſoudaine?

PROCULUS.

Arons eſt arrêté, Seigneur, & je l'amène.

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il? . . .

SCENE II.

BRUTUS, les SENATEURS, ARONS, Licteurs.

ARONS.

JUſques à quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les droits des humains?
D'un peuple révolté conſeils vraiment ſiniſtres,
Penſez-vous abaiſſer les Rois dans leurs Miniſtres?
Vos Licteurs inſolens viennent de m'arrêter;
Eſt-ce mon Maitre ou moi que l'on veut inſulter?
Et chez les Nations ce rang inviolable . . .

BRUTUS.

Plus ton rang eſt ſacré, plus il te rend coupable;
Ceſſe ici d'atteſter des titres ſuperflus.

ARONS.

ARONS.

L'Ambaſſadeur d'un Roi ! . . .

BRUTUS.

Traître, tu ne l'es plus :
Tu n'es qu'un conjuré, paré d'un nom ſublime,
Que l'impunité ſeule enhardiſſait au crime.
Les vrais Ambaſſadeurs, interprètes des Loix,
Sans les deshonorer ſavent ſervir leurs Rois ;
De la foi des humains diſcrets dépoſitaires,
La paix ſeule eſt le fruit de leurs ſaints miniſtères ;
Des Souverains du Monde ils ſont les nœuds ſacrés,
Et partout bienfaiſans, ſont partout révérés.
A ces traits, ſi tu peux, oſe te reconnaître ;
Mais ſi tu veux au moins rendre compte à ton Maître
Des reſſorts, des vertus, des Loix de cet Etat,
Compren l'eſprit de Rome, & connai le Sénat.
Ce peuple auguſte & ſaint ſait reſpecter encore
Les Loix des Nations que ta main deshonore ;
Plus tu les méconnais, plus nous les protégeons ;
Et le ſeul châtiment qu'ici nous t'impoſons,
C'eſt de voir expirer les Citoyens perfides,
Qui liaient avec toi leurs complots parricides.
Tout couvert de leur ſang répandu devant ton Roi,
Va d'un crime inutile entretenir ton Roi,
Et montre en ta perſonne aux peuples d'Italie
La ſainteté de Rome, & ton ignominie.
Qu'on l'emméne, Licteurs.

SCE-

SCENE III.

Les SENATEURS, BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

BRUTUS.

EH bien, Valerius,
Ils ſont ſaiſis ſans doute, ils ſont au moins connus?
Quel ſombre & noir chagrin couvrant votre viſage,
De maux encor plus grands ſemble être le préſage?
Vous frémiſſez.

VALERIUS.

Songez, que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous . . .

VALERIUS.

Je tremble à vous en dire plus.

(*Il lui donne des tablettes.*)

Voyez, Seigneur, liſez; connaiſſez les coupables.

BRUTUS *prenant les tablettes.*

Me trompez-vous, mes yeux? O jours abominables!
O père infortuné! Tibérinus? mon fils!
Sénateurs, pardonnez . . . le perfide eſt-il pris?

VALE-

VALÈRIUS.

Avec deux conjurés il s'eſt oſé défendre ;
Ils ont choiſi la mort plutôt que de ſe rendre ;
Percé de coups, Seigneur, il eſt tombé près d'eux :
Mais il reſte à vous dire un malheur plus affreux,
Pour vous, pour Rome entiére, & pour moi plus ſenſible.

BRUTUS.

Qu'entens-je ?

VALERIUS.

Reprenez cette liſte terrible,
Que chez Meſſala même a ſaiſi Proculus.

BRUTUS.

Liſons donc . . . je frémis, je tremble, Ciel ! Titus !

(*Il ſe laiſſe tomber entre les bras de Proculus.*)

VALERIUS.

Aſſez près de ces lieux je l'ai trouvé ſans armes,
Errant, déſeſpéré, plein d'horreur & d'allarmes ;
Peut-être il déteſtait cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, Péres conſcrits, retournez au Sénat ;
Il ne m'apartient plus d'oſer y prendre place ;
Allez, exterminez ma criminelle race ;
Puniſſez-en le père, & juſques dans mon flanc,
Recherchez ſans pitié la ſource de leur ſang.
Je ne vous ſuivrai point, de peur que ma préſence
Ne ſuſpendît de Rome, ou fléchit la vengeance.

SCENE

SCENE IV.

BRUTUS.

GRands Dieux, à vos décrets tous mes vœux ſont ſoumis.
Dieux vengeurs de nos Loix, vengeurs de mon pays,
C'eſt vous qui par mes mains fondiez ſur la juſtice,
De notre liberté l'éternel édifice:
Voulez-vous renverſer ſes ſacrés fondemens?
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfans?
Ah! que Tibérinus en ſa lâche furie
Ait ſervi nos Tyrans, ait trahi ſa patrie;
Le coup en eſt affreux: le traitre était mon fils.
Mais, Titus! un Héros, l'amour de ſon pays,
Qui dans ce même jour, heureux & plein de gloire,
A vu par un triomphe honorer ſa victoire:
Titus, qu'au Capitole ont couronné mes mains:
L'eſpoir de ma vieilleſſe, & celui des Romains?
Titus! Dieux!

SCENE V.

BRUTUS, VALERIUS, Suite, Licteurs.

VALERIUS.

DU Sénat la volonté ſuprême
Eſt, que ſur votre fils vous prononciez vous-même.

BRU-

BRUTUS.

Moi?

VALERIUS.

Vous ſeul.

BRUTUS.

Et du reſte en a-t-il ordonné?

VALERIUS.

Des conjurés, Seigneur, le reſte eſt condamné;
Au moment où je parle ils ont vécu peut-être.

BRUTUS.

Et du ſort de mon fils le Sénat me rend maître?

VALERIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

O patrie!

VALERIUS.

Au Sénat que dirai-je, Seigneur?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grace inſigne,
Qu'il ne la cherchait pas... mais qu'il s'en rendra digne...
Mais mon fils s'eſt rendu ſans daigner réſiſter;
Il pourait... pardonnez ſi je cherche à douter;
C'était l'apui de Rome, & je ſens que je l'aime.

VALERIUS.

Seigneur, Tullie...

BRUTUS.

Eh bien...

VALE-

VALERIUS.

Tullie au moment même
N'a que trop confirmé ces ſoupçons odieux.

BRUTUS.

Comment, Seigneur?

VALERIUS.

A peine elle a revu ces lieux,
A peine elle aperçoit l'apareil des ſuplices,
Que ſa main conſommant ces triſtes ſacrifices,
Elle tombe, elle expire, elle immole à nos loix
Ce reſte infortuné de nos indignes Rois.
Si l'on nous trahiſſait, Seigneur, c'était pour elle.
Je réſpecte en Brutus la douleur paternelle;
Mais tournant vers ces lieux ſes yeux apeſantis,
Tullie en expirant a nommé votre fils.

BRUTUS.

Juſtes Dieux!

VALERIUS.

C'eſt à vous à juger de ſon crime;
Condamnez, épargnez, ou frapez la victime.
Rome doit aprouver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on améne Titus.

VALERIUS.

Plein de votre vertu, Seigneur, je me retire;
Mon eſprit étonné vous plaint, & vous admire;
Et je vais au Sénat aprendre avec terreur
La grandeur de votre ame & de votre douleur.

SCENE

SCENE VI.

BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS.

NOn, plus j'y penſe encor, & moins je m'imagine,
Que mon fils des Romains ait tramé la ruïne.
Pour ſon père & pour Rome il avait trop d'amour;
On ne peut en ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penſer, mon fils n'eſt point coupable.

PROCULUS.

Meſſala, qui forma ce complot déteſtable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu ſe couvrir;
Peut-être on hait ſa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS.

Plût au Ciel!

PROCULUS.

De vos fils c'eſt le ſeul qui vous reſte;
Qu'il ſoit coupable, ou non, de ce complot funeſte,
Le Sénat indulgent vous remet ſes deſtins;
Ses jours ſont aſſurés, puiſqu'ils ſont dans vos mains.
Vous ſaurez à l'Etat conſerver ce grand homme;
Vous êtes père enfin.

BRUTUS.

Je ſuis Conſul de Rome.

SCENE

SCENE VII.

BRUTUS, PROCULUS, TITUS *dans le fond du Théatre, avec des Licteurs.*

PROCULUS.

LE voici.

TITUS.

C'eſt Brutus! ô douloureux momens!
O Terre entr'ouvre-toi ſous mes pas chancelans!
Seigneur, ſouffrez qu'un fils . . .

BRUTUS.

Arrête, téméraire.
De deux fils que j'aimai les Dieux m'avaient fait père;
J'ai perdu l'un. Que dis-je? ah! malheureux Titus,
Parle: ai-je encor un fils?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Répon donc à ton Juge, oprobre de ma vie.
(*Il s'aſſied.*)
Avais-tu réſolu d'oprimer ta patrie,
D'abandonner ton père au pouvoir abſolu,
De trahir tes ſermens?

TITUS.

Je n'ai rien réſolu;
Plein d'un mortel poiſon dont l'horreur me dévore,

Je

Je m'ignorais, moi-même, & je me cherche encore;
Mon cœur encor ſurpris de ſon égarement,
Emporté loin de ſoi, fut coupable un moment;
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle,
A mon pays que j'aime il m'a fait infidelle:
Mais ce moment paſſé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime, & vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A beſoin de ma perte, & veut un grand exemple.
Par mon juſte ſuplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en eſt, qui puiſſent m'imiter.
Ma mort ſervira Rome autant qu'eût fait ma vie;
Et ce ſang en tout tems utile à ſa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourdhui ſouillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi! tant de perfidie avec tant de courage?
De crimes, de vertus, quel horrible aſſemblage!
Quoi! ſous ces lauriers même, & parmi ces drapeaux,
Que ſon ſang à mes yeux rendait encor plus beaux!
Quel démon t'inſpira cette horrible inconſtance?

TITUS.

Toutes les paſſions, la ſoif de la vengeance,
L'ambition, la haine, un inſtant de fureur . . .

BRUTUS.

Achéve, malheureux.

TITUS.

Une plus grande erreur,

Un feu qui de mes ſens eſt même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.
C'eſt trop vous offenſer par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma furie;
Terminez mes forfaits, mon déſeſpoir, ma vie,
Votre oprobre, & le mien. Mais ſi dans les combats
J'avais ſuivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, ſi j'aimai ma patrie,
D'un remors aſſez grand ſi ma rage eſt ſuivie;
Il ſe jette à genoux.
A cet infortuné daignez ouvrir les bras;
Dites du moins, mon fils, Brutus ne te hait pas.
Ce mot ſeul me rendant mes vertus & ma gloire,
De la honte où je ſuis défendra ma mémoire.
On dira que Titus, deſcendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ſes remords,
Que vous l'aimiez encor, & que malgré ſon crime,
Votre fils dans la tombe emporta votre eſtime.

BRUTUS.

Son remords me l'arrache. O Rome! ô mon pays!
Proculus . . . à la mort que l'on méne mon fils.
Léve-toi, triſte objet d'horreur & de tendreſſe:
Léve-toi, cher apui qu'eſpérait ma vieilleſſe:
Vien embraſſer ton pére: il t'a dû condamner;
Mais s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton viſage:
Va, porte à ton ſuplice un plus mâle courage;

Va,

Va, ne t'attendris point, ſois plus Romain que moi,
Et que Rome t'admire en ſe vengeant de toi.

TITUS.

Adieu, je vais périr, digne encor de mon père.

On l'emméne.

SCENE VIII.

BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS.

SEigneur, tout le Sénat, dans ſa douleur ſincère,
En frémiſſant du coup qui doit vous accabler...

BRUTUS.

Vous connaiſſez Brutus, & l'oſez conſoler?
Songez, qu'on nous prépare une attaque nouvelle;
Rome ſeule a mes ſoins, mon cœur ne connaît qu'elle.
Allons, que les Romains, dans ces momens affreux,
Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux:
Que je finiſſe au moins ma déplorable vie,
Comme il eût dû mourir en vengeant la patrie.

SCENE DERNIERE.

BRUTUS, PROCULUS, un SENATEUR.

LE SENATEUR.

SEigneur . . .

BRUTUS.

Mon fils n'eſt plus ?

LE SENATEUR.

C'en eſt fait...& mes yeux...

BRUTUS.

Rome eſt libre. Il ſuffit . . . Rendons graces aux Dieux.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LA

MORT DE CESAR,

TRAGEDIE.

by Google

LETTERA

DEL SIGNOR

CONTE ALGAROTTI

AL SIGNORE

ABATE FRANCHINI

INVIATO DEL GRAN DUCA DI TOSCANA A PARIGI

IO non ſo per che cagione coteſti Signori ſi abbiano a maravigliar tanto che io mi ſia per alcune ſettimane ritirato alla campagna, e in un angolo di una Provincia come e' dicono. Ella nò che non ſe ne maraviglia punto; la qual pur ſa à che fine io mi vada cercando varj paeſi, e quali coſe io m'abbia potuto trovare in queſta Campagna. Qui lungi dal tumulto di Parigi vi ſi gode una vita condita dà piaceri della mente: e ben ſi può dire che a queſte cene non manca nè *Lambert* nè *Moliere*. Io do l'ultima mano à miei *Dialoghi*, i quali han trovata molta grazia innanzi gli occhi così della bella *Emilia*, come del dotto *Voltaire*; e quaſi

direi allo ſpecchio di eſſi io vò ſtudiando i bei modi della culta converſazione che vorrei pur trasferire nella mia Operetta. Ma che dirà ella ſe dal fondo di queſta Provincia io le manderò coſa che dovriano pur tanto deſiderare coteſti Signori *inter beatæ fumum & opes ſtrepitumque Romæ?* Queſta ſi è il *Ceſare* del noſtro *Voltaire* non alterato o maneo, ma quale è uſcito delle mani dell' Autore ſuo. Io non dubito che ella non ſia per prendere, in leggendo queſta Tragedia, un piacer grandiſſimo; e credo che anch' ella vi ravviſerà dentro un nuovo genere di perfezione, à che ſi può recare il Teatro Tragico Franceſe. Benchè un gran paradoſſo parrà coteſto a coloro che credono ſpenta la fortuna di quello inſieme con *Cornelio* e *Racine*, e nulla ſanno immaginare ſopra le coſtoro produzioni. Ma certo niente pareva, non ſono ancora molti anni paſſati, che ſi aveſſe a deſiderare nella Muſica vocale dopo *Scarlatti*, o nella ſtrumentale dopo *Corelli*. Pur nondimeno il *Marcello* e il *Tartini* ne han fatto ſentire che vi avea così nell' una come nell' altra alcun termine più là. Intantochè egli pare non accorgerſi l'uomo de' luoghi che rimangona ancora vacui nelle Arti ſe non dopo occupati. Così interverrà nel Teatro; e la Morte di *Giulio Ceſare* moſtrero *neſcio quid majus quanto* al genere delle Tragedie Franceſi. Che ſe la Tragedia, a diſtinzione della Commedia, è la imitazione di un'azione che abbia in ſe del terribile e del compaſſionevole, è facile à vedere, quanto

to queſta che non è intorno à un matrimonio o à un amoretto, ma che è intorno à un fatto atrociſſimo e alla più gran rivoluzione che ſia avvenuta nel più grande imperio del mondo, è facile dico à vedere quanto ella venga ad eſſere più diſtinta dalla Commedia delle altre Tragedie Franceſi, e monti dirò così ſopra un coturno più alto di quelle. Ma non è già per tutto ciò che io credo che i più non ſieno per ſentirla altrimenti. Non fa meſtieri aver veduto *mores hominum multorum & urbes* per ſapere che i più bei ragionamenti del mondo ſe ne vanno quaſi ſempre con la peggio quando egli hanno à combattere contra le opinioni radicate dall' uſanza e dall' autorità di quel ſeſſo, il cui imperio ſi ſtende ſino alle Provincie ſcientifiche. L'Amore che è Signor diſpotico delle ſcene Franceſi vorrà difficilmente comportare, che altre paſſioni vogliano partire il regno con eſſo lui; è non ſò come una Tragedia dove non entran donne, tutta ſentimenti di libertà e pratiche di politica, potrà piacere là dove odono *Mitridate* fare il galante ſul punto di muovere il campo verſo Roma, e dove odono *Ceſare* medeſimo che novello *Orlando* ſi vanta di aver fatto gioſtra con *Pompeo* in Farſaglia per i belli occhi di *Cleopatra*. E forſe che il *Ceſare* del *Voltaire* potrà correre la medeſima fortuna à Parigi che *Temiſtocle*, *Alcibiade* e quegli altri grandi uomini della Grecia corſero in Atene; i quali erano ammirati da tutta la Terra e sbanditi à un tempo medeſimo della patria loro.

Come

Come ſia, il *Voltaire* ha preſo in queſta Tragedia ad imitare la ſeverità del Teatro Ingleſe, e ſegnatamente *Sakeſpeare* uno de' loro Poeti, in cui diceſi, e non a torto, che vi ſono errori innumerabili e penſieri inimitabili, *faults innumerable and thoughts inimitable.* Del che il ſuo *Ceſare* medeſimo ne fà pieniſſima fede. E ben ella può credere che il noſtro Poeta ha fatto quell' uſo di *Sakeſpeare* che *Virgilio* faceva di *Ennio.* Egli ha eſpreſſo in Franceſe le due ſcene ultime della Tragedia Ingleſe, le quali, toltone alcune mende, ſono come quelle due di *Burro* e di *Narciſo* con *Nerone* nel *Britannico*, due ſpecchi cioè di eloquenza nel perſuadere altrui le coſe le più contrarie tra loro ſullo ſteſſo argomento. Ma chi ſa ſe anche da queſto lato, voglio dire a cagion della imitazione di *Sakeſpeare* queſta Tragedia non ſia per piacere meno che non ſi vorrebbe? A niuno è naſcoſto come la Francia e l'Inghilterra ſono rivali nella Politica, nel Commercio, nella gloria delle armi e delle lettere.

Littora littoribus contraria fluctibus undæ.

E' ſi potrebbe dare il caſo che la Poeſia Ingleſe foſſe accolta a Parigi allo ſteſſo modo della Filoſofia che è ſtata loro recata dal medeſimo paeſe. Ma certo dovranno ſapere i Franceſi non picciolo grado à chi è venuto ad arricchire in certa maniera il loro Parnaſſo

di

di una ſorgente novella. Tanto più che grandiſſima è la diſcrezione con che ad imitare gl' Ingleſi s'è fatto il noſtro Poeta, come colui che ha traſportato nel Teatro di Francia la ſeverità delle loro Tragedie ſenza la ferocità. Nella quale idea d'imitazione egli ha di gran lunga ſuperato *Addiſſono*, il quale nel ſuo *Catone* ha moſtrato a' ſuoi non tanto la regolarità del Teatro Franceſe quanto la importunità degli amori di quello. E con ciò egli è venuto à corrompere uno de' pochiſſimi Drammi moderni, in cui lo ſtile ſia veramente Tragico, e in cui i Romani parlino Latino, à dir così, e non Spagnuolo.

Ma un romore ſenza dubbio grandiſſimo ella ſentirà levarſi contro à queſta Tragedia, perchè ella ſia di tre Atti ſolamente. *Ariſtotile* egli è il vero, parlando nella Poetica della lunghezza dell' azione teatrale non ſi ſpiega così chiaramente ſopra queſta tal diviſione in cinque Atti, ma ognuno ſa quei verſi della Poetica-Latina:

Neve minor neu ſit quinto productior actu
Fabula quæ poſci vult & ſpectata reponi.

Il qual precetto dà *Orazio* per la Commedia egualmente che per la Tragedia. Ma ſe pur vi ha delle Commedie di *Moliere* di trè Atti e non più, e che ciò non oſtante ſon tenute buone, non ſo perchè non vi

vi poſſa ancora eſſere una buona Tragedia che ſia di tre Atti, e non di cinque.

— — — — — *Quid autem*
Cæcilio Plautoque dabit Romanus ademptum
Virgilio Varioque ?

E forſe che ſarebbe per lo migliore ſe la maggior parte delle Tragedie di oggidì ſi riduceſſero à trè Atti ſolamente ; dacchè ſi vede che per aggiungere i cinque, il più degli Autori ſono pur ſtati coſtretti ad appiccarvi degli Epiſodi, i quali allungano il componimento e ne ſceman l'effetto, ſnervando come fanno l'azione principale. E il *Racine* medeſimo per ſomiglianti ragioni compoſe gia l'*Eſter* di tre Atti e non più. Chè ſe i Greci nelle loro Tragedie benchè ſempliciſſime furono religioſi oſſervatori della diviſione in cinque Atti, è da far conſiderazione, oltre che per lo più gli Atti ſono anzi brevi che nò, che il coro vi occupa una grandiſſima parte del Dramma.

Io non ſo ſe quivi io bene m'apponga ; queſto ſo certo che mi giova parlare di Poeſia con eſſo lei che ne potrebbe eſſer maeſtro come ella ne è talora leggiadriſſimo artefice. *Pollio & ipſe facit nova carmina.* Sicchè ella ben ſaprà ſcorgere la bellezza di queſta Tragedia, molti verſi della quale hanno di già occupato un luogo nella mia memoria, e vi riſuonan dentro

dentro in maniera che io non gli potrei far tacere. E pigliando principalmente ad esaminare la costituzione della favola, ella potrà meglio giudicare di chichesia se il *Voltaire* siccome ha aperto tra' suoi una nuova carriera così ancora ne sia giunto alla metà. Ma che non vien ella medesima à Cirey à communicarci le dotte sue riflessioni? ora massimamente che ne assicurano essere per la pace già segnata composte le cose di Europa. Niente allora quì mancherebbe al desiderio mio, e à niuno potrebbe parer nuovo in Parigi che io mi rimanessi in una Provincia.

Cirey 12. *Ottobre*
1735.

ACTEURS.

JULES-CESAR, Dictateur.

MARC-ANTOINE, Conſul.

JUNIUS BRUTUS, Préteur.

CASSIUS,
CIMBER,
DECIMUS,
DOLABELLA,
CASCA,
} Sénateurs.

Les Romains.

Licteurs.

La Scéne eſt à Rome au Capitole.

LA

LA MORT DE CESAR, TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

CESAR, ANTOINE.

ANTOINE.

CEſar, tu vas régner ; voici le jour auguſte,
Où le peuple Romain, pour toi toujours injuſte,
Changé par tes vertus, va reconnaître en toi
Son vainqueur, ſon apui, ſon vengeur, & ſon Roi.
Antoine, tu le ſais, ne connaît point l'envie.
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie ;

J'ai

J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être ſous toi le ſecond des humains,
Plus fier de t'attacher ce nouveau Diadème,
Plus grand de te ſervir que de régner moi-même.
Quoi! tu ne me répons que par de longs ſoupirs!
Ta grandeur fait ma joie, & fait tes déplaiſirs!
Roi de Rome & du monde, eſt-ce à toi de te plaindre?
Ceſar peut-il gémir, ou Ceſar peut-il craindre?
Qui peut à ta grande ame inſpirer la terreur?

CESAR.

L'amitié cher Antoine il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu ſais que je te quitte, & le deſtin m'ordonne
De porter nos drapeaux aux champs de Babylone.
Je pars, & vai venger ſur le Parthe inhumain
La honte de Craſſus & du peuple Romain.
L'aigle des légions, que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les mers du Boſphore;
Et mes braves ſoldats n'attendent pour ſignal,
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.
Peut-être avec raiſon Ceſar peut entreprendre
D'attaquer un pays qu'a ſoumis Alexandre.
Peut-être les Gaulois, Pompée & les Romains,
Valent bien les Perſans ſubjugués par ſes mains.
J'oſe au moins le penſer; & ton ami ſe flate
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.
Mais cet eſpoir m'anime, & ne m'aveugle pas.
Le ſort peut ſe laſſer de marcher ſur mes pas:

La

La plus haute ſageſſe en eſt ſouvent trompée ;
Il peut quitter Ceſar, ayant trahi Pompée ;
Et dans les factions, comme dans les combats,
Du triomphe à la chûte il n'eſt ſouvent qu'un pas.
J'ai ſervi, commandé, vaincu, quarante années ;
Du Monde entre mes mains j'ai vu les deſtinées ;
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement
Le deſtin des Etats dépendait d'un moment.
Quoi qu'il puiſſe arriver, mon cœur n'a rien à craindre ;
Je vaincrai ſans orgueil, ou mourai ſans me plaindre.
Mais j'exige en partant, de ta tendre amitié,
Qu'Antoine à mes enfans ſoit pour jamais lié ;
Que Rome par mes mains défendue & conquiſe,
Que la Terre à mes fils, comme à toi, ſoit ſoumiſe :
Et qu'emportant d'ici le grand titre de Roi,
Mon ſang & mon ami le prennent après moi.
Je te laiſſe aujourdhui ma volonté derniére.
Antoine, à mes enfans il faut ſervir de pére.
Je ne veux point de toi demander des ſermens,
De la foi des humains ſacrés & vains garans ;
Ta promeſſe ſuffit, & je la crois plus pure
Que les autels des Dieux entourés du parjure.

ANTOINE.

C'eſt déja pour Antoine une aſſez dure loi,
Que tu cherches la guerre & le trépas ſans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'apelle aux bornes de l'Aſie.

Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de ſa fortune, & préſage un malheur :
Mais je ne comprens point ta bonté qui m'outrage.
Ceſar, que me dis-tu de tes fils, de partage ?
Tu n'as de fils qu'Octave, & nulle adoption
N'a d'un autre Ceſar apuyé ta maiſon.

CESAR.

Il n'eſt plus tems, ami, de cacher l'amertume,
Dont mon cœur paternel en ſecret ſe conſume.
Octave n'eſt mon ſang qu'à la faveur des loix :
Je l'ai nommé Ceſar, il eſt fils de mon choix.
Le deſtin, (dois-je dire, ou propice, ou ſévère ?)
D'un véritable fils en effet m'a fait père,
D'un fils que je chéris ; mais qui pour mon malheur,
A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE.

Et quel eſt cet enfant ? Quel ingrat peut-il être,
Si peu digne du ſang dont les Dieux l'ont fait naître ?

CESAR.

Ecoute : Tu connais ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus,
De nos antiques loix ce défenſeur auſtère,
Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,
Qui toujours contre moi, les armes à la main,
De tous mes ennemis a ſuivi le deſtin ;
Qui fut mon priſonnier aux champs de Theſſalie,

A qui j'ai malgré lui ſauvé deux fois la vie,
Né, nouri loin de moi chez mes fiers ennemis.

ANTOINE.

Brutus! il ſe pourait . . .

CESAR.

Ne m'en crois pas. Tien, lis.

ANTOINE.

Dieux! la ſœur de Caton, la fiére Servilie!

CESAR.

Par un himen ſecret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit preſqu'à mes yeux paſſer en d'autres bras:
Mais le jour qui forma ce ſecond hymenée,
De ſon nouvel époux trancha la deſtinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.
Pour me haïr, ô Ciel! était-il réſervé?
Mais lis: tu ſauras tout par cet écrit funeſte.

ANTOINE. *Il lit.*

Céſar, je vai mourir. La colére céleſte
Va finir à la fois ma vie & mon amour.
Souvien-toi qu'à Brutus Céſar donna le jour.
Adieu. Puiſſe ce fils éprouver pour ſon père
L'amitié qu'en mourant te conſervait ſa mère!

Servilie.

Quoi! faut-il que du ſort la tyrannique loi,
Ceſar, te donne un fils ſi peu ſemblable à toi!

CESAR.

Il a d'autres vertus ; ſon ſuperbe courage
Flate en ſecret le mien, même alors qu'il l'outrage.
Il m'irrite, il me plaît. Son cœur indépendant
Sur mes ſens étonnés prend un fier aſcendant.
Sa fermeté m'impoſe, & je l'excuſe même,
De condamner en moi l'autorité ſuprême.
Soit qu'étant homme & pére, un charme ſéducteur
L'excuſant à mes yeux, me trompe en ſa faveur ;
Soit qu'étant né Romain, la voix de ma patrie
Me parle malgré moi contre ma tyrannie ;
Et que la liberté que je viens d'oprimer,
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.
Te dirai-je encor plus ? Si Brutus me doit l'être,
S'il eſt fils de Ceſar, il doit haïr un Maître.
J'ai penſé comme lui, dès mes plus jeunes ans ;
J'ai déteſté Silla, j'ai haï les Tyrans.
J'euſſe été Citoyen, ſi l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'oprimer ſous ſa gloire uſurpée.
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étais Ceſar, j'aurais été Brutus.
Tout homme à ſon état doit plier ſon courage.
Brutus tiendra bientôt un différent langage,
Quand il aura connu de quel ſang il eſt né.
Croi-moi, le Diadême à ſon front deſtiné,
Adoucira dans lui ſa rudeſſe importune ;
Il changera de mœurs, en changeant de fortune.
La nature, le ſang, mes bienfaits, tes avis,

Le

Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.

ANTOINE.

J'en doute. Je connais ſa fermeté farouche :
La ſecte dont il eſt n'admet rien qui la touche.
Cette ſecte intraitable, & qui fait vanité
D'endurcir les eſprits contre l'humanité,
Qui domte & foule aux pieds la Nature irritée,
Parle ſeule à Brutus, & ſeule eſt écoutée.
Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,
Ont ſur ces cœurs de bronze un abſolu pouvoir.
Caton même, Caton, ce malheureux Stoïque,
Ce Héros forcené, la victime d'Utique,
Qui fuyant un pardon qui l'eût humilié,
Préféra la mort même à ta tendre amitié ;
Caton fut moins altier, moins dur, & moins à craindre ;
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CESAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me fraper !
Que m'as-tu dit ?

ANTOINE.

Je t'aime, & ne te puis tromper.

CESAR.

Le tems amollit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en déſeſpère.

CESAR.

Quoi, ſa haine ! . . .

ANTOINE.

Croi-moi.

CESAR.

N'importe ; je ſuis père.
J'ai chéri, j'ai ſauvé mes plus grands ennemis ;
Je veux me faire aimer de Rome & de mon fils ;
Et conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
Voir la Terre & Brutus adorer ma puiſſance.
C'eſt à toi de m'aider dans de ſi grands deſſeins :
Tu m'as prêté ton bras, pour domter les humains ;
Domte aujourdhui Brutus, adouci ſon courage :
Prépare par degrés cette vertu ſauvage
Au ſecret important qu'il lui faut revéler,
Et dont mon cœur encor héſite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi ; mais j'ai peu d'eſpérance.

SCENE II.

CESAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

CEſar, les Sénateurs attendent audience ;
A ton ordre ſuprême ils ſe rendent ici.

CE-

CESAR.

Ils ont tardé longtems . . . Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.
Que je lis sur leur front de dépit & de haine!

SCENE III.

CESAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIMUS, CINNA, CASCA, &c. Licteurs.

CESAR *assis.*

VEnez, dignes soutiens de la grandeur Romaine,
Compagnons de Cesar. Aprochez, Cassius,
Cimber, Cinna, Décime, & toi mon cher Brutus.
Enfin voici le tems, si le Ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du Monde,
Et voir dans l'Orient le Trône de Cyrus
Satisfaire, en tombant, aux mânes de Crassus.
Il est tems d'ajoûter, par le droit de la guerre,
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la Terre.
Tout est prêt, tout prévu pour ce vaste dessein;
L'Euphrate attend Cesar; & je pars dès demain.
Brutus & Cassius me suivront en Asie;
Antoine retiendra la Gaule & l'Italie.
De la Mer Atlantique, & des bords du Bétis,

Cimber gouvernera les Rois aſſujettis.
Je donne à Décimus la Gréce & la Lycie,
A Marcellus le Pont, à Caſca la Syrie.
Ayant ainſi réglé le ſort des Nations,
Et laiſſant Rome heureuſe & ſans diviſions,
Il ne reſte au Sénat, qu'à juger ſous quel titre
De Rome & des humains je dois être l'arbitre.
Silla fut honoré du nom de Dictateur;
Marius fut Conſul, & Pompée Empereur.
J'ai vaincu le dernier; & c'eſt aſſez vous dire,
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel Empire;
Un nom plus grand, plus ſaint, moins ſujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, & cher à l'Univers.
Un bruit trop confirmé ſe répand ſur la Terre,
Qu'en vain Rome aux Perſans oſe faire la guerre;
Qu'un Roi ſeul peut les vaincre & leur donner la loi;
Ceſar va l'entreprendre, & Ceſar n'eſt pas Roi.
Il n'eſt qu'un Citoyen fameux pour ſes ſervices,
Qui peut du peuple encor eſſuyer les caprices . . . .
Romains, vous m'entendez, vous ſavez mon eſpoir,
Songez à mes bienfaits, ſongez à mon pouvoir.

CIMBER.

Ceſar, il faut parler. Ces Sceptres, ces Couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'Univers que tu donnes,
Seraient aux yeux du peuple, & du Sénat jaloux,
Un outrage à l'Etat, plus qu'un bienfait pour nous.
Marius, ni Silla, ni Carbon, ni Pompée,

Dans

Dans leur autorité ſur le peuple uſurpée,
N'ont jamais prétendu diſpoſer à leur choix
Des conquêtes de Rome, & nous parler en Rois.
Ceſar, nous attendions de ta clémence auguſte
Un don plus précieux, une faveur plus juſte,
Au-deſſus des Etats donnés par ta bonté . . .

CESAR.

Qu'oſes-tu demander, Cimber?

CIMBER.

La liberté.

CASSIUS.

Tu nous l'avais promiſe; & tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité ſuprême.
Et je croyais toucher à ce moment heureux,
Où le vainqueur du Monde allait combler nos vœux.
Fumante de ſon ſang, captive déſolée,
Rome dans cet eſpoir renaiſſait conſolée.
Avant que d'être à toi nous ſommes ſes enfans;
Je ſonge à ton pouvoir; mais ſonge à tes ſermens.

BRUTUS.

Oui, que Ceſar ſoit grand: mais que Rome ſoit libre.
Dieux! maîtreſſe de l'Inde, eſclave au bord du Tibre!
Qu'importe que ſon nom commande à l'Univers,
Et qu'on l'apelle Reine, alors qu'elle eſt aux fers?
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'aprendre que Ceſar a de nouveaux eſclaves?

Les

Les Perſans ne ſont pas nos plus fiers ennemis ;
Il en eſt de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.

CESAR.

Et toi, Brutus, auſſi ?

ANTOINE *à Ceſar.*

Tu connais leur audace :
Voi ſi ces cœurs ingrats ſont dignes de leur grace.

CESAR.

Ainſi vous voulez donc dans vos témérités,
Tenter ma patience, & laſſer mes bontés ?
Vous qui m'apartenez par le droit de l'épée,
Rempans ſous Marius, eſclaves de Pompée ;
Vous qui ne reſpirez qu'autant que mon couroux
Retenu trop longtems s'eſt arrêté ſur vous :
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous qui devant Silla garderiez le ſilence ;
Vous que ma bonté ſeule invite à m'outrager,
Sans craindre que Ceſar s'abaiſſe à ſe venger.
Voilà ce qui vous donne une ame aſſez hardie,
Pour oſer me parler de Rome & de patrie,
Pour affecter ici cette illuſtre hauteur,
Et ces grands ſentimens devant votre vainqueur.
Il les fallait avoir aux plaines de Pharſale.
La fortune entre nous devient trop inégale.
Si vous n'avez ſû vaincre, aprenez à ſervir.

BRUTUS.

Ceſar, aucun de nous n'aprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en déſavouë, & nul en Theſſalie

N'a-

N'abaiſſa ſon courage à demander la vie.
Tu nous laiſſas le jour, mais pour nous avilir:
Et nous le déteſtons, s'il te faut obéir.
Ceſar, qu'à ta colère aucun de nous n'échape:
Commence ici par moi, ſi tu veux régner, frape.

CESAR.

Ecoute... & vous ſortez *. Brutus m'oſe offenſer!
Mais ſais-tu de quels traits tu viens de me percer?
Va, Ceſar eſt bien loin d'en vouloir à ta vie.
Laiſſe-là du Sénat l'indiſcréte furie.
Demeure. C'eſt toi ſeul qui peux me déſarmer.
Demeure. C'eſt toi ſeul que Ceſar veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon ſang eſt à toi, ſi tu tiens ta promeſſe.
Si tu n'es qu'un Tyran, j'abhorre ta tendreſſe;
Et je ne peux reſter avec Antoine & toi:
Puiſqu'il n'eſt plus Romain, & qu'il demande un Roi.

* *Les Sénateurs ſortent.*

SCENE IV.

CESAR, ANTOINE.

ANTOINE.

EH bien, t'ai-je trompé? Crois-tu, que la nature
Puiſſe amollir une ame, & ſi fiére, & ſi dure?
Laiſſe, laiſſe à jamais dans ſon obſcurité
Ce ſecret malheureux qui péſe à ta bonté.

Que

Que de Rome, s'il veut, il déplore la chûte;
Mais qu'il ignore au moins quel ſang il perſécute.
Il ne mérite pas de te devoir le jour.
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Renonce-le pour fils.

CESAR.

Je ne le puis: je l'aime.

ANTOINE.

Ah! ceſſe donc d'aimer l'orgueil du Diadême:
Deſcen donc de ce rang, où je te vois monté;
La bonté convient mal à ton autorité;
De ta grandeur naiſſante elle détruit l'ouvrage.
Quoi! Rome eſt ſous tes loix, & Caſſius t'outrage!
Quoi Cimber! quoi Cinna! ces obſcurs Sénateurs
Aux yeux du Roi du Monde affectent ces hauteurs!
Ils bravent ta puiſſance, & ces vaincus reſpirent!

CESAR.

Ils ſont nés mes égaux; mes armes les vainquirent:
Et trop au-deſſus d'eux, je leur puis pardonner,
De frémir ſous le joug que je veux leur donner.

ANTOINE.

Marius de leur ſang eût été moins avare.
Silla les eût punis.

CESAR.

Silla fut un barbare,
Il n'a ſû qu'oprimer. Le meurtre & la fureur

Fai-

Faiſaient ſa politique, ainſi que ſa grandeur.
Il a gouverné Rome au milieu des ſuplices;
Il en était l'effroi, j'en ſerai les délices.
Je ſai quel eſt le peuple, on le change en un jour:
Il prodigue aiſément ſa haine & ſon amour;
Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire.
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaînes qu'il porte, un air de liberté
A ramené vers moi ſa faible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abîme où je l'entraîne,
Flater encor ce tigre à l'inſtant qu'on l'enchaîne,
Lui plaire en l'accablant, l'aſſervir, le charmer,
Et punir mes rivaux en me faiſant aimer.

ANTOINE.

Il faudrait être craint: c'eſt ainſi que l'on régne.

CESAR.

Va, ce n'eſt qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE.

Le peuple abuſera de ta facilité.

CESAR.

Le peuple a juſqu'ici conſacré ma bonté.
Voi ce Temple que Rome éléve à ma clémence.

ANTOINE.

Crain qu'elle n'en éléve un autre à la vengeance:
Crain des cœurs ulcérés, nouris de déſeſpoir,

Idolâ-

Idolâtres de Rome, & cruels par devoir.
Caſſius allarmé prévoit qu'en ce jour même
Ma main doit ſur ton front mettre le Diadème.
Déja même à tes yeux on oſe en murmurer.
Des plus impétueux tu devrais t'aſſurer.
A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

CESAR.

Je les aurais punis, ſi je les pouvais craindre.
Ne me conſeille point de me faire haïr.
Je ſai combattre, vaincre, & ne ſai point punir.
Allons, & n'écoutant ni ſoupçon, ni vengeance,
Sur l'Univers ſoumis régnons ſans violence.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE.

CE ſuperbe refus, cette animoſité,
Marquent moins de vertu que de férocité.
Les bontés de Ceſar, & ſurtout ſa puiſſance,
Méritaient plus d'égards & plus de complaiſance:
A lui parler du moins vous pouriez conſentir.
Vous ne connaiſſez pas qui vous oſez haïr.
Et vous en frémiriez, ſi vous pouviez aprendre . . .

BRUTUS.

Ah! je frémis déja; mais c'eſt de vous entendre.
Ennemi des Romains, que vous avez vendus,
Penſez-vous ou tromper, ou corrompre Brutus?
Allez remper ſans moi ſous la main qui vous brave;
Je ſai tous vos deſſeins, vous brulez d'être eſclave.
Vous voulez un Monarque, & vous êtes Romain!

ANTOINE.

Je ſuis ami, Brutus, & porte un cœur humain.
Je ne recherche point une vertu plus rare:

Tu

Tu veux être un Héros, mais tu n'es qu'un Barbare;
Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embraſſa la vertu, pour la faire haïr.

SCENE II.

BRUTUS *ſeul.*

QUelle baſſeſſe, ô Ciel! & quelle ignominie!
Voilà donc les ſoutiens de ma triſte patrie!
Voilà vos ſucceſſeurs, Horace, Decius,
Et toi, vengeur des Loix, toi mon ſang, toi Brutus!
Quels reſtes, juſtes Dieux! de la grandeur Romaine!
Chacun baiſe en tremblant la main qui nous enchaîne.
Ceſar nous a ravi juſques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome, & ne la trouve plus.
Vous que j'ai vu périr, vous immortels courages,
Héros, dont en pleurant j'aperçois les images,
Famille de Pompée, & toi, divin Caton,
Toi dernier des Héros du ſang de Scipion,
Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brillaient vos ames immortelles.
Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon ſein
Tout l'honneur qu'un Tyran ravit au nom Romain.
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta ſtatue?
Quel billet, ſous mon nom, ſe préſente à ma vue?
Liſons: *Tu dors, Brutus, & Rome eſt dans les fers!*
Rome, mes yeux ſur toi ſeront toujours ouverts;

Ne

Ne me reproche point des chaînes que j'abhore.
Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore?
Non, tu n'es pas Brutus. Ah! reproche cruel!
Ceſar! tremble, Tyran, voilà ton coup mortel.
Non, tu n'es pas Brutus. Je le ſuis, je veux l'être.
Je périrai, Romains, ou vous ſerez ſans Maître.
Je vois que Rome encor a des cœurs vertueux.
On demande un vengeur, on a ſur moi les yeux:
On excite cette ame: & cette main trop lente:
On demande du ſang . . . Rome ſera contente.

SCENE III.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DECIMUS, Suite.

CASSIUS.

JE t'embraſſe, Brutus, pour la dernière fois.
Amis, il faut tomber ſous les débris des Loix.
De Ceſar déſormais je n'attens plus de grace;
Il ſait mes ſentimens, il connait notre audace.
Notre ame incorruptible étonne ſes deſſeins;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en eſt fait, mes amis, il n'eſt plus de patrie,
Plus d'honneur, plus de loix, Rome eſt anéantie;
De l'Univers & d'elle il triomphe aujourdhui.
Nos imprudens ayeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des Rois, ce Sceptre de la Terre,

Six cent ans de vertus, de travaux & de guerre :
Cesar jouit de tout, & dévore le fruit
Que six siécles de gloire à peine avaient produit.
Ah Brutus ! es-tu né pour servir sous un Maître ?
La liberté n'est plus.

BRUTUS.

Elle est prête à renaître.

CASSIUS.

Que dis-tu ? mais quel bruit vient fraper mes esprits ?

BRUTUS.

Laisse-là ce vil peuple, & ses indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu ? ... Mais quoi ... le bruit redouble.

SCENE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIMUS.

CASSIUS.

AH ! Cimber, est-ce toi ? parle, quel est ce trouble ?

DECIMUS.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat ?
Qu'a-t-on fait ? qu'as-tu vu ?

CIM-

CIMBER.

La honte de l'Etat.
Ceſar était au Temple, & cette fière idole
Semblait être le Dieu qui tonne au Capitole.
C'eſt-là qu'il annonçait ſon ſuperbe deſſein,
D'aller joindre la Perſe à l'Empire Romain.
On lui donnait les noms de foudre de la guerre,
De vengeur des Romains, de vainqueur de la Terre.
Mais parmi tant d'éclat, ſon orgueil imprudent
Voulait un autre titre, & n'était pas content.
Enfin parmi ces cris, & ces chants d'allégreſſe,
Du peuple qui l'entoure, Antoine fend la preſſe:
Il entre: ô honte! ô crime indigne d'un Romain!
Il entre, la Couronne, & le Sceptre à la main.
On ſe tait: on frémit: lui, ſans que rien l'étonne,
Sur le front de Ceſar attache la Couronne;
Et ſoudain devant lui ſe mettant à genoux,
Ceſar, régne, dit-il, ſur la Terre & ſur nous.
Des Romains à ces mots les viſages pâliſſent;
De leurs cris douloureux les voûtes retentiſſent.
J'ai vu des Citoyens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte & pleurer de douleur.
Ceſar, qui cependant liſait ſur ſon viſage
De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des ſentimens longtems étudiés,
Jette & Sceptre & Couronne, & les foule à ſes pieds.
Alors tout ſe croit libre, alors tout eſt en proie
Au fol enyvrement d'une indiſcréte joie.

Antoine eſt allarmé : Ceſar feint, & rougit ;
Plus il cèle ſon trouble, & plus on l'aplaudit.
La modération ſert de voile à ſon crime :
Il affecte à regret un refus magnanime.
Mais malgré ſes efforts, il frémiſſait tout bas,
Qu'on aplaudit en lui les vertus qu'il n'a pas.
Enfin ne pouvant plus retenir ſa colère,
Il ſort du Capitole avec un front ſévère.
Il veut que dans une heure on s'aſſemble au Sénat.
Dans une heure, Brutus, Ceſar change l'Etat.
De ce Sénat ſacré la moitié corrompuë,
Ayant acheté Rome, à Ceſar l'a venduë ;
Plus lâche que ce peuple, à qui dans ſon malheur,
Le nom de Roi du moins fait toujours quelque horreur.
Ceſar déja trop Roi, veut encor la Couronne :
Le peuple la refuſe, & le Sénat la donne ;
Que faut-il faire enfin, Héros qui m'écoutez ?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'oprobre comptés.
J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
Tant qu'un peu d'eſpérance a flatté ma patrie.
Voici ſon dernier jour, & du moins Caſſius
Ne doit plus reſpirer, lorſque l'Etat n'eſt plus.
Pleure qui voudra Rome, & lui reſte fidelle ;
Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
Je vais où ſont nos Dieux.... Pompée & Scipion,

En regardant leurs ſtatuës.

Il eſt tems de vous ſuivre, & d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons perſonne, & ſervons tous d'exemple :
C'eſt nous, braves amis, que l'Univers contemple ;
C'eſt à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conſerve à notre nom.
Si Caton m'avait cru, plus juſte en ſa furie,
Sur Ceſar expirant il eût perdu la vie ;
Mais il tourna ſur ſoi ſes innocentes mains ;
Sa mort fut inutile au bonheur des humains.
Faiſant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome,
Et c'eſt la ſeule faute où tomba ce grand homme.

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on faſſe en un tel déſeſpoir ?

BRUTUS, *montrant le billet.*

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'eſt trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale aproche.
Dans une heure un Tyran détruit le nom Romain.

BRUTUS.

Dans une heure à Ceſar il faut percer le ſein.

CASSIUS.

Ah ! je te reconnais à cette noble audace.

DECIMUS.

Ennemi des Tyrans, & digne de ta race,
Voilà les ſentimens que j'avais dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rens à moi-même, & je t'en dois l'honneur ;
C'eſt-là ce qu'attendaient ma haine & ma colère
De la mâle vertu qui fait ton caractère.
C'eſt Rome qui t'inſpire en des deſſeins ſi grands :
Ton nom ſeul eſt l'arrêt de la mort des Tyrans.
Lavons, mon cher Brutus, l'oprobre de la Terre ;
Vengeons ce Capitole, au défaut du tonnerre.
Toi Cimber, toi Cinna, vous Romains indomtés,
Avez-vous une autre ame & d'autres volontés ?

CIMBER.

Nous penſons comme toi, nous mépriſons la vie,
Nous déteſtons Ceſar, nous aimons la patrie,
Nous la vengerons tous ; Brutus & Caſſius
De quiconque eſt Romain raniment les vertus.

DECIMUS.

Nés Juges de l'Etat, nés les vengeurs du crime,
C'eſt ſouffrir trop longtems la main qui nous oprime ;
Et quand ſur un Tyran nous ſuſpendons nos coups,
Chaque inſtant qu'il reſpire eſt un crime pour nous.

CIM-

CIMBER.

Admettrons-nous quelqu'autre à ces honneurs ſuprèmes?

BRUTUS.

Pour venger la patrie il ſuffit de nous-mêmes.
Dolabella, Lépide, Emile, Bibulus,
Ou tremblent ſous Ceſar, ou bien lui ſont vendus.
Ciceron, qui d'un traître a puni l'inſolence,
Ne ſert la liberté que par ſon éloquence;
Hardi dans le Sénat, faible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, & non pour la venger.
Laiſſons à l'Orateur, qui charme ſa patrie,
Le ſoin de nous louer, quand nous l'aurons ſervie.
Non, ce n'eſt qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur, & ce preſſant danger.
Dans une heure au Sénat le Tyran doit ſe rendre:
Là, je le punirai: là, je le veux ſurprendre;
Là, je veux que ce fer, enfoncé dans ſon ſein,
Venge Caton, Pompée, & le peuple Romain.
C'eſt hazarder beaucoup. Ses ardens ſatellites
Partout du Capitole occupent les limites;
Ce peuple mou, volage, & facile à fléchir,
Ne ſait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
Notre mort, mes amis, paraît inévitable.
Mais qu'une telle mort eſt noble & déſirable!
Qu'il eſt beau de périr dans des deſſeins ſi grands,
De voir couler ſon ſang dans le ſang des Tyrans!
Qu'avec plaiſir alors on voit ſa derniére heure!

Mourons, braves amis, pourvû que Ceſar meure,
Et que la liberté, qu'opriment ſes forfaits,
Renaiſſe de ſa cendre, & revive à jamais.

CASSIUS.

Ne balançons donc plus, courons au Capitole;
C'eſt-là qu'il nous oprime, & qu'il faut qu'on l'immole.
Ne craignons rien du peuple, il ſemble encor douter;
Mais ſi l'idole tombe, il va la déteſter.

BRUTUS.

Jurez donc avec moi, jurez ſur cette épée,
Par le ſang de Caton, par celui de Pompée,
Par les mânes ſacrés de tous ces vrais Romains,
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs deſtins,
Jurez par tous les Dieux, vengeurs de la patrie,
Que Ceſar ſous vos coups va terminer ſa vie.

CASSIUS.

Faiſons plus, mes amis, jurons d'exterminer
Quiconque ainſi que lui prétendra gouverner:
Fuſſent nos propres fils, nos fréres, ou nos péres:
S'ils ſont Tyrans, Brutus, ils ſont nos adverſaires.
Un vrai Républicain n'a pour pére & pour fils,
Que la vertu, les Dieux, les Loix & ſon pays.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon ſang avec le vôtre.
Tous dès ce moment même, adoptés l'un pour l'autre,
Le ſalut de l'Etat nous a rendu parens;
Scèlons notre union du ſang de nos Tyrans.

Il

Il s'avance vers la ſtatuë de Pompée.

Nous le jurons par vous, Héros, dont les images
A ce preſſant devoir excitent nos courages ;
Nous promettons, Pompée, à tes ſacrés genoux,
De faire tout pour Rome, & jamais rien pour nous ;
D'être unis pour l'Etat, qui dans nous ſe raſſemble,
De vivre, de combattre, & de mourir enſemble.
Allons, préparons-nous : c'eſt trop nous arrêter.

SCENE V.

CESAR, BRUTUS.

CESAR.

DEmeure. C'eſt ici que tu dois m'écouter ;
Où vas-tu, malheureux ?

BRUTUS.

Loin de la Tyrannie.

CESAR.

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achéve, & pren ma vie.

CESAR.

Brutus, ſi ma colère en voulait à tes jours,
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais fini leur cours.

Tu

Tu l'as trop mérité. Ta fière ingratitude
Se fait de m'offenſer une farouche étude.
Je te retrouve encor avec ceux des Romains,
Dont j'ai plus ſoupçonné les perfides deſſeins ;
Avec ceux qui tantôt ont oſé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS.

Ils parlaient en Romains, Ceſar, & leurs avis,
Si les Dieux t'inſpiraient, ſeraient encor ſuivis.

CESAR.

Je ſouffre ton audace, & conſens à t'entendre :
De mon rang avec toi je me plais à deſcendre.
Que me reproches-tu ?

BRUTUS.

Le monde ravagé,
Le ſang des Nations, ton pays ſaccagé :
Ton pouvoir, tes vertus, qui ſont tes injuſtices,
Qui de tes attentats ſont en toi les complices ;
Ta funeſte bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'eſt qu'un appas pour tromper l'Univers.

CESAR.

Ah ! c'eſt ce qu'il fallait reprocher à Pompée.
Par ſa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce Citoyen ſuperbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu Céſar pour ſon égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine

Eût

Eût laiſſé reſpirer la liberté Romaine?
Sous un joug deſpotique il t'aurait accablé.
Qu'eût fait Brutus alors?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CESAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me deſtine?
Tu ne t'en défens point. Tu vis pour ma ruïne,
Brutus!

BRUTUS.

Si tu le crois, prévien donc ma fureur.
Qui peut te retenir?

CESAR. *Il lui préſente la lettre de Servilie.*

La nature, & mon cœur.
Lis, ingrat, lis, connais le ſang que tu m'oppoſes;
Voi qui tu peux haïr: & pourſui ſi tu l'oſes.

BRUTUS.

Où ſuis-je? Qu'ai-je lû? me trompez-vous, mes yeux?

CESAR.

Eh bien! Brutus, mon fils!

BRUTUS.

Lui, mon père! grands Dieux!

CESAR.

Oui, je le ſuis, ingrat: Quel ſilence farouche!
Que dis-je? Quels ſanglots échapent de ta bouche?

Mon

Mon fils . . . Quoi, je te tiens muet entre mes bras !
La Nature t'étonne, & ne t'attendrit pas !

BRUTUS.

O ſort épouvantable, & qui me déſeſpère !
O ſermens ! ô patrie ! ô Rome toujours chère !
Ceſar ! . . . Ah ! malheureux j'ai trop longtems vécu.

CESAR.

Parle. Quoi d'un remords ton cœur eſt combattu !
Ne me déguiſe rien. Tu gardes le ſilence ?
Tu crains d'être mon fils, ce nom ſacré t'offenſe ?
Tu crains de me chérir, de partager mon rang ;
C'eſt un malheur pour toi d'être né de mon ſang !
Ah ! ce ſceptre du monde, & ce pouvoir ſuprême,
Ce Ceſar, que tu hais, les voulait pour toi-même.
Je voulais partager, avec Octave & toi,
Le prix de cent combats, & le titre de Roi.

BRUTUS.

Ah ! Dieux !

CESAR.

Tu veux parler, & te retiens à peine ?
Ces tranſports ſont-ils donc de tendreſſe ou de haine ?
Quel eſt donc le ſecret qui ſemble t'accabler ?

BRUTUS.

Ceſar . . . .

CESAR.

CESAR.

Eh bien, mon fils?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CESAR.

Tu n'oſes me nommer du tendre nom de pére?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique priére.

CESAR.

Parle. En te l'accordant, je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fai-moi mourir ſur l'heure, ou ceſſe de régner.

CESAR.

Ah! barbare ennemi, tigre que je careſſe!
Ah! cœur dénaturé, qu'endurcit ma tendreſſe!
Va, tu n'es plus mon fils. Va, cruel Citoyen,
Mon cœur déſeſpéré prend l'exemple du tien;
Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,
Saura bien comme toi vaincre enfin la Nature.
Va, Ceſar n'eſt pas fait pour te prier en vain;
J'aprendrai de Brutus à ceſſer d'être humain.
Je ne te connais plus. Libre dans ma puiſſance,

Je

Je n'écouterai plus une injuſte clémence.
Tranquille, à mon couroux je vais m'abandonner ;
Mon cœur trop indulgent eſt las de pardonner.
J'imiterai Silla, mais dans ſes violences ;
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver tes indignes amis.
Tous m'ont oſé déplaire, ils ſeront tous punis.
On ſait ce que je puis, on verra ce que j'oſe :
Je deviendrai barbare, & toi ſeul en es cauſe.

BRUTUS.

Ah ! ne le quittons point dans ſes cruels deſſeins,
Et ſauvons, s'il ſe peut, Ceſar & les Romains.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

CASSIUS, CIMBER, DECIME, CINNA, CASCA, les Conjurés.

CASSIUS.

ENfin donc l'heure aproche, où Rome va renaître.
La Maîtreſſe du Monde eſt aujourdhui ſans Maître.
L'honneur en eſt à vous, Cimber, Caſca, Probus,
Décime. Encore une heure, & le Tyran n'eſt plus.
Ce que n'ont pu Caton, & Pompée, & l'Aſie,
Nous ſeuls l'exécutons, nous vengeons la patrie;
Et je veux qu'en ce jour on diſe à l'Univers,
Mortels, reſpectez Rome, elle n'eſt plus aux fers.

CIMBER.

Tu vois tous nos amis, ils ſont prêts à te ſuivre,
A fraper, à mourir, à vivre s'il faut vivre;
A ſervir le Sénat dans l'un ou l'autre ſort,
En donnant à Céſar, ou recevant la mort.

DECIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paraît point encore,
Lui ce fier ennemi du Tyran qu'il abhore?

Lui

Lui qui prit nos ſermens, qui nous raſſembla tous,
Lui qui doit ſur Ceſar porter les premiers coups?
Le gendre de Caton tarde bien à paraître.
Serait-il arrêté? Ceſar peut-il connaître? . . .
Mais le voici. Grands Dieux! qu'il parait abattu!

SCENE II.

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, DECIME, les Conjurés.

CASSIUS.

BRutus, quelle infortune accable ta vertu?
Le Tyran ſait-il tout? Rome eſt-elle trahie?

BRUTUS.

Non, Ceſar ne ſait point qu'on va trancher ſa vie.
Il ſe confie à vous.

DECIMUS.

Qui peut donc te troubler?

BRUTUS.

Un malheur, un ſecret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous ou du Tyran c'eſt la mort qui s'apprête.
Nous pouvons tous périr; mais trembler, nous!

BRU-

BRUTUS.

Arrête ;
Je vai t'épouvanter par ce ſecret affreux.
Je dois ſa mort à Rome, à vous, à nos neveux,
Au bonheur des mortels ; & j'avais choiſi l'heure,
Le lieu, le bras, l'inſtant, où Rome veut qu'il meure :
L'honneur du premier coup à mes mains eſt remis ;
Tout eſt prêt. Aprenez que Brutus eſt ſon fils.

CIMBER.

Toi, ſon fils !

CASSIUS.

De Ceſar !

DECIMUS.

O Rome !

BRUTUS.

Servilie
Par un hymen ſecret à Ceſar fut unie ;
Je ſuis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un Tyran !

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né,
Ton cœur eſt trop Romain.

BRUTUS.

Ma honte eſt véritable.
Vous, amis, qui voyez le deſtin qui m'accable,

Soyez par mes ſermens les maîtres de mon ſort.
Eſt-il quelqu'un de vous d'un eſprit aſſez fort,
Aſſez Stoïque, aſſez au-deſſus du vulgaire,
Pour oſer décider ce que Brutus doit faire?
Je m'en remets à vous. Quoi! vous baiſſez les yeux!
Toi, Caſſius auſſi, tu te tais avec eux!
Aucun ne me ſoutient au bord de cet abîme!
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime!
Tu frémis, Caſſius! & promt à t'étonner . . . .

CASSIUS.

Je frémis du conſeil que je vai te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étais qu'un Citoyen vulgaire,
Je te dirais: Va, ſers: ſois Tyran ſous ton père:
Ecraſe cet Etat que tu dois ſoutenir:
Rome aura déſormais deux traîtres à punir.
Mais je parle à Brutus, à ce puiſſant génie,
A ce Héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,
Epura tout le ſang que Ceſar t'a donné.
Ecoute, tu connais avec quelle furie
Jadis Catilina menaça ſa patrie.

BRUTUS.

Oui.

CAS-

CASSIUS.

Si le même jour, que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel ;
Si lorſque le Sénat eût condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître,
Entre ce monſtre & nous forcé de décider,
Parle : qu'aurais-tu fait ?

BRUTUS.

Peux-tu le demander ?
Penſes-tu qu'un inſtant ma vertu démentie,
Eût mis dans la balance un homme & la patrie ?

CASSIUS.

Brutus, par ce ſeul mot ton devoir eſt dicté.
C'eſt l'arrêt du Sénat, Rome eſt en ſûreté.
Mais, dis, ſens-tu ce trouble, & ce ſecret murmure,
Qu'un préjugé vulgaire impute à la Nature ?
Un ſeul mot de Ceſar a-t-il éteint dans toi
L'amour de ton pays, ton devoir & ta foi ?
En diſant ce ſecret, ou faux ou véritable,
Et t'avouant pour fils, en eſt-il moins coupable ?
En es-tu moins Brutus ? En es-tu moins Romain ?
Nous dois-tu moins ta vie, & ton cœur & ta main ?
Toi, ſon fils ! Rome enfin n'eſt-elle plus ta mére ?
Chacun des Conjurés n'eſt-il donc plus ton frére ?
Né dans nos murs ſacrés, nouri par Scipion,
Elevé de Pompée, adopté par Caton,

Ami de Caſſius, que veux-tu davantage ?
Ces titres ſont ſacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un Tyran, vil eſclave d'amour,
Ait ſéduit Servilie, & t'ait donné le jour ?
Laiſſe-là les erreurs & l'hymen de ta mére ;
Caton forma tes mœurs, Caton ſeul eſt ton pére :
Tu lui dois ta vertu, ton ame eſt toute à lui :
Briſe l'indigne nœud que l'on t'offre aujourdhui :
Qu'à nos ſermens communs ta fermeté réponde,
Et tu n'as de parens que les vengeurs du monde.

BRUTUS.

Et vous, braves amis, parlez, que penſez-vous ?

CIMBER.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
D'un autre ſentiment ſi nous étions capables,
Rome n'aurait point eu des enfans plus coupables.
Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en raporter ?
C'eſt ton cœur, c'eſt Brutus, qu'il te faut conſulter.

BRUTUS.

Eh bien, à vos regards mon ame eſt dévoilée,
Liſez-y les horreurs dont elle eſt accablée.
Je ne vous céle rien, ce cœur s'eſt ébranlé,
De mes ſtoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux ſerment, que vous m'avez vu faire,
Prêt à ſervir l'Etat, mais à tuer mon pére,
Pleurant d'être ſon fils, honteux de ſes bienfaits,

Admi-

Admirant ſes vertus, condamnant ſes forfaits,
Voyant en lui mon pére, un coupable, un grand homme,
Entraîné par Ceſar, & retenu par Rome,
D'horreur & de pitié mes eſprits déchirés,
Ont ſouhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus, ſachez que je l'eſtime.
Son grand cœur me ſéduit, au ſein même du crime ;
Et ſi ſur les Romains quelqu'un pouvait régner ;
Il eſt le ſeul Tyran que l'on dût épargner.
Ne vous allarmez point : ce nom que je déteſte,
Ce nom ſeul de Tyran l'emporte ſur le reſte.
Le Sénat, Rome, & vous, vous avez tous ma foi :
Le bien du monde entier me parle contre un Roi.
J'embraſſe avec horreur une vertu cruelle ;
J'en friſſonne à vos yeux ; mais je vous ſuis fidelle.
Ceſar me va parler ; que ne puis-je aujourdhui
L'attendrir, le changer, ſauver l'Etat & lui !
Veuillent les Immortels, s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe, un pouvoir qui le touche !
Mais ſi je n'obtiens rien de cet ambitieux,
Levez le bras, frapez, je détourne les yeux.
Je ne trahirai point mon pays pour mon père :
Que l'on aprouve, ou non, ma fermeté ſévère,
Qu'à l'Univers ſurpris cette grande action
Soit un objet d'horreur ou d'admiration :
Mon eſprit peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne conſidère point le reproche ou la gloire ;
Toujours indépendant, & toujours Citoyen,

Mon devoir me ſuffit, tout le reſte n'eſt rien.
Allez, ne ſongez plus qu'à ſortir d'eſclavage.

CASSIUS.

Du ſalut de l'Etat ta parole eſt le gage.
Nous comptons tous ſur toi, comme ſi dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même & nos Dieux.

SCENE III.

BRUTUS *ſeul.*

VOici donc le moment, où Ceſar va m'entendre;
Voici ce Capitole, où la mort va l'attendre.
Epargnez-moi, grands Dieux, l'horreur de le haïr!
Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir!
Rendez, s'il ſe peut, Rome, à ſon grand cœur plus chère,
Et faites qu'il ſoit juſte, afin qu'il ſoit mon père.
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O Mânes de Caton, ſoutenez ma vertu.

SCENE IV.

CESAR, BRUTUS.

CESAR.

EH bien, que veux-tu? Parle. As-tu le cœur d'un homme?
Es-tu fils de Ceſar?

BRU-

BRUTUS.

Oui, ſi tu l'es de Rome.

CESAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter?
N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'inſulter?
Quoi! tandis que ſur toi mes faveurs ſe répandent,
Que du monde ſoumis les hommages t'attendent,
L'Empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur?
De quel œil vois-tu donc le Sceptre?

BRUTUS.

Avec horreur.

CESAR.

Je plains tes préjugés, je les excuſe même.
Mais peux-tu me haïr?

BRUTUS.

Non, Ceſar, & je t'aime.
Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu,
Avant que pour ton ſang tu m'euſſes reconnu.
Je me ſuis plaint aux Dieux de voir qu'un ſi grand-homme
Fût à la fois la gloire & le fléau de Rome.
Je déteſte Ceſar avec le nom de Roi:
Mais Ceſar Citoyen ſerait un Dieu pour moi;
Je lui ſacriferais ma fortune & ma vie.

CESAR.

Que peux-tu donc haïr en moi?

BRUTUS.

La Tyrannie.
Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du Sénat, de ton fils.
Veux-tu vivre en effet le premier de la Terre,
Jouir d'un droit plus ſaint que celui de la guerre,
Etre encor plus que Roi, plus même que Ceſar?

CESAR.

Eh bien?

BRUTUS.

Tu vois la Terre enchaînée à ton char;
Romps nos fers, ſois Romain, renonce au Diadème.

CESAR.

Ah! que propoſes-tu?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Silla même.
Longtems dans notre ſang Silla s'était noyé;
Il rendit Rome libre, & tout fut oublié.
Cet aſſaſſin illuſtre, entouré de victimes,
En deſcendant du Trône effaça tous ſes crimes.
Tu n'eus point ſes fureurs, oſe avoir ſes vertus.
Ton cœur ſut pardonner, Ceſar, fais encor plus.
Que ſervent déſormais les graces que tu donnes?
C'eſt à Rome, à l'Etat qu'il faut que tu pardonnes;
Alors plus qu'à ton rang nos cœurs te ſont ſoumis;

Alors

Alors tu ſais régner, alors je ſuis ton fils.
Quoi ! je te parle en vain ?

CESAR.

Rome demande un Maître ;
Un jour à tes dépens tu l'aprendras peut-être.
Tu vois nos Citoyens plus puiſſans que des Rois.
Nos mœurs changent, Brutus ; il faut changer nos Loix.
La liberté n'eſt plus que le droit de ſe nuire :
Rome, qui détruit tout, ſemble enfin ſe détruire ;
Ce Coloſſe effrayant, dont le monde eſt foulé,
En preſſant l'Univers, eſt lui-même ébranlé.
Il panche vers ſa chute, & contre la tempête
Il demande mon bras pour ſoutenir ſa tête.
Enfin depuis Silla, nos antiques vertus,
Les Loix, Rome, l'Etat, ſont des noms ſuperflus.
Dans nos tems corrompus, pleins de guerres civiles,
Tu parles comme au tems des Déces, des Emiles.
Caton t'a trop ſéduit, mon cher fils, je prévoi
Que ta triſte vertu perdra l'Etat & toi.
Fai céder, ſi tu peux, ta raiſon détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton pére qui t'aime, & qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet, Brutus, rends-moi ton cœur ;
Prens d'autres ſentimens, ma bonté t'en conjure ;
Ne force point ton ame à vaincre la nature.
Tu ne me répons rien : tu détournes les yeux ?

BRUTUS.

Je ne me connais plus. Tonnez ſur moi, grands Dieux !

Ceſar

Cesar . . .

CESAR.

Quoi! tu t'émeus? ton ame est amollie?
Ah! mon fils . . .

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie?
Sais-tu que le Sénat n'a point de vrai Romain,
Qui n'aspire en secret à te percer le sein?

Il se jette à ses genoux.

Que le salut de Rome, & que le tien te touche.
Ton génie allarmé te parle par ma bouche:
Il me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds.
Cesar, au nom des Dieux dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome, & de toi-même,
Dirai-je, au nom d'un fils qui frémit & qui t'aime,
Qui te préfére au monde, & Rome seule à toi,
Ne me rebute pas.

CESAR.

Malheureux, laisse-moi.
Que me veux-tu?

BRUTUS.

Croi-moi, ne sois point insensible.

CESAR.

L'Univers peut changer; mon ame est infléxible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponse?

CESAR.

CESAR.

Oui. Tout eſt réſolu.
Rome doit obéir, quand Ceſar a voulu.

BRUTUS *d'un air conſterné.*

Adieu, Ceſar.

CESAR.

Eh, quoi! d'où viennent tes allarmes?
Demeure encor, mon fils. Quoi, tu verſes des larmes?
Quoi! Brutus peut pleurer! Eſt-ce d'avoir un Roi?
Pleures-tu les Romains?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.
Adieu, te dis-je.

CESAR.

O Rome! ô rigueur héroïque!
Que ne puis-je à ce point aimer ma République!

SCENE V.

CESAR, DOLABELLA, Romains.

DOLABELLA.

LE Sénat par ton ordre au Temple eſt arrivé:
On n'attend plus que toi, le Trône eſt élevé.
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie & leurs ſufrages,
Vont

Vont prodiguer l'encens au pied de tes images.
J'améne devant toi la foule des Romains ;
Le Sénat va fixer leurs eſprits incertains.
Mais ſi Ceſar croyait un vieux ſoldat qui l'aime,
Nos préſages affreux, nos Devins, nos Dieux même,
Ceſar différerait ce grand événement.

CESAR.

Quoi ! lorſqu'il faut régner, différer d'un moment !
Qui pourait m'arrêter, moi ?

DOLABELLA.

Toute la Nature
Conſpire à t'avertir, par un ſiniſtre augure ;
Le Ciel qui fait les Rois, redoute ton trépas.

CESAR.

Va, Ceſar n'eſt qu'un homme, & je ne penſe pas,
Que le Ciel de mon ſort à ce point s'inquiéte,
Qu'il anime pour moi la Nature muette,
Et que les élémens paraiſſent confondus,
Pour qu'un mortel ici reſpire un jour de plus.
Les Dieux du haut du Ciel ont compté nos années ;
Suivons ſans reculer nos hautes deſtinées.
Ceſar n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des ennemis,
Qui ſous un joug nouveau ſont à peine aſſervis.

Qui

Qui ſait, s'ils n'auraient point conſpiré leur vengeance?

CESAR.

Ils n'oſeraient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CESAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal,
Me rendraient mépriſable, & me défendraient mal.

DOLABELLA.

Pour le ſalut de Rome il faut que Ceſar vive;
Dans le Sénat au moins permets que je te ſuive.

CESAR.

Non, pourquoi changer l'ordre entre nous concerté?
N'avançons point, ami, le moment arrêté;
Qui change ſes deſſeins découvre ſa faibleſſe.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confeſſe.
Ce nouveau mouvement dans mon cœur eſt trop fort.

CESAR.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort.
Allons.

SCENE

SCENE VI.

DOLABELLA, Romains.

DOLABELLA.

CHers Citoyens, quel Héros, quel courage,
De la Terre & de vous méritait mieux l'hommage?
Joignez vos vœux aux miens, Peuples, qui l'admirez,
Confirmez les honneurs qui lui ſont préparés.
Vivez pour le ſervir, mourez pour le défendre . . . .
Quelles clameurs, ô Ciel! quels cris ſe font entendre!

LES CONJURÉS *derrière le Théatre.*

Meurs, expire, Tyran. Courage, Caſſius.

DOLABELLA.

Ah! courons le ſauver.

SCENE VII.

CASSIUS *un poignard à la main*, DOLABELLA, Romains.

CASSIUS.

C'En eſt fait, il n'eſt plus.

DOLA-

DOLABELLA.

Peuples, ſecondez-moi, frapons, perçons ce traître.

CASSIUS.

Peuples, imitez-moi, vous n'avez plus de Maître.
Nations de Héros, vainqueurs de l'Univers,
Vive la liberté; ma main briſe vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahiſſez, Romains, le ſang de ce Grand-Homme?

CASSIUS.

J'ai tué mon ami, pour le ſalut de Rome.
Il vous aſſervit tous, ſon ſang eſt répandu.
Eſt-il quelqu'un de vous de ſi peu de vertu,
D'un eſprit ſi rempant, d'un ſi foible courage,
Qu'il puiſſe regretter Ceſar & l'eſclavage?
Quel eſt ce vil Romain, qui veut avoir un Roi?
S'il en eſt un, qu'il parle, & qu'il ſe plaigne à moi.
Mais vous m'aplaudiſſez, vous aimiez tous la gloire.

ROMAINS.

Ceſar fut un Tyran, périſſe ſa mémoire.

CASSIUS.

Maître du monde entier, de Rome heureux enfans,
Conſervez à jamais ces nobles ſentimens.
Je ſai, que devant vous Antoine va paraître;
Amis, ſouvenez-vous que Ceſar fut ſon Maître;
Qu'il a ſervi ſous lui, dès ſes plus jeunes ans,

Dans

Dans l'école du crime & dans l'art des Tyrans.
Il vient juſtifier ſon Maître & ſon Empire ;
Il vous mépriſe aſſez pour penſer vous ſéduire.
Sans doute il peut ici faire entendre ſa voix :
Telle eſt la loi de Rome ; & j'obéis aux Loix.
Le peuple eſt déſormais leur organe ſuprême,
Le juge de Ceſar, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus ;
Ceſar vous les ravit, je vous les ai rendus :
Je les veux affermir. Je rentre au Capitole ;
Brutus eſt au Sénat, il m'attend, & j'y vole.
Je vais avec Brutus, en ces murs déſolés,
Rapeller la juſtice, & nos Dieux exilés ;
Etouffer des méchans les fureurs inteſtines,
Et de la liberté réparer les ruïnes.
Vous, Romains, ſeulement conſentez d'être heureux :
Ne vous trahiſſez pas ; c'eſt tout ce que je veux :
Redoutez tout d'Antoine, & ſurtout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous oſe accuſer, que lui-même il périſſe.

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces ſermens ſacrés,

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'Etat nos cœurs ſont aſſurés.

SCENE

SCENE VIII.

ANTOINE, Romains, DOLABELLA.

UN ROMAIN.

MAis Antoine parait.

AUTRE ROMAIN.

Qu'oſera-t-il nous dire?

UN ROMAIN.

Ses yeux verſent des pleurs, il ſe trouble, il ſoupire.

UN AUTRE.

Il aimait trop Céſar.

ANTOINE

montant à la Tribune aux harangues.

Oui, je l'aimais, Romains;
Oui, j'aurais de mes jours prolongé ſes deſtins.
Hélas! vous avez tous penſé comme moi-même;
Et lorſque de ſon front ôtant le Diadême,
Ce Héros à vos loix s'immolait aujourdhui,
Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui?
Hélas! je ne viens point célébrer ſa mémoire;
La voix du monde entier parle aſſez de ſa gloire:
Mais de mon déſeſpoir ayez quelque pitié,
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les fallait verſer quand Rome avait un Maître.
Ceſar fut un Héros ; mais Ceſar fut un traitre.

AUTRE ROMAIN.

Puiſqu'il était Tyran, il n'eut point de vertus,
Et nous aprouvons tous Caſſius & Brutus.

ANTOINE.

Contre ſes meurtriers je n'ai rien à vous dire ;
C'eſt à ſervir l'Etat que leur grand cœur aſpire.
De votre Dictateur ils ont percé le flanc ;
Comblés de ſes bienfaits ils ſont teints de ſon ſang.
Pour forcer des Romains à ce coup déteſtable,
Sans doute il fallait bien que Céſar fût coupable ;
Je le crois. Mais enfin Céſar a-t-il jamais
De ſon pouvoir ſur vous apeſanti le faix ?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ſes conquêtes ?
Des dépouilles du Monde il couronnait vos têtes.
Tout l'or des Nations, qui tombaient ſous ſes coups,
Tout le prix de ſon ſang fut prodigué pour vous.
De ſon char de triomphe il voyait vos allarmes :
Céſar en deſcendait pour eſſuyer vos larmes.
Du Monde qu'il ſoumit vous triomphez en paix,
Puiſſans par ſon courage, heureux par ſes bienfaits.
Il payait le ſervice, il pardonnait l'outrage.
Vous le ſavez, grands Dieux ! vous dont il fut l'image ;
Vous, Dieux, qui lui laiſſiez le Monde à gouverner,
Vous ſavez ſi ſon cœur aimait à pardonner.

ROMAINS.

Il eſt vrai que Céſar fit aimer ſa clémence.

ANTOINE.

Hélas! ſi ſa grande ame eût connu la vengeance;
Il vivrait, & ſa vie eût rempli nos ſouhaits.
Sur tous ſes meurtriers il verſa ſes bienfaits.
Deux fois à Caſſius il conſerva la vie.
Brutus... où ſuis-je? ô Ciel! ô crime! ô barbarie!
Chers amis, je ſuccombe, & mes ſens interdits...
Brutus ſon aſſaſſin!... ce monſtre était ſon fils.

ROMAINS.

Ah Dieux!

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos viſages.
Oui, Brutus eſt ſon fils; mais vous qui m'écoutez,
Vous étiez ſes enfans dans ſon cœur adoptés.
Hélas! ſi vous ſaviez ſa volonté derniére!

ROMAINS.

Quelle eſt-elle? parlez.

ANTOINE.

Rome eſt ſon héritiére.
Ses tréſors ſont vos biens; vous en allez jouïr;
Au-delà du tombeau Céſar veut vous ſervir.
C'eſt vous ſeuls qu'il aimait: c'eſt pour vous qu'en Aſie
Il allait prodiguer ſa fortune & ſa vie.

O Romains, disait-il, peuple Roi que je sers,
Commandez à Césat, Césat à l'Univers.
Brutus ou Cassius eût-il fait davantage?

ROMAINS.

Ah! nous les détestons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

Césat fut en effet le pére de l'Etat.

ANTOINE.

Votre pére n'est plus; un lâche assassinat
Vient de trancher ici les jours de ce Grand-Homme,
L'honneur de la Nature & la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bucher
Ce pére, cet ami, qui vous était si cher?
On l'aporte à vos yeux.

(*Le fond du Théatre s'ouvre; des Licteurs aportent le corps de Césat, couvert d'une robe sanglante; Antoine descend de la Tribune, & se jette à genoux auprès du corps.*)

ROMAINS.

O spectacle funeste!

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste;
Voilà ce Dieu vengeur, idolâtré par vous,
Que ses assassins même adoraient à genoux;
Qui toujours votre apui, dans la paix, dans la guerre,

Une

Une heure auparavant faiſait trembler la Terre,
Qui devait enchaîner Babylone à ſon char ;
Amis, en cet état connaiſſez-vous Céſar ?
Vous les voyez, Romains, vous touchez ces bleſſures,
Ce ſang qu'ont ſous vos yeux verſé des mains parjures.
„ Là, Cimber l'a frapé ; là, ſur le grand Céſar
„ Caſſius & Décime enfonçaient leur poignard.
„ Là, Brutus éperdu, Brutus l'ame égarée,
„ A fouillé dans ſes flancs ſa main dénaturée.
„ Céſar le regardant d'un œil tranquille & doux,
„ Lui pardonnait encor en tombant ſous ſes coups.
„ Il l'apellait ſon fils, & ce nom cher & tendre
„ Eſt le ſeul qu'en mourant Céſar ait fait entendre :
„ O mon fils ! diſait-il.

UN ROMAIN.

O monſtre, que les Dieux
Devaient exterminer avant ce coup affreux !
(*Autres Romains en regardant le corps dont ils ſont proche.*)
Dieux ! ſon ſang coule encor.

ANTOINE.

Il demande vengeance.
Il l'attend de vos mains & de votre vaillance.
Entendez-vous ſa voix ? réveillez-vous, Romains ;
Marchez, ſuivez-moi tous contre ſes aſſaſſins.
Ce ſont-là les honneurs qu'à Ceſar on doit rendre.
Des brandons du bucher qui va le mettre en cendre,

Embraſons les Palais de ces fiers Conjurés:
Enfonçons dans leur ſein nos bras déſeſpérés:
Venez, dignes amis; venez, vengeurs des crimes,
Au Dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS.

Oui, nous les punirons; oui, nous ſuivrons vos pas.
Nous jurons par ſon ſang de venger ſon trépas.
Courons.

ANTOINE *à Dolabella.*

Ne laiſſons pas leur fureur inutile;
Précipitons ce peuple inconſtant & facile;
Entraînons-le à la guerre, & ſans rien ménager,
Succédons à Céſar, en courant le venger.

Fin du troiſiéme & dernier Acte.

SAMSON,

OPERA.

AVERTISSEMENT.

MR. Rameau, *le plus grand Muſicien de France, mit cet Opéra en muſique vers l'an* 1732. *On était prêt de le jouer, lorſque la même cabale qui fit ſuſpendre depuis les repréſentations de* Mahomet *ou du Fanatiſme, empêcha, qu'on ne repréſentât l'Opéra de* SAMSON; *& tandis qu'on permettait que ce ſujet parût ſur le Théatre de la Comédie Italienne, & que* Samſon *y fit des miracles conjointement avec* Arlequin, *on ne permit pas que ce même ſujet fût annobli ſur le Théatre de l'Académie de Muſique.*

Le Muſicien employa depuis preſque tous les airs de Samſon *dans d'autres compoſitions lyriques, que l'envie n'a pas pu ſupprimer.*

On publie le Poëme dénué de ſon plus grand charme, & on le donne ſeulement comme une eſquiſſe d'un genre extraordinaire. C'eſt la ſeule excuſe peut-être de l'impreſſion d'un ouvrage fait plûtôt pour être chanté que pour être lu. Les noms de Vénus *&* d'Adonis *trouvent dans cette Tragédie une place plus naturelle qu'on ne croirait d'abord. C'eſt en effet ſur leurs terres que l'action ſe paſſe.* Cicéron, *dans ſon excellent livre* de la Nature des Dieux, *dit, que la Déeſſe* Aſtarté, *révérée des Syriens, était* Vénus *même, & qu'elle épouſa* Adonis. *On ſait de plus qu'on célébrait la fête d'*Adonis *chez les Philiſtins. Ainſi ce qui ſerait ailleurs un mélange abſurde du profane & du ſacré, ſe place ici de ſoi-même.*

ACTEURS.

SAMSON.
DALILA.
LE ROI DES PHILISTINS.
LE GRAND-PRETRE.
LES CHOEURS.

SAM-

SAMSON,

OPERA.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

(Le Théatre repréſente une campagne. Les Iſraëlites, couchés ſur le bord du fleuve Adonis, déplorent leur captivité.)

DEUX CORIPHE'ES.

TRibus captives,
Qui ſur ces rives
Trainez vos fers;
Tribus captives,
De qui les voix plaintives
Font retentir les airs,
Adorez dans vos maux le Dieu de l'Univers.

CHOEUR.

CHOEUR.

Adorons dans nos maux le Dieu de l'Univers.

UN CORIPHE'E.

Ainſi depuis quarante hyvers
Des Philiſtins le pouvoir indomtable
Nous accable,
Leur fureur eſt implacable,
Elle inſulte aux tourmens que nous avons ſoufferts.

CHOEUR.

Adorons dans nos maux le Dieu de l'Univers.

UN CORIPHE'E.

Race malheureuſe & divine,
Triſtes Hébreux, frémiſſez tous:
Voici le jour affreux qu'un Roi puiſſant deſtine,
A placer ſes Dieux parmi nous.
Des Prêtres menſongers, pleins de zèle & de rage,
Vont nous forcer à plier les genoux
Devant les Dieux de ce climat ſauvage.
Enfans du Ciel, que ferez-vous?

CHOEUR.

Nous bravons leur couroux.
Le Seigneur ſeul a notre hommage.

CORIPHE'E.

Tant de fidélité ſera cher à ſes yeux.
Deſcendez du Trône des Cieux,

Fille

Fille de la clémence,
Douce eſpérance,
Tréſor des malheureux,
Venez tromper nos maux, venez remplir nos vœux,
Deſcendez, douce eſpérance.

SCENE II.

SECOND CORIPHE'E.

AH! déja je les vois, ces Pontifes cruels,
Qui d'une Idole horrible entourent les Autels.
(*Les Prêtres des Idoles dans l'enfoncement autour d'un Autel couvert de leurs Dieux.*)
Ne ſouillons point nos yeux de ces vains ſacrifices,
Fuyons ces monſtres adorés.
De leurs Prêtres ſanglans ne ſoyons point complices.

CHOEUR.

Fuyons, éloignons-nous. . . . . .

LE GRAND-PRETRE DES IDOLES.

Eſclaves, demeurez:
Demeurez, votre Roi par ma voix vous l'ordonne.
D'un pouvoir inconnu lâches adorateurs,
Oubliez-le à jamais, lorſqu'il vous abandonne;
Adorez les Dieux ſes vainqueurs.
Vous rampez dans nos fers, ainſi que vos ancêtres,
Mutins toujours vaincus, & toujours inſolens:

Obéïſ-

Obéiſſez, il en eſt tems,
Connaiſſez les Dieux de vos Maîtres.

CHOEUR.

Tombe plûtôt ſur nous la vengeance du Ciel!
Plûtôt l'Enfer nous engloutiſſe!
Périſſe, périſſe
Ce Temple, & cet Autel!

LE GRAND-PRETRE.

Rebut des Nations, vous déclarez la guerre
Aux Dieux, aux Pontifes, aux Rois?

CHOEUR.

Nous mépriſons vos Dieux, & nous craignons les Loix
Du Maître de la Terre.

SCENE III.

SAMSON *entre couvert d'une peau de lion.*
Les Perſonnages de la Scène précédente.

QUel ſpectacle d'horreur!
Quoi! ces fiers enfans de l'erreur
Ont porté parmi vous ces monſtres qu'ils adorent?
Dieu des combats, regarde en ta fureur
Les indignes rivaux que nos Tyrans implorent.
Soutien mon zèle, inſpire-moi,
Venge ta cauſe, venge-toi.

LE

LE GRAND-PRETRE.

Profane, impie, arrête!

SAMSON.

Lâches! dérobez votre tête
A mon juſte couroux;
Pleurez vos Dieux, craignez pour vous.
Tombez, Dieux ennemis! ſoyez réduits en poudre.
Vous ne méritez pas,
Que le Dieu des combats
Arme le Ciel vengeur, & lance ici ſa foudre,
Il ſuffit de mon bras.
Tombez, Dieux ennemis! ſoyez réduits en poudre.
(*Il renverſe les Autels.*)

LE GRAND-PRETRE.

Le Ciel ne punit point ce ſacrilège effort?
Le Ciel ſe tait, vengeons ſa querelle.
Servons le Ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

LE CHOEUR DES PRETRES.

Servons le Ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

SCENE IV.

SAMSON, les Iſraelites.

SAMSON.

VOs eſprits étonnés ſont encor incertains?
Redoutez-vous ces Dieux renverſés par mes mains?

CHOEUR DES FILLES ISRAELITES.

Mais qui nous défendra du couroux effroyable
D'un Roi le Tyran des Hébreux?

SAMSON.

Le Dieu, dont la main favorable
A conduit ce bras belliqueux,
Ne craint point de ces Rois la grandeur périſſable.
Faibles Tribus, demandez ſon appui;
Il vous armera du tonnerre,
Vous ſerez redoutés du reſte de la Terre,
Si vous ne redoutez que lui.

CHOEUR.

Mais nous ſommes, hélas! ſans armes, ſans défenſe.

SAMSON.

Vous m'avez, c'eſt aſſez, tous vos maux vont finir.
Dieu m'a prêté ſa force, ſa puiſſance:
Le fer eſt inutile au bras qu'il veut choiſir:
En domtant les lions, j'apris à vous ſervir:
Leur dépouille ſanglante eſt le noble préſage

Des

Des coups dont je ferai périr
Les Tyrans qui ſont leur image.

Air.

Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
Remonte à ta grandeur premiére,
Comme un jour Dieu du haut des airs
Rappellera les morts à la lumiére,
Du ſein de la pouſſiére,
Et ranimera l'Univers.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
La liberté t'appelle;
Tu naquis pour elle;
Reprends tes concerts.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers.

Autre Air.

L'hyver détruit les fleurs & la verdure;
Mais du flambeau des jours la féconde clarté
Ranime la Nature,
Et lui rend ſa beauté;
L'affreux eſclavage
Flétrit le courage;
Mais la liberté
Relève ſa grandeur, & nourit ſa fierté.
Liberté! liberté!

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

(*Le Théatre repréſente le périſtile du Palais du Roi: on voit à travers les colonnes des forêts & des collines: dans le fond de la perſpective le Roi eſt ſur ſon Trône entouré de toute ſa Cour habillée à l'Orientale.*)

LE ROI.

AInſi ce peuple eſclave, oubliant ſon devoir,
Contre ſon Roi léve un front indocile.
Du ſein de la pouſſiére il brave mon pouvoir:
Sur quel roſeau fragile
A-t-il mis ſon eſpoir?

UN PHILISTIN.

Un impoſteur, un vil eſclave,
Samſon les ſéduit & vous brave:
Sans doute il eſt armé du ſecours des Enfers?

LE ROI.

L'inſolent vit encor? Allez; qu'on le ſaiſiſſe:
Préparez tout pour ſon ſupplice:
Courez, ſoldats, chargez de fers
Des coupables Hébreux la troupe vagabonde;
Ils ſont les ennemis & le rebut du monde,

Et

Et déteſtés partout, déteſtent l'Univers.

(*Chœur des Philiſtins derrière le Théâtre.*)

Fuyons la mort, échapons au carnage,
Les Enfers ſecondent ſa rage.

LE ROI.

J'entens encor les cris de ces Peuples mutins:
De leur Chef odieux va-t-on punir l'audace?

UN PHILISTIN (*entrant ſur la ſcène.*)

Il eſt vainqueur, il nous menace.
Il commande aux deſtins:
Il reſſemble au Dieu de la guerre,
La mort eſt dans ſes mains.
Vos ſoldats renverſés enſanglantent la Terre,
Le peuple fuit devant ſes pas.

LE ROI.

Que dites-vous? un ſeul homme, un Barbare,
Fait fuir mes indignes ſoldats?
Quel démon pour lui ſe déclare?

SCENE II.

LE ROI (*les Philiſtins autour de lui.*) SAMSON (*ſuivi des Hébreux, portant dans une main une maſſue, & de l'autre une branche d'olivier.*)

SAMSON.

ROi, Prêtres ennemis, que mon Dieu fait trembler,
Voyez ce ſigne heureux de la paix bienfaiſante
Dans cette main ſanglante,
Qui vous peut immoler.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Quel mortel orgueilleux peut tenir ce langage?
Contre un Roi ſi puiſſant quel bras peut s'élever?

LE ROI.

Si vous êtes un Dieu, je vous dois mon hommage.
Si vous êtes un homme, oſez-vous me braver?

SAMSON.

Je ne ſuis qu'un mortel; mais le Dieu de la Terre,
Qui commande aux Rois,
Qui ſouffle à ſon choix
Et la mort & la guerre,
Qui vous tient ſous ſes loix,
Qui lance le tonnerre,
Vous parle par ma voix.

LE

LE ROI.

Eh bien? quel eſt ce Dieu? quel eſt le témoignage,
Qu'il daigne s'annoncer par vous?

SAMSON.

Vos ſoldats mourans ſous mes coups:
La crainte où je vous vois, mes exploits, mon courage.
Au nom de ma patrie, au nom de l'Eternel,
Reſpectez deſormais les enfans d'Iſraël,
Et finiſſez leur eſclavage.

LE ROI.

Moi qu'au ſang Philiſtin je faſſe un tel outrage?
Moi mettre en liberté ces peuples odieux?
Votre Dieu ſerait-il plus puiſſant que mes Dieux?

SAMSON.

Vous allez l'éprouver: voyez, ſi la Nature
Reconnait ſes commandemens.
Marbres, obéiſſez, que l'onde la plus pure
Sorte de ces rochers, & retombe en torrens.

(*On voit des fontaines jaillir dans l'enfoncement.*)

CHOEUR.

Ciel! ô Ciel! à ſa voix on voit jaillir cette onde!
Des marbres amollis!
Les élémens lui ſont ſoumis!
Eſt-il le Souverain du Monde?

LE ROI.

N'importe, quel qu'il ſoit, je ne peux m'avilir

A recevoir des loix de qui doit me ſervir.

SAMSON.

Eh bien! vous avez vu quelle était ſa puiſſance,
Connaiſſez quelle eſt ſa vengeance.
Deſcendez, feux des Cieux, ravagez ces climats:
Que la foudre tombe en éclats;
De ces fertiles champs détruiſez l'eſpérance.
(*Tout le Théatre parait embraſé.*)
Brûlez, moiſſons, ſéchez, guérêts;
Embraſez-vous, vaſtes forêts.
Au Roi.
Connaiſſez quelle eſt ſa vengeance.

CHOEUR.

Tout s'embraſe, tout ſe détruit.
Un Dieu terrible nous pourſuit.
Brûlante flamme, affreux tonnerre,
Ciel! ô Ciel! ſommes-nous
Au jour où doit périr la Terre?

LE ROI.

Suſpends, ſuſpends cette rigueur,
Miniſtre impérieux d'un Dieu plein de fureur.
Je commence à reconnaître
Le pouvoir dangereux de ton ſuperbe Maître;
Mes Dieux longtems vainqueurs commencent à céder,
C'eſt à leur voix à me réſoudre.

SAM-

SAMSON.

C'eſt à la ſienne à commander.
Il nous avait punis, il m'arme de ſa foudre:
A tes Dieux infernaux va porter ton effroi.
Pour la derniére fois peut-être tu comtemples
Et ton Trône & leurs Temples.
Tremble pour eux & pour toi.

SCENE III.

SAMSON, Chœur d'Iſraélites.

SAMSON.

VOus que le Ciel conſole après des maux ſi grands,
Peuples, oſez paraître aux Palais des Tyrans:
Sonnez, trompette, organe de la gloire,
Sonnez, annoncez ma victoire.

LES HEBREUX.

Chantons tous ce Héros, l'arbitre des combats:
Il eſt le ſeul, dont le courage
Jamais ne partage
La victoire avec les ſoldats.
Il va finir notre eſclavage,
Pour nous eſt l'avantage,
La gloire eſt à ſon bras;
Il fait trembler ſur leur Trône
Les Rois Maîtres de l'Univers,

Les guerriers au champ de Bellone,
Les faux Dieux au fond des Enfers.

CHOEUR.

Sonnez, trompette, organe de ſa gloire,
Sonnez, annoncez ſa victoire.

Le défenſeur intrépide
D'un troupeau faible & timide
Garde leurs paiſibles jours
Contre le peuple homicide,
Qui rugit dans les antres ſourds:
Le berger ſe repoſe, & ſa flûte ſoupire
Sous ſes doigts le tendre délire
De ſes innocentes amours.

CHOEUR.

Sonnez, trompette, organe de la gloire.
Sonnez, annoncez ſa victoire.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

(Le Théatre repréſente un bocage & un Autel, où ſont Mars, Vénus & les Dieux de Syrie.)

LE ROI, LE GRAND-PRETRE DE MARS, DALILA Prêtreſſe de Vénus, CHOEUR.

LE ROI.

Dieux de Syrie,
Dieux immortels,
Ecoutez, protégez un peuple, qui s'écrie
Aux pieds de vos Autels.
Eveillez-vous, puniſſez la furie
De vos eſclaves criminels.
Votre peuple vous prie,
Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

CHOEUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

LE GRAND-PRETRE.

Mars terrible ;
Mars invincible,
Protége nos climats.
Prépare
A ce barbare
Les fers & le trépas.

DALILA.

O Vénus, Déeſſe charmante,
Ne permets pas, que ces beaux jours,
Deſtinés aux amours,
Soient profanés par la guerre ſanglante.

CHOEUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

ORACLE DES DIEUX DE SYRIE.

Samſon nous a domptés ; ce glorieux Empire
Touche à ſon dernier jour ;
Fléchiſſez ce Héros, qu'il aime, qu'il ſoupire,
Vous n'avez d'eſpoir qu'en l'amour.

DALILA.

Dieu des plaiſirs, daigne ici nous inſtruire
Dans l'art charmant de plaire & de ſéduire :
Prête à nos yeux tes traits toujours vainqueurs.

Apren-

Aprends-nous à ſemer de fleurs
Le piége aimable où tu veux qu'on l'attire.

CHOEUR.

Dieu des plaiſirs, daigne ici nous inſtruire
Dans l'art charmant de plaire & de ſéduire.

DALILA.

D'Adonis c'eſt aujourdhui la fête,
Pour ces jeux la jeuneſſe s'aprête.
Amour, voici le tems heureux,
Pour inſpirer & pour ſentir tes feux.

CHOEUR DES FILLES.

Amour, voici le tems, &c.
Dieu des plaiſirs.

DALILA.

Il vient plein de colère, & la terreur le ſuit;
Retirons-nous ſous cet épais feuillage.
(*Elle ſe retire avec les filles de Gaza & les Prêtreſſes.*)
Implorons le Dieu qui ſéduit
Le plus ferme courage.

SCENE

SCENE II.

SAMSON *seul.*

LE Dieu des combats m'a conduit
Au milieu du carnage ;
Devant lui tout tremble, & tout fuit.
Le tonnerre, l'affreux orage,
Dans les champs font moins de carnage
Que ſon nom ſeul en a produit.
Chez le Philiſtin plein de rage,
Tous ceux qui voulaient arrêter
Ce fier torrent dans ſon paſſage,
N'ont fait que l'irriter.
Ils ſont tombés, la mort eſt leur partage.
(*On entend une harmonie douce.*)
Ces ſons harmonieux, ces murmures des eaux,
Semblent amollir mon courage.
Aziles de la paix, lieux charmans, doux ombrage,
Vous m'invitez au repos.
(*Il s'endort ſur un lit de gazon.*)

SCENE

SCENE III.

DALILA, SAMSON, Chœur des Prêtreſſes de Vénus *revenant ſur la ſcène.*

PLaiſirs flateurs, amolliſſez ſon ame,
Songes charmans, enchantez ſon ſommeil.

FILLES DE GAZA.

Tendre amour, éclaire ſon réveil,
Mets dans nos yeux ton pouvoir & ta flâme.

DALILA.

Vénus, inſpire-nous, préſide à ce beau jour.
Eſt-ce-là ce cruel, ce vainqueur homicide?
Vénus, il ſemble né pour embellir ta Cour.
Armé, c'eſt le Dieu Mars; déſarmé, c'eſt l'Amour.
Mon cœur, mon faible cœur devant lui s'intimide.
Enchaînons de fleurs
Ce guerrier terrible:
Que ce cœur farouche, invincible,
Se rende à tes douceurs.

CHOEUR.

Enchaînons de fleurs
Ce Héros terrible.

SAMSON *ſe réveille entouré des filles de Gaza.*

Où ſuis-je? en quels climats me vois-je tranſporté?

Quels

Quels doux concerts ſe font entendre ?
Quels raviſſans objets viennent de me ſurprendre ?
Eſt-ce ici le ſéjour de la félicité ?

DALILA (*à Samſon.*)

Du charmant Adonis nous célébrons la fête ;
L'amour en ordonna les jeux,
C'eſt l'amour qui les apprête ;
Puiſſent-ils mériter un regard de vos yeux !

SAMSON.

Quel eſt cet Adonis, dont votre voix aimable
Fait retentir ce beau ſéjour ?

DALILA.

C'était un Héros indomptable,
Qui fut aimé de la mére d'amour.
Nous chantons tous les ans cette aimable avanture.

SAMSON.

Parlez, vous m'allez enchanter :
Les vents viennent de s'arrêter :
Ces forêts, ces oiſeaux, & toute la Nature,
Se taiſent pour vous écouter.

DALILA (*ſe met à côté de Samſon ; le Chœur ſe range autour d'eux. Dalila chante cette cantatille, accompagnée de peu d'inſtrumens qui ſont ſur le Théatre.*)

Vénus dans nos climats ſouvent daigne ſe rendre,
C'eſt

C'eſt dans nos bois qu'on vient aprendre
De ſon Culte charmant tous les ſecrets divins.
Ce fut près de cette onde, en ces rians jardins,
Que Vénus enchanta le plus beau des humains.
Alors tout fut heureux dans une paix profonde;
Tout l'Univers aima dans le ſein du loiſir.
Vénus donnait au Monde
L'exemple du plaiſir.

SAMSON.

Que ſes traits ont d'appas ! que ſa voix m'intéreſſe !
Que je ſuis étonné de ſentir la tendreſſe !
De quel poiſon charmant je me ſens pénétré !

DALILA.

Sans Vénus, ſans l'amour, qu'aurait-il pû prétendre?
Dans nos bois il eſt adoré.
Quand il fut redoutable, il était ignoré.
Il devint Dieu dès qu'il fut tendre.
Depuis cet heureux jour
Ces prés, cette onde, cet ombrage,
Inſpirent le plus tendre amour
Au cœur le plus ſauvage.

SAMSON.

O Ciel, ô troubles inconnus !
J'étais ce cœur ſauvage, & je ne le ſuis plus.
Je ſuis changé, j'éprouve une flamme naiſſante.
(*à Dalila.*)
Ah

Ah! s'il était une Vénus,
Si des amours cette Reine charmante
Aux mortels en effet pouvait se présenter,
Je vous prendrais pour elle, & croirais la flatter.

DALILA.

Je pourais de Vénus imiter la tendresse.
Heureux, qui peut bruler des feux qu'elle a sentis !
Mais j'eusse aimé peut-être un autre qu'Adonis,
Si j'avais été la Déesse.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens.

LES HEBREUX.

NE tardez point, venez, tout un peuple fidéle
Est prêt à marcher sous vos loix:
Soyez le premier de nos Rois;
Combattez & régnez, la gloire vous appelle.

SAMSON.

Je vous suis, je le dois, j'accepte vos présens.
Ah!... quel charme puissant m'arrête !
Ah! différez du moins, différez quelque tems
Ces honneurs brillans qu'on m'aprête.

CHOEUR

CHOEUR DE FILLES DE GAZA.

Demeurez, préſidez à nos fêtes,
Que nos cœurs ſoient ici vos conquêtes.

DALILA.

Oubliez les combats ;
Que la paix vous attire.
Vénus vient vous ſourire,
L'amour vous tend les bras.

LES HEBREUX.

Craignez le plaiſir décevant
Où votre grand cœur s'abandonne.
L'amour nous dérobe ſouvent
Les biens que la gloire nous donne.

CHOEUR DES FILLES.

Demeurez, préſidez à nos fêtes,
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

DEUX HEBREUX.

Venez, venez, ne tardez pas,
Nos cruels ennemis ſont prêts à nous ſurprendre ;
Rien ne peut nous défendre
Que votre invincible bras.

CHOEUR DES FILLES.

Demeurez, préſidez à nos fêtes,
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

SAM-

SAMSON.

Je m'arrache à ces lieux.... Allons, je ſuis vos pas.
Prêtreſſe de Vénus, vous, ſa brillante image,
Je ne quitte point vos appas
Pour le trône des Rois, pour ce grand eſclavage ;
Je les quitte pour les combats.

DALILA.

Me faudra-t-il longtems gémir de votre abſence ?

SAMSON.

Fiez-vous à vos yeux de mon impatience.
Eſt-il un plus grand bien que celui de vous voir ?
Les Hébreux n'ont que moi pour unique eſpérance,
Et vous êtes mon ſeul eſpoir.

SCENE V.

DALILA (*ſeule.*)

IL s'éloigne, il me fuit, il emporte mon ame,
Partout il eſt vainqueur.
Le feu que j'allumais m'enflâme.
J'ai voulu l'enchaîner, il enchaîne mon cœur.

O mére des plaiſirs, le cœur de ta Prêtreſſe
Doit être plein de toi, doit toujours s'enflammer.
O Vénus, ma ſeule Déeſſe,

La

La tendreſſe eſt ma loi, mon devoir eſt d'aimer.

Echo voix errante,
Légére habitante
De ce beau ſéjour :
Echo, monument de l'amour,
Parle de ma faibleſſe au Héros qui m'enchante.
Favoris du Printems, de l'amour & des airs,
Oiſeaux, dont j'entens les concerts,
Chers confidens de ma tendreſſe extrême,
Doux ramages des oiſeaux,
Voix fidéle des échos,
Répétez à jamais, je l'aime, je l'aime.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

LE GRAND-PRETRE, DALILA.

LE GRAND-PRETRE.

OUi, le Roi vous accorde à ce Héros terrible,
Mais vous entendez à quel prix.
Découvrez le ſecret de ſa force invincible,
Qui commande au Monde ſurpris.
Un tendre hymen, un ſort paiſible,
Dépendront du ſecret que vous aurez apris.

DALILA.

Que peut-il me cacher ? Il m'aime :
L'indifférent ſeul eſt diſcret :
Samſon me parlera, j'en juge par moi-même.
L'amour n'a point de ſecret.

SCENE II.

DALILA (*ſeule.*)

SEcourez-moi, tendres amours,
Amenez la paix ſur la Terre ;

Ceſſez,

Ceſſez, trompettes & tambours,
D'annoncer la funeſte guerre;
Brillez, jour glorieux, le plus beau de mes jours,
Hymen, Amour, que ton flambeau l'éclaire:
Qu'à jamais je puiſſe plaire,
Puiſque je ſens que j'aimerai toujours.
Secondez-moi, tendres amours,
Amenez la paix ſur la Terre.

SCENE III.

SAMSON, DALILA.

SAMSON.

J'Ai ſauvé les Hébreux, par l'effort de mon bras,
Et vous ſauvez par vos apas
Votre peuple & votre Roi même:
C'eſt pour vous mériter, que j'accorde la paix.
Le Roi m'offre ſon Diadème,
Et je ne veux que vous pour prix de mes bienfaits.

DALILA.

Tout vous craint en ces lieux, on s'empreſſe à vous plaire.
Vous régnez ſur vos ennemis;
Mais de tous les ſujets que vous venez de faire,
Mon cœur vous eſt le plus ſoumis.

SAMSON & DALILA *enſemble.*

N'écoutons plus le bruit des armes,

Mirthe amoureux, croiſſez près des lauriers ;
L'amour eſt le prix des guerriers,
Et la gloire en a plus de charmes.

SAMSON.

L'hymen doit nous unir par des nœuds éternels ;
Que tardez-vous encore ?
Venez, qu'un pur amour vous amène aux Autels
Du Dieu des combats que j'adore.

DALILA.

Ah ! formons ces doux nœuds au Temple de Vénus.

SAMSON.

Non, ſon culte eſt impie, & ma Loi le condamne ;
Non, je ne puis entrer dans ce Temple profane.

DALILA.

Si vous m'aimez, il ne l'eſt plus.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'eſt le Temple de l'Univers.
Tous les mortels, à tout âge, à toute heure,
Y viennent demander des fers.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'eſt le Temple de l'Univers.

SCENE IV.

SAMSON, DALILA, Chœur de différens Peuples, de Guerriers, de Paſteurs. *Le Temple de Vénus paraît dans toute ſa ſplendeur.*

AIR.

AMour, volupté pure,
Ame de la Nature,
Maître des élémens,
L'Univers n'eſt formé, ne s'anime & ne dure
Que par tes regards bienfaiſans.
Tendre Vénus, tout l'Univers t'implore,
Tout n'eſt rien ſans tes feux.
On craint les autres Dieux, c'eſt Vénus qu'on adore:
Ils régnent ſur le Monde, & tu régnes ſur eux.

GUERRIERS.

Vénus, notre fier courage,
Dans le ſang, dans le carnage,
Vainement s'endurcit:
Tu nous déſarmes.
Nous rendons les armes,
L'horreur à ta voix s'adoucit.

UNE PRETRESSE.

Chantez, oiſeaux, chantez, votre ramage tendre

Eſt la voix des plaiſirs.
Chantez, Vénus doit vous entendre;
Sur les ailes des vents portez-lui nos ſoupirs.
Les filles de Flore
S'empreſſent d'éclôre
Dans ce ſéjour;
La fraîcheur brillante
De la fleur naiſſante
Se paſſe en un jour:
Mais une plus belle
Naît auprès d'elle,
Plaît à ſon tour.
Senſible image
Des plaiſirs du bel âge,
Senſible image
Du charmant amour.

SAMSON.

Je n'y réſiſte plus, le charme qui m'obſéde
Tyranniſe mon cœur, enyvre tous mes ſens:
Poſſédez à jamais ce cœur qui vous poſſéde,
Et gouvernez tous mes momens.
Venez, vous vous troublez . . . . .

DALILA.

. . . . . Ciel! que vais-je lui dire!

SAMSON.

D'où vient que votre cœur ſoupire?

DALILA.

Je crains de vous déplaire, & je dois vous parler.

SAMSON.

Ah! devant vous c'eſt à moi de trembler.
Parlez, que voulez-vous? . . . .

DALILA.

. . . . . Cet amour, qui m'engage,
Fait ma gloire & mon bonheur;
Mais il me faut un nouveau gage,
Qui m'aſſûre de votre cœur.

SAMSON.

Prononcez, tout ſera poſſible
A ce cœur amoureux. . . . . .

DALILA.

Dites-moi, par quel charme heureux,
Par quel pouvoir ſecret cette force invincible? . .

SAMSON.

Que me demandez-vous? C'eſt un ſecret terrible
Entre le Ciel & moi.

DALILA.

Ainſi vous doutez de ma foi?
Vous doutez & m'aimez! . . . .

SAMSON.

. . . . . Mon cœur eſt trop ſenſible;

Mais ne m'impoſez point cette funeſte loi.

DALILA.

Un cœur ſans confiance eſt un cœur ſans tendreſſe.

SAMSON.

N'abuſez point de ma faibleſſe.

DALILA.

Cruel! quel injuſte refus!
Notre hymen en dépend; nos nœuds ſeraient rompus.

SAMSON.

Que dites-vous? . . . . . .

DALILA.

. . . . . Parlez, c'eſt l'amour qui vous prie.

SAMSON.

Ah! ceſſez d'écouter cette funeſte envie.

DALILA.

Ceſſez de m'accabler de refus outrageans.

SAMSON.

Eh bien! vous le voulez; l'amour me juſtifie;
Mes cheveux à mon Dieu conſacrés dès longtems,
De ſes bontés pour moi ſont les ſacrés garans:
Il voulut attacher ma force & mon courage
A de ſi faibles ornemens:
Ils ſont à lui, ma gloire eſt ſon ouvrage.

DALILA.

Ces cheveux, dites-vous? . . . . . .

SAMSON.

. . . . . Qu'ai-je dit? malheureux!
Ma raiſon revient, je friſſonne.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

La Terre mugit, le Ciel tonne,
Le Temple diſparait, l'aſtre du jour s'enfuit,
L'horreur épaiſſe de la nuit
De ſon voile affreux m'environne.

SAMSON.

J'ai trahi de mon Dieu le ſecret formidable.
Amour! fatale volupté!
C'eſt toi qui m'as précipité
Dans un piége effroyable,
Et je ſens que Dieu m'a quitté.

SCENE V.

Les Philiſtins, SAMSON, DALILA.

LE GRAND-PRETRE DES PHILISTINS.

VEnez, ce bruit affreux, ces cris de la Nature,
Ce tonnerre, tout nous aſſûre,
Que du Dieu des combats il eſt abandonné.

DA-

DALILA.

Que faites-vous, Peuple parjure?

SAMSON.

Quoi? de mes ennemis je ſuis environné?
(*Il combat.*)
Tombez, Tyrans. . . . . .

LES PHILISTINS.

. . . . . Cédez, eſclave.
Enſemble.
Frapons l'ennemi qui nous brave.

DALILA.

Arrêtez, cruels! arrêtez,
Tournez ſur moi vos cruautés.

SAMSON.

Tombez, Tyrans. . . . . .

LES PHILISTINS *combattant.*

. . . . . Cédez, eſclave.

SAMSON.

Ah! quelle mortelle langueur!
Ma main ne peut porter cette fatale épée.
Ah Dieu! ma valeur eſt trompée,
Dieu retire ſon bras vainqueur.

LES PHILISTINS.

Frapons l'ennemi qui nous brave:
Il eſt vaincu; cédez, eſclave.

SAMSON *entre leurs mains.*

Non, lâches! non, ce bras n'eſt point vaincu par vous,
C'eſt Dieu, qui me livre à vos coups.
(*On l'emmène.*)

SCENE VI.

DALILA *ſeule.*

O Déſeſpoir! ô tourmens! ô tendreſſe!
Roi cruel! Peuples inhumains!
O Vénus, trompeuſe Déeſſe!
Vous abuſiez de ma faibleſſe.
Vous avez préparé, par mes fatales mains,
L'abîme horrible où je l'entraîne:
Vous m'avez fait aimer le plus grand des humains,
Pour hâter ſa mort & la mienne.
Trône, tombez, brulez, Autels,
Soyez réduits en poudre.
Tyrans affreux, Dieux cruels,
Puiſſe un Dieu plus puiſſant écraſer de ſa foudre
Vous, & vos Peuples criminels!

CHOEUR

CHOEUR *derrière le Théatre.*

Qu'il périſſe,
Qu'il tombe en ſacrifice
A nos Dieux.

DALILA.

Voix barbares ! cris odieux !
Allons partager ſon ſuplice.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

(Le Théatre repréſente un ſalon du Palais.)

SCENE I.

SAMSON *enchaîné*, Gardes.

PRofonds abîmes de la Terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frapez, tonnerre,
Ecraſez-moi!
Mon bras a refuſé de ſervir mon courage;
Je ſuis vaincu, je ſuis dans l'eſclavage;
Je ne te verrai plus, flambeau ſacré des Cieux,
Lumiére, tu fuis de mes yeux.
Lumiére, brillante image
D'un Dieu ton Auteur,
Premier ouvrage
Du Créateur.
Douce lumiére,
Nature entiére,
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma triſte paupiére.
Profonds abîmes, &c.

SCENE

SCENE II.

SAMSON, Chœur d'Hebreux.

PERSONNAGES DU CHOEUR.

HElas! nous t'amenons nos Tribus enchaînées,
Compagnes infortunées
De ton horrible douleur.

SAMSON.

Peuple ſaint, malheureuſe race,
Mon bras relevait ta grandeur;
Ma faibleſſe a fait ta diſgrace.
Quoi! Dalila me fuit! Chers amis, pardonnez
A de ſi honteuſes allarmes.

PERSONNAGES DU CHOEUR.

Elle a fini ſes jours infortunés.
Oublions à jamais la cauſe de nos larmes.

SAMSON.

Quoi! j'éprouve un malheur nouveau!
Ce que j'adore eſt au tombeau?
Profonds abîmes de la Terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frapez, tonnerre,
Ecraſez moi.

SAM-

SAMSON ET DEUX CHORIPHE'ES.

Trio.

Amour, Tyran que je déteſte,
Tu détruis la vertu, tu traînes ſur tes pas
L'erreur, le crime, le trépas:
Trop heureux qui ne connaît pas
Ton pouvoir aimable & funeſte !

UN CORIPHE'E.

Vos ennemis cruels s'avancent en ces lieux;
Ils viennent inſulter au deſtin, qui nous preſſe;
Ils oſent imputer au pouvoir de leurs Dieux
Les maux affreux où Dieu nous laiſſe.

SCENE III.

Le Roi, Chœur de Philiſtins, SAMSON, Chœur d'Hébreux.

Le Roi & le Chœur.

LE ROI.

ELevez vos accens vers vos Dieux favorables,
Vengez leurs Autels, vengez-nous.

LE CHOEUR DE PHILISTINS.

Elevons nos accens, &c.

CHOEUR

CHOEUR D'ISRAELITES.

Terminez nos jours déplorables.

SAMSON.

O Dieu vengeur! ils ne ſont point coupables.
Tourne ſur moi tes coups.

CHOEUR DE PHILISTINS.

Elevons nos accens vers nos Dieux favorables.
Vengeons leurs Autels, vengeons-nous.

SAMSON.

O Dieu . . . . . pardonne.

CHOEUR DE PHILISTINS.

Vengeons-nous.

LE ROI.

Inventons, s'il ſe peut, un nouveau châtiment;
Que le trait de la mort ſuſpendu ſur ſa tête
Le menace encor & s'arrête;
Que Samſon dans ſa rage entende notre fête,
Que nos plaiſirs ſoient ſon tourment.

SCENE IV.

SAMSON, les Iſraëlites, le Roi, les Prêtreſſes de Vénus, les Prêtres de Mars.

UNE PRETRESSE.

TOus nos Dieux étonnés, & cachés dans les Cieux,
Ne pouvaient ſauver notre Empire :
Vénus avec un ſourire
Nous a rendus victorieux :
Mars a volé, guidé par elle :
Sur ſon char tout ſanglant,
La victoire immortelle
Tirait ſon glaive étincelant
Contre tout un Peuple infidelle ;
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur Chef interdit & tremblant.

UNE AUTRE.

C'eſt Vénus, qui défend aux tempêtes
De gronder ſur nos têtes :
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes,
Et tombe à ſon Autel.

LE ROI.

Eh bien ! qu'eſt devenu ce Dieu ſi redoutable,
Qui par tes mains devait nous foudroyer ?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et ſon bras languiſſant ne peut ſe déployer.
Il t'abandonne, il céde à ma puiſſance ;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les Deſtins,
Son tonnerre étouffé dans ſes débiles mains,
Se repoſe dans le ſilence.

SAMSON.

Grand Dieu ! j'ai ſoutenu cet horrible langage,
Quand il n'offenſait qu'un mortel :
On inſulte ton Nom, ton Culte, ton Autel ;
Léve-toi, venge ton ouvrage.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne ſont point entendus.
Malheureux, ton Dieu n'eſt plus.

SAMSON.

Tu peux encor armer cette main malheureuſe ;
Accorde-moi du moins une mort glorieuſe.

LE ROI.

Non, tu dois ſentir à longs traits
L'amertume de ton ſuplice.
Qu'avec toi ton Dieu périſſe,

Et

Et qu'il ſoit comme toi mépriſé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inſpires enfin, c'eſt ſur toi que je fonde
Mes ſuperbes deſſeins;
Tu m'inſpires, ton bras ſeconde
Mes languiſſantes mains.

LE ROI.

Vil eſclave, qu'oſes-tu dire?
Prêt à mourir dans les tourmens,
Peux-tu bien menacer ce formidable Empire
A tes derniers momens?
Qu'on l'immole, il eſt tems;
Frapez, il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez, je dois vous inſtruire
Des ſecrets de mon Peuple, & du Dieu que je ſers:
Ce moment doit ſervir d'exemple à l'Univers.

LE ROI.

Parles, aprends-nous tous les crimes,
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta préſence, & de ce Temple affreux.

LE ROI.

Tu ſeras ſatisfait.

SAMSON.

La Cour qui t'environne,
Tes Prêtres, tes guerriers, ſont-ils autour de toi?

LE ROI.

Ils y ſont tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne,
Qui ſoutient ce ſéjour ſi cher aux Philiſtins?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON *ébranlant les colonnes.*

Temple odieux, que tes murs ſe renverſent,
Que tes débris ſe diſperſent
Sur moi, ſur ce Peuple en fureur.

CHOEUR.

Tout tombe, tout périt. O Ciel! ô Dieu vengeur!

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, & j'expire en vainqueur.

Fin du cinquième & dernier Acte.

PANDORE,

OPERA.

PERSONNAGES.

PROMETE'E, fils du Ciel & de la Terre, demi-Dieu.

PANDORE.

JUPITER.

MERCURE.

NEMESIS.

Nimphes.

Titans.

Divinités Céleſtes.

Divinités Infernales.

PAN.

PANDORE,

OPERA.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre repréſente une campagne, & des montagnes dans le fond.)

SCENE I.

PROMETE'E (*ſeul*), Chœur, PANDORE (*dans l'enfoncement couchée ſur une eſtrade.*)

PROMETE'E.

PRodige de mes mains, charmes, que j'ai fait naître,
Je vous appelle en vain, vous ne m'entendez pas.
Pandore, tu ne peux connaître
Ni mon amour, ni tes appas.

Quoi ! j'ai formé ton cœur, & tu n'ès pas ſenſible !
Tes beaux yeux ne peuvent me voir !
Un impitoyable pouvoir
Opoſe à tous mes vœux un obſtacle invincible ;
Ta beauté fait mon déſeſpoir.
Quoi ! toute la Nature autour de toi reſpire !
Oiſeaux, tendres oiſeaux, vous chantez, vous aimez,
Et je vois ſes appas languir inanimés ;
La mort les tient ſous ſon empire.

SCENE II.

PROMETE'E, LES TITANS Encelade & Tiphon. &c.

ENCELADE & TIPHON.

ENfant de la Terre & des Cieux,
Tes plaintes & tes cris ont ému ce bocage.
Parle, quel eſt celui des Dieux,
Qui t'oſe faire quelque outrage ?

PROMETE'E (*en montrant Pandore.*)

Jupiter eſt jaloux de mon divin ouvrage ;
Il craint que cet objet n'ait un jour des Autels ;
Il ne peut ſans couroux voir la Terre embellie ;
Jupiter à Pandore a refuſé la vie !
Il rend mes chagrins éternels.

TIPHON.

Jupiter? quoi! c'eſt lui, qui formerait nos ames?
L'uſurpateur des Cieux peut être notre appui?
Non, je ſens que la vie & ſes divines flammes
Ne viennent point de lui.

ENCELADE (*en montrant Tiphon ſon frère.*)

Nous avons pour ayeux la Nuit & le Tartare.
Invoquons l'éternelle nuit;
Elle eſt avant le jour qui luit.
Que l'Olimpe céde au Ténare.

TIPHON.

Que l'Enfer, que mes Dieux, répandent parmi nous
Le germe éternel de la vie;
Que Jupiter en frémiſſe d'envie,
Et qu'il ſoit vainement jaloux.

PROMETE'E & LES DEUX TITANS.

Ecoutez-nous, Dieux de la nuit profonde,
De nos Aſtres nouveaux contemplez la clarté;
Accourez du centre du Monde;
Rendez féconde
La Terre, qui m'a porté;
Animez la beauté;
Que votre pouvoir ſeconde
Mon heureuſe témérité.

PRO-

PROMETE'E.

Au ſéjour de la nuit vos voix ont éclaté.
Le jour pálit, la Terre tremble.
Le Monde eſt ébranlé, l'Erébe ſe raſſemble.
(*Le Théatre change, & repréſente le Cahos. Tous les Dieux de l'Enfer viennent ſur la ſcène.*)

CHOEUR DES DIEUX INFERNAUX.

Nous déteſtons
La lumiére éternelle;
Nous attendons
Dans nos goufres profonds
La race faible & criminelle,
Qui n'eſt pas née encor, & que nous haïſſons.

NEMESIS.

Les ondes du Léthé, les flammes du Tartare,
Doivent tout ravager!
Parlez, qui voulez-vous plonger
Dans les profondeurs du Ténare?

PROMETE'E.

Je veux ſervir la Terre, & non pas l'oprimer.
Hélas! à cet objet j'ai donné la naiſſance,
Et je demande en vain, qu'il s'anime, qu'il penſe,
Qu'il ſoit heureux, qu'il ſache aimer.

LES TROIS PARQUES.

Notre gloire eſt de détruire,

Notre

Notre pouvoir eſt de nuire;
Tel eſt l'arrêt du ſort:
Le Ciel donne la vie, & nous donnons la mort.

PROMETE'E.

Fuyez donc à jamais ce beau jour qui m'éclaire;
Vous êtes malfaiſans, vous n'êtes point mes Dieux.
Fuyez, deſtructeurs odieux
De tout le bien que je veux faire;
Dieux des malheurs, Dieux des forfaits,
Ennemis funèbres,
Replongez vous dans les ténèbres,
Ennemis funèbres,
Laiſſez le Monde en paix.

NEMESIS.

Tremble, tremble, pour toi-même.
Crains notre retour,
Crains Pandore & l'Amour.
Le moment ſuprême
Vole ſur tes pas.
Nous allons déchaîner les Démons des combats;
Nous ouvrirons les portes du trépas.
Tremble, tremble, pour toi-même.

(*Les Dieux des Enfers diſparaiſſent. On revoit la campagne éclairée & riante. Les Nimphes des bois & des campagnes ſont de chaque côté du Théatre.*)

PRO-

PROMETE'E.

Ah! trop cruels amis! pourquoi déchainiez-vous,
Du fond de cette nuit obſcure,
Dans ces champs fortunés, & ſous un Ciel ſi doux,
Ces ennemis de la Nature?
Que l'éternel cahos élève entre eux & nous
Une barrière impénétrable.
L'Enfer implacable
Doit-il animer
Ce prodige aimable
Que j'ai ſû former?
Un Dieu favorable
Le doit enflammer.

ENCELADE.

Puiſque tu mets ainſi la grandeur de ton être
A verſer des bienfaits ſur ce nouveau ſéjour,
Tu méritais d'en être le ſeul Maître.
Monte au Ciel, dont tu tiens le jour:
Va ravir la céleſte flamme;
Oſe former une ame,
Et ſois Créateur à ton tour.

PROMETE'E.

L'Amour eſt dans les Cieux. C'eſt-là qu'il faut me rendre.
L'Amour y régne ſur les Dieux.
Je lancerai ſes traits. J'allumerai ſes feux:
C'eſt le Dieu de mon cœur, & j'en dois tout attendre.

Je,

Je vole à ſon Trône éternel :
Sur les ailes des vents l'Amour m'enlève au Ciel.
(*Il s'envole.*)

CHOEUR DE NIMPHES.

Volez, fendez les airs, & pénétrez l'enceinte
Des Palais éternels ;
Ramenez les plaiſirs du ſéjour de la crainte ;
En répandant des biens, méritez des Autels.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

(*Le Théâtre repréſente la même campagne.* Pandore *inanimée eſt ſur une eſtrade. Un char brillant de lumiére deſcend du Ciel.*)

PROMETE'E, PANDORE, Nimphes Titans, Chœurs. &c.

UNE DRIADE.

CHantez, Nimphes des bois, chantez l'heureux retour
Du demi-Dieu, qui commande à la Terre:
Il vous aporte un nouveau jour;
Il revient dans ce doux ſéjour
Du ſéjour brillant du tonnerre;
Il revole en ces lieux ſur le char de l'Amour.

CHOEUR DE NIMPHES.

Quelle douce aurore
Se lève ſur nous?
Terre jeune encore,
Embelliſſez-vous.
Brillantes fleurs, qui parez nos campagnes,
Sommet des ſuperbes montagnes,
Qui diviſez les airs, & qui portez les Cieux;
O nature naiſſante,
Devenez plus charmante,

Plus

Plus digne de ſes yeux.

PROMETE'E (*deſcendant du char le flambeau à la main.*)

Je le ravis aux Dieux, je l'aporte à la Terre,
Ce feu ſacré du tendre amour,
Plus puiſſant mille fois que celui du tonnerre,
Et que les feux du Dieu du jour.

LE CHOEUR DES NIMPHES.

Fille du Ciel, ame du Monde,
Paſſez dans tous les cœurs.
L'air, la Terre & l'Onde
Attendent vos faveurs.

PROMETE'E (*aprochant de l'eſtrade où eſt Pandore.*)

Que ce feu précieux, l'Aſtre de la Nature,
Que cette flamme pure
Te mette au nombre des vivans.
Terre, ſois attentive à ces heureux inſtans:
Léve-toi, cher objet, c'eſt l'Amour qui l'ordonne;
A ſa voix obéis toujours;
Léve-toi, l'Amour te donne
La vie, un cœur, & de beaux jours.

(*Pandore ſe léve ſur ſon eſtrade & marche ſur la ſcène.*)

CHOEUR.

Ciel! O ciel! elle reſpire!
Dieu d'amour, quel eſt ton Empire!

PANDORE.

Où ſuis-je? & qu'eſt-ce que je vois?

Je

Je n'ai jamais été ; quel pouvoir m'a fait naître ?
J'ai paſſé du néant à l'être ;
Quels objets raviſſans ſemblent nés avec moi !

(*On entend une ſimphonie.*)

Ces ſons harmonieux enchantent mes oreilles ;
Mes yeux ſont éblouïs de l'amas des merveilles,
Que l'Auteur de mes jours prodigue ſur mes pas.
Ah ! d'où vient qu'il ne paraît pas ?
De moment en moment je penſe & je m'éclaire.
Terre, qui me portez, vous n'êtes point ma mère ;
Un Dieu ſans doute eſt mon Auteur ;
Je le ſens, il me parle, il reſpire en mon cœur.

(*Elle s'aſſied au bord d'une fontaine.*)

Ciel ! eſt-ce moi que j'enviſage ?
Le criſtal de cette onde eſt le miroir des Cieux.
La Nature s'y peint : plus j'y vois mon image,
Plus je dois rendre grace aux Dieux.

NIMPHES & TITANS.

(*On danſe autour d'elle.*)

Pandore, fille de l'Amour,
Charmes naiſſans, beauté nouvelle,
Inſpirez à jamais, ſentez à votre tour
Cette flamme immortelle,
Dont vous tenez le jour.

(*On danſe.*)

PANDORE (*apercevant Prometée au milieu des Nimphes.*)

Quel objet attire mes yeux?
De tout ce que je vois dans ces aimables lieux,
C'eſt vous, c'eſt vous ſans doute à qui je dois la vie;
Du feu de vos regards que mon ame eſt remplie!
Vous ſemblez encor m'animer.

PROMETE'E.

Vos beaux yeux ont ſû m'enflâmer,
Lorſqu'ils ne s'ouvraient pas encore.
Vous ne pouviez répondre, & j'oſais vous aimer:
Vous parlez, & je vous adore.

PANDORE.

Vous m'aimez! cher auteur de mes jours commencés,
Vous m'aimez! & je vous dois l'être.
La Terre m'enchantait, que vous l'embelliſſez!
Mon cœur vole vers vous, il ſe rend à ſon maître,
Et je ne puis connaître,
Si ma bouche en dit trop, ou n'en dit pas aſſez.

PROMETE'E.

Vous n'en ſauriez trop dire, & la ſimple nature
Parle ſans feinte & ſans détour.
Que toujours la race future
Prononce ainſi le nom d'amour.

(*enſemble.*)

Charmant amour, éternelle puiſſance,

Premier. Dieu de mon cœur,
Amour, ton empire commence,
C'eſt l'empire du bonheur.

PROMETE'E.

Ciel, quelle épaiſſe nuit, quels éclats de tonnerre
Détruiſent les premiers inſtans
Des innocens plaiſirs que poſſédait la Terre!
Quelle horreur a troublé mes ſens!

(*enſemble.*)

La Terre fremit, le Ciel gronde;
Des éclairs menaçans
Ont percé la voute profonde
De ces Aſtres naiſſans.
Quel pouvoir ébranle le Monde
Juſqu'en ſes fondemens?

(*On voit deſcendre un char, ſur lequel ſont Mercure, la Diſcorde, & Néméſis, &c.*)

MERCURE.

Un Héros téméraire a pris le feu Céleſte;
Pour expier ce vol audacieux,
Montez, Pandore, au ſein des Dieux.

PROMETE'E.

Tyrans cruels!

PANDORE.

Ordre funeſte!

Lar-

Larmes, que j'ignorais, vous coulez de mes yeux.

MERCURE.

Obéiſſez, montez aux Cieux.

PANDORE.

Ah! j'étais dans le Ciel en voyant ce que j'aime.

PROMETE'E.

Cruels, ayez pitié de ma douleur extrême.

PANDORE & PROMETE'E.

Barbares, arrêtez.

MERCURE.

Venez, montez aux Cieux, partez,
Jupiter commande;
Il faut qu'on ſe rende
A ſes volontés.
Venez, montez aux Cieux, partez.
Vents, obéiſſez-nous, & déployez vos aîles;
Vents, conduiſez Pandore aux voutes éternelles.

(*Le char diſparait.*)

PROMETE'E.

On l'enlève, Tyrans jaloux.
Dieux, vous m'arrachez mon partage;
Il était plus divin que vous;
Vous étiez malheureux, vous étiez en courroux
Du bonheur, qui fut mon ouvrage;
Je ne devais qu'à moi ce bonheur précieux;

J'ai fait plus que Jupiter même.
Je me ſuis fait aimer. J'animais ces beaux yeux.
Ils m'ont dit en s'ouvrant, vous m'aimez, je vous aime.
Elle vivait par moi, je vivais dans ſon cœur.
Dieu jaloux, reſpecte nos chaînes.
O! Jupiter, ô! fureurs inhumaines,
Eternel perſécuteur
De l'infortuné créateur,
Tu ſentiras toutes mes peines.
Je braverai ton pouvoir:
Ta foudre épouvantable
Sera moins redoutable
Que mon amour au déſeſpoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

(*Le Théatre repréſente le Palais de* Jupiter *brillant d'or & de lumière.*)

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

JE l'ai vû cet objet ſur la Terre animé;
Je l'ai vû, j'ai ſenti des tranſports qui m'étonnent.
Le Ciel eſt dans ſes yeux, les graces l'environnent;
Je ſens que l'amour l'a formé.

MERCURE.

Vous régnez, vous plairez, vous la rendrez ſenſible.
Vous allez éblouïr ſes yeux à peine ouverts.

JUPITER.

Non, je ne fus jamais que puiſſant & terrible.
Je commande à l'Olimpe, à la Terre, aux Enfers;
Les cœurs ſont à l'amour; ah! que le ſort m'outrage!
Quand il donna les Cieux, quand il donna les Mers,
Quand il diviſa l'Univers,
L'amour eut le plus beau partage.

MERCURE.

Que craignez-vous? Pandore à peine a vû le jour,
Et d'elle-même encor à peine a connaiſſance,
Aurait-elle ſenti l'amour
Dès le moment de ſa naiſſance?

JUPITER.

L'amour inſtruit trop aiſément.
Que ne peut point Pandore? Elle eſt femme, elle eſt belle.
La voila, jouïſſons de ſon étonnement.
Retirons-nous pour un moment
Sous les arcs lumineux de la voute éternelle.
Cieux, enchantez ſes yeux, & parlez à ſon cœur;
Vous deploirez en vain, ma gloire & ma ſplendeur,
Vous n'avez rien de ſi beau qu'elle.
(*Il ſe retire.*)

PANDORE (*ſeule.*)

A peine j'ai gouté l'aurore de la vie,
Mes yeux s'ouvraient au jour, mon cœur à mon amant,
Je n'ai reſpiré qu'un moment.
Douce félicité, pourquoi m'ès-tu ravie?
On m'avait fait craindre la mort.
Je l'ai connuë hélas! cette mort menaçante.
N'eſt-ce pas mourir, quand le ſort
Nous ravit ce qui nous enchante?
Dieux, rendez-moi la Terre, & mon obſcurité,

Ce

Ce bocage, où j'ai vû l'amant qui m'a fait naître;
Il m'avait deux fois donné l'être.
Je reſpirais, j'aimais, quelle félicité!
A peine j'ai gouté l'aurore de la vie, &c.

(*Tous les Dieux avec tous leurs attributs entrent ſur la ſcène.*)

CHOEUR DES DIEUX.

Que les aſtres ſe réjouïſſent,
Que tous les Dieux aplaudiſſent
Au Dieu de l'Univers.
Devant lui les Soleils pâliſſent.

NEPTUNE.

Que le ſein des Mers,

PLUTON.

Le fond des Enfers,

CHOEUR DES DIEUX.

Les Mondes divers
Retentiſſent
D'éternels concerts.
Que les aſtres, &c.

PANDORE.

Que tout ce que j'entens conſpire à m'effrayer!
Je crains, je hais, je fuis cette grandeur ſuprême.
Qu'il eſt dur d'entendre louër
Un autre Dieu que ce que j'aime!

LES TROIS GRACES.

Fille du charmant amour,
Régnez dans ſon Empire ;
La Terre vous déſire,
Le Ciel eſt votre Cour.

PANDORE.

Mes yeux ſont offenſés du jour qui m'environne.
Rien ne me plait, & tout m'étonne.
Mes deſerts avaient plus d'appas.
Diſparaiſſez, ô ſplendeur infinie ;
Mon amant ne vous voit pas :
(On entend une ſimphonie.)
Ceſſez, inutile harmonie,
Il ne vous entend pas.
(Le chœur recommence. Jupiter ſort d'un nuage.)

JUPITER.

Nouveau charme de la Nature,
Digne d'être éternel,
Vous tenez de la Terre un corps faible & mortel,
Et vous devez cette ame inaltérable & pure
Au feu ſacré du Ciel.
C'eſt pour les Dieux que vous venez de naître.
Commencez à jouïr de la Divinité,
Goutez auprès de votre Maître
L'heureuſe immortalité.

PAN-

PANDORE.

Le néant, d'où je ſors à peine,
Eſt cent fois préférable à ce préſent cruel;
Votre immortalité, ſans l'objet, qui m'enchaine,
N'eſt rien qu'un ſuplice immortel.

JUPITER.

Quoi! méconnaiſſez-vous le Maître du tonnerre?
Dans les Palais des Dieux regrettez-vous la Terre?

PANDORE.

La Terre était mon vrai ſejour;
C'eſt là que j'ai ſenti l'amour.

JUPITER.

Non, vous n'en connaiſſez qu'une image infidéle,
Dans un Monde indigne de lui.
Que l'amour tout entier, que ſa flamme éternelle,
Dont vous ſentiez une étincelle,
De tous ſes traits de feu nous embraſe aujourdhui.

PANDORE.

Je les ai tous ſentis; du-moins j'oſe le croire;
Ils ont égalé mes tourmens.
Ah! vous avez pour vous la grandeur & la gloire,
Laiſſez les plaiſirs aux amans.
Vous êtes Dieu, l'encens doit vous ſuffire;

Vous

Vous êtes Dieu, comblez mes vœux.
Conſolez tout ce qui reſpire ;
Un Dieu doit faire des heureux.

JUPITER.

Je veux vous rendre heureuſe, & par vous je veux l'être.
Plaiſirs, qui ſuivez votre Maître,
Miniſtres plus puiſſans que tous les autres Dieux,
Déployez vos attraits, enchantez ſes beaux yeux.
Plaiſirs, vous triomphez dès qu'on peut vous connaître.

(Les Plaiſirs danſent autour de Pandore en chantant ce qui ſuit.)

CHOEUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous ;
Le Dieu des Dieux eſt ſeul digne de vous.

UNE VOIX.

Sur la Terre on pourſuit avec peine
Des plaiſirs l'ombre légère & vaine,
Elle échape & le dégout la ſuit.
Si Zéphire un moment plait à Flore,
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclore ;
Un ſeul jour les forme & les détruit.

CHOEUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous ;
Le Dieu des Dieux eſt ſeul digne de vous.

UNE

UNE VOIX.

Les fleurs immortelles
Ne ſont qu'en nos champs.
L'amour & le tems
Ici n'ont point d'ailes.

CHOEUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous;
Le Dieu des Dieux eſt ſeul digne de vous.

PANDORE.

Oui, j'aime, oui, doux plaiſirs, vous redoublez ma flamme;
Mais vous redoublez ma douleur.
Dieux charmants, ſi c'eſt vous qui faites le bonheur,
Allez au Maitre de mon ame.

JUPITER.

Ciel! ô Ciel, quoi mes ſoins ont ce ſuccès fatal?
Quoi! j'attendris ſon ame, & c'eſt pour mon rival!

MERCURE (*arrivant ſur la ſcène.*)

Jupiter, arme-toi du foudre;
Prends tes feux, va réduire en poudre
Tes ennemis audacieux.
Prometée eſt armé, les Titans furieux
Menacent les voutes des Cieux;
Ils entaſſent des monts la maſſe épouvantable.
Déja leur foule impitoyable

Apro-

Aproche de ces lieux.

JUPITER.

Je les punirai tous . . . Seul je ſuffis contre eux.

PANDORE.

Quoi, vous le puniriez, vous qui cauſez ſa peine ?
Vous n'êtes qu'un Tyran jaloux & Tout-Puiſſant.
Aimez-moi d'un amour encor plus violent,
Je vous punirai par ma haine.

JUPITER.

Marchons, & que la foudre éclate devant moi.

PANDORE.

Cruel, ayez pitié de mon mortel effroi ;
Jugez de mon amour, puiſque je vous implore.

JUPITER (*à Mercure.*)

Prends ſoin de conduire Pandore.
Dieux, que mon cœur eſt déſolé !
J'éprouve les horreurs, qui menacent le Monde.
L'Univers repoſait dans une paix profonde ;
Une beauté paraît : l'Univers eſt troublé.
(*Il ſort.*)

PANDORE (*ſeule.*)

O jour de ma naiſſance, ô charmes trop funeſtes !

Déſirs

Désirs naissans, que vous étiez trompeurs !
Quoi ? la beauté, l'amour, & les faveurs célestes,
Tous les biens ont fait mes malheurs ?
Amour, qui m'as fait naître, apaise tant d'allarmes ;
N'ès-tu pas Souverain des Dieux ?
Viens secher mes larmes,
Enchaine & désarmes
La Terre & les Cieux.

Fin du troisième Acte.

ACTE

ACTE IV.

(Le Théatre repréſente les Titans armés, & des montagnes dans le fond ; pluſieurs Géants ſont ſur les montagnes, & entaſſent des rochers.)

ENCELADE.

OUi, nos fréres & nous, & toute la Nature,
Ont ſenti ta cruelle injure.
La terrible vengeance eſt déja dans nos mains ;
Vois-tu ces monts pendans en précipices ?
Vois-tu ces rochers entaſſés ?
Ils ſeront bien-tôt renverſés
Sur les barbares Dieux, qui nous ont offenſés.
Nous punirons les injuſtices
De ces Tyrans jaloux, par nos mains terraſſés.

PROMETE'E.

Terre, contre le Ciel aprends à te défendre.
Trompettes & tambours, organes des combats,
Pour la premiére fois vos ſons ſe font entendre ;
Eclatez, guidez nos pas.
(On marche au ſon des trompettes.)
Le Ciel ſera le prix de votre heureux courage.
Amis,

Amis, je ne prétens que Pandore & ſa foi.
Laiſſez-moi ce juſte partage;
Marchez, Titans, & ſuivez-moi.

CHOEUR DE TITANS.

Courons aux armes
Contre ces Dieux cruels;
Répandons les allarmes
Dans les cœurs immortels.
Courons aux armes,
Vengeons l'Univers.

PROMETE'E.

Le tonnerre en éclats répond à nos trompettes.
(*Un char, qui porte les Dieux, deſcend ſur les montagnes au bruit du tonnerre. Pandore eſt auprès de Jupiter. Prometée continue.*)
Jupiter quitte ſes retraites;
La foudre a donné le ſignal:
Commençons ce combat fatal.
(*Les Géants montent.*)

CHOEUR DE NIMPHES (*qui bordent le Théâtre.*)

Tambours, trompettes & tonnerre,
Dieux & Titans, que faites-vous?
Vous confondez par vos terribles coups,
Les Enfers, le Ciel & la Terre.
(*Bruit du tonnerre & des trompettes.*)

LES

LES TITANS.

Cédez, Tyrans de l'Univers;
Soyez punis de vos fureurs cruelles,
Tombez, Tyrans.

LES DIEUX.

Mourez, rebelles.

LES TITANS.

Tombez, deſcendez dans nos fers.

LES DIEUX.

Précipitez vous aux Enfers.

PANDORE.

Terre, Ciel, ô douleur profonde!
Dieux, Titans, calmez mon effroi.
J'ai cauſé les malheurs du Monde;
Terre, Ciel, tout périt pour moi.

LES TITANS.

Lançons nos traits.

LES DIEUX.

Frapez, tonnerre.

LES TITANS.

Renverſons les Dieux.

LES DIEUX.

Détruiſons la Terre.

Enſem-

Enſemble. Tombez, deſcendez dans nos fers;
Précipitez vous aux Enfers.

(*Il ſe fait un grand ſilence. Un nuage brillant deſcend. Le Deſtin paraît au milieu du nuage.*)

LE DESTIN.

Arrêtez, le Deſtin, qui vous commande à tous,
Veut ſurprendre vos coups.
(*Il ſe fait encor un ſilence.*)

PROMETE'E.

Etre inaltérable,
Souverain des Tems!
Dicte à nos Tyrans
Ton ordre irrévocable.

CHOEUR.

O Deſtin, parle, explique-toi.
Les Dieux fléchiront ſous ta loi.

LE DESTIN *au milieu des Dieux, qui ſe raſſemblent autour de lui.*

Ceſſez, ceſſez, guerre funeſte,
Ce jour forme un autre Univers.
Souverains du ſéjour Céleſte,
Rendez Pandore à ſes déſerts.
Dieux, comblez cet objet de tous vos dons divers.
Titans, qui juſqu'au Ciel avez porté la guerre,
Malheureux, ſoyez terraſſés;

A jamais gémiſſez
Sous ces monts renverſés,
Qui vont retomber ſur la Terre.

(*Les rochers ſe détachent & retombent. Le char des Dieux deſcend ſur la Terre. On remet* Pandore *à* Prometée.)

JUPITER.

O Deſtin, le Maître des Dieux
Eſt l'eſclave de ta puiſſance.
Eh bien ! ſois obéi ; mais que ce jour commence
Le divorce éternel de la Terre & des Cieux.
Néméſis, ſors des ſombres lieux.

(*Néméſis ſort du fond du Théatre, & Jupiter continue.*)

Séduis le cœur, trompe les yeux
De la beauté, qui m'offenſe.
Pandore, connais ma vengeance,
Juſques dans mes dons précieux.
Que cet inſtant commence
Le divorce éternel de la Terre & des Cieux.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

(Le Théatre repréſente un bocage, à travers lequel on voit les débris des rochers.

PROMETE'E, PANDORE.

PANDORE, (*tenant la boëte.*)

EH quoi, vous me quittez, cher amant, que j'adore?
Etes-vous ſoumis ou vainqueur?

PROMETE'E.

La victoire eſt à moi, ſi vous m'aimez encore.
L'Amour & le Deſtin parlent en ma faveur.

PANDORE.

Eh quoi; vous me quittez, cher amant, que j'adore?

PROMETE'E.

Les Titans ſont tombés, plaignez leur ſort affreux.
Je dois ſoulager leur chaine.
Aprenons à la race humaine
A ſecourir les malheureux.

PANDORE.

Demeurez un moment. Voyez votre victoire.
Ouvrons ce don charmant du Souverain des Dieux.
Ouvrons.

PROMETE'E.

Que faites-vous? Hélas! daignez me croire.
Je crains tout d'un rival, & ces ſoins curieux
Sont des piéges nouveaux, que vous tendent les Dieux.

PANDORE.

Quoi vous penſez?

PROMETE'E.

Songez à ma priére,
Songez à l'intérêt de la Nature entiére,
Et du moins attendez mon retour en ces lieux.

PANDORE.

Eh bien, vous le voulez? il faut vous ſatisfaire.
Je ſoumets ma raiſon; je ne veux que vous plaire.
Je jure, je promets à mes tendres amours
De vous croire toujours.

PROMETE'E.

Vous me le promettez?

PANDORE.

J'en jure par vous-même.
On obéit dès que l'on aime.

PROMETE'E.

C'en eſt aſſez, je pars, & je ſuis raſſûré.
Nimphes des bois, redoublez votre zéle,

Chan-

Chantez cet Univers détruit & réparé.
Que tout s'embelliſſe à ſon gré,
Puiſque tout eſt formé pour elle.
(*Il ſort.*)

UNE NIMPHE.

Voici le ſiécle d'or, voici le tems de plaire.
Doux loiſir! Ciel pur, heureux jours,
Tendres amours,
La Nature eſt votre mére,
Comme elle durez toujours.

UNE AUTRE NIMPHE.

La diſcorde, la triſte guerre
Ne viendront plus nous affliger;
Le bonheur eſt né ſur la Terre,
Le malheur était étranger.
Les fleurs commencent à paraître;
Quelle main pourait les flétrir?
Les plaiſirs s'empreſſent de naître;
Quels Tyrans les feraient périr?

LE CHOEUR *repète.*

Voici le ſiécle d'or, &c.

UNE NIMPHE.

Vous voyez l'éloquent Mercure;
Il eſt avec Pandore, il confirme en ces lieux,
De la part du Maître des Dieux,

La paix de la Nature.

(*Les Nimphes ſe retirent.* Pandore *s'avance avec* Néméſis, *qui paraît ſous la figure de* Mercure.)

NEMESIS.

Je vous l'ai déja dit, Prometée eſt jaloux;
Il abuſe de ſa puiſſance.

PANDORE.

Il eſt l'auteur de ma naiſſance,
Mon Roi, mon amant, mon époux.

NEMESIS.

Il porte à trop d'excès les droits qu'il a ſur vous.
Devait-il jamais vous défendre
De voir ce don charmant, que vous tenez des Dieux?

PANDORE.

Il craint tout; ſon amour eſt tendre,
Et j'aime à complaire à ſes vœux.

NEMESIS,

Il en exige trop, adorable Pandore;
Il n'a point fait pour vous ce que vous méritez.
Il put en vous formant vous donner des beautés,
Dont vous manquez peut-être encore.

PANDORE.

Il m'a fait un cœur tendre, il me charme, il m'adore;
Pouvait-il mieux m'embellir?

NEME-

NEMESIS.

Vos charmes périront.

PANDORE.

Vous me faites frémir.

NEMESIS.

Cette boëte myſtérieuſe
Immortaliſe la beauté.
Vous ſerez, en ouvrant ce tréſor enchanté,
Toujours belle, toujours heureuſe.
Vous régnerez ſur votre époux;
Il ſera ſoumis & facile.
Craignez un Tyran jaloux,
Formez un ſujet docile.

PANDORE.

Non, il eſt mon amant, il doit l'être à jamais;
Il eſt mon Roi, mon Dieu, pourvû qu'il ſoit fidelle.
C'eſt pour l'aimer toujours qu'il faut être immortelle;
C'eſt pour le mieux charmer, que je veux plus d'attraits.

NEMESIS.

Ah! c'eſt trop vous en défendre;
Je ſers vos tendres amours;
Je ne veux que vous aprendre
A plaire, à bruler toujours.

PANDORE.

Mais n'abuſez-vous point de ma faible innocence?

Auriez-vous tant de cruauté?

NEMESIS.

Ah! qui pourait tromper une jeune beauté?
Tout prendrait votre défenſe.

PANDORE.

Hélas! je mourais de douleur,
Si je méritais ſa colère,
Si je pouvais déplaire
Au maître de mon cœur.

NEMESIS.

Au nom de la Nature entiére,
Au nom de votre époux, rendez vous à ma voix.

PANDORE.

Ce nom emporte, & je vous crois;
Ouvrons.
(*Elle ouvre la boëte. La nuit ſe répand ſur le Théâtre, & on entend un bruit ſouterrain.*)
Quelle vapeur épaiſſe, épouvantable,
M'a dérobé le jour & troublé tous mes ſens?
Dieu trompeur! Miniſtre implacable!
Ah quels maux affreux je reſſens!
Je me vois punie & coupable.

NEMESIS.

Fuyons de la Terre & des Airs.

Jupi-

Jupiter eſt vengé, rentrons dans les Enfers.

(*Némésis s'abime.* Pandore *eſt évanouïe ſur un lit de gazon.*)

PROMETE'E *arrive du fond du Théatre.*

O ſurpriſe! ô douleur profonde!
Fatale abſence! horribles changemens,
Quels aſtres malfaiſans
Ont flétri la face du Monde?
Je ne vois point Pandore, elle ne répond pas
Aux accens de ma voix plaintive.
Pandore! mais hélas! de l'infernale rive
Les monſtres déchainés volent dans ces climats.

LES FURIES & LES DEMONS
accourant ſur le Théatre.

Les tems ſont remplis,
Voici notre Empire;
Tout ce qui reſpire,
Nous ſera ſoumis;
La triſte froidure
Glace la Nature
Dans les flancs du Nord.
La crainte tremblante,
L'injure arrogante,
Le ſombre remord,
La guerre ſanglante,

Arbi-

Arbitre du ſort,
Toutes les furies
Vont avec tranſport
Dans ces lieux impies
Aporter la mort.

PROMETE'E.

Quoi, la mort en ces lieux, s'eſt donc fait un paſſage?
Quoi, la Terre a perdu ſon éternel Printems,
Et ſes malheureux habitans
Sont tombés en partage
A la fureur des Dieux, de l'Enfer & du Tems?
Ces Nimphes de leurs pleurs arroſent ce rivage.
Pandore! cher objet, ma vie & mon image,
Chef-d'œuvre de mes mains, idole de mon cœur,
Répondez à ma douleur.
Je la vois, de ſes ſens elle a perdu l'uſage.

PANDORE.

Ah! je ſuis indigne de vous;
J'ai perdu l'Univers. J'ai trahi mon époux.
Puniſſez moi: nos maux ſont mon ouvrage.
Frapez!

PROMETE'E.

Moi la punir?

PANDORE.

Frapez, arrachez-moi

Cette

Cette vie odieuſe
Que vous rendiez heureuſe,
Ce jour que je vous doi.

CHOEUR DE NIMPHES.

Tendre époux, eſſuyez ſes larmes,
Faites grace à tant de beauté;
L'excès de ſa fragilité,
Ne ſaurait égaler ſes charmes.

PROMETE'E.

Quoi! malgré ma priére, & malgré vos ſermens,
Vous avez donc ouvert cette boëte odieuſe?

PANDORE.

Un Dieu cruel, par ſes enchantemens,
A ſéduit ma raiſon faible & trop curieuſe.
O fatale crédulité!
Tous les maux ſont ſortis de ce don déteſté;
Tous les maux ſont venus de la triſte Pandore.

L'AMOUR *deſcendant du Ciel.*

Tous les biens ſont à vous, l'amour vous reſte encore.
(*Le Théatre change, & repréſente le Palais de l'Amour.*

L'AMOUR *continue.*

Je combattrai pour vous le Deſtin rigoureux.
Aux humains j'ai donné l'être;

Ils

Ils ne ſeront point malheureux,
Quand ils n'auront que moi pour Maître.

PANDORE.

Conſolateur charmant, Dieu digne de mes vœux,
Vous, qui vivez dans moi, vous l'ame de mon ame;
Puniſſez Jupiter en redoublant la flâme,
Dont vous nous embraſez tous deux.

PROMETE'E & PANDORE.

Le Ciel en vain ſur nous raſſemble
Les maux, la crainte & l'horreur de mourir.
Nous ſouffrirons enſemble,
Et c'eſt ne point ſouffrir.

L'AMOUR.

Deſcendez, douce eſpérance,
Venez, déſirs flateurs,
Habitez dans tous les cœurs
Vous ſerez leur jouïſſance,
Fuſſiez-vous trompeurs.
C'eſt vous qu'on implore,
Par vous on jouït,
Au moment qui paſſe & qui fuit,
Du moment, qui n'eſt pas encore.

PANDORE.

Des deſtins la chaine redoutable

Nous

Nous entraine à d'éternels malheurs :
Mais l'eſpoir à jamais ſecourable
De ſes mains viendra ſécher nos pleurs.

Dans nos maux il ſera des délices,
Nous aurons de charmantes erreurs,
Nous ſerons au bord des précipices,
Mais l'amour les couvrira de fleurs.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

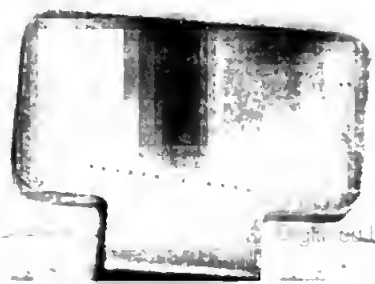
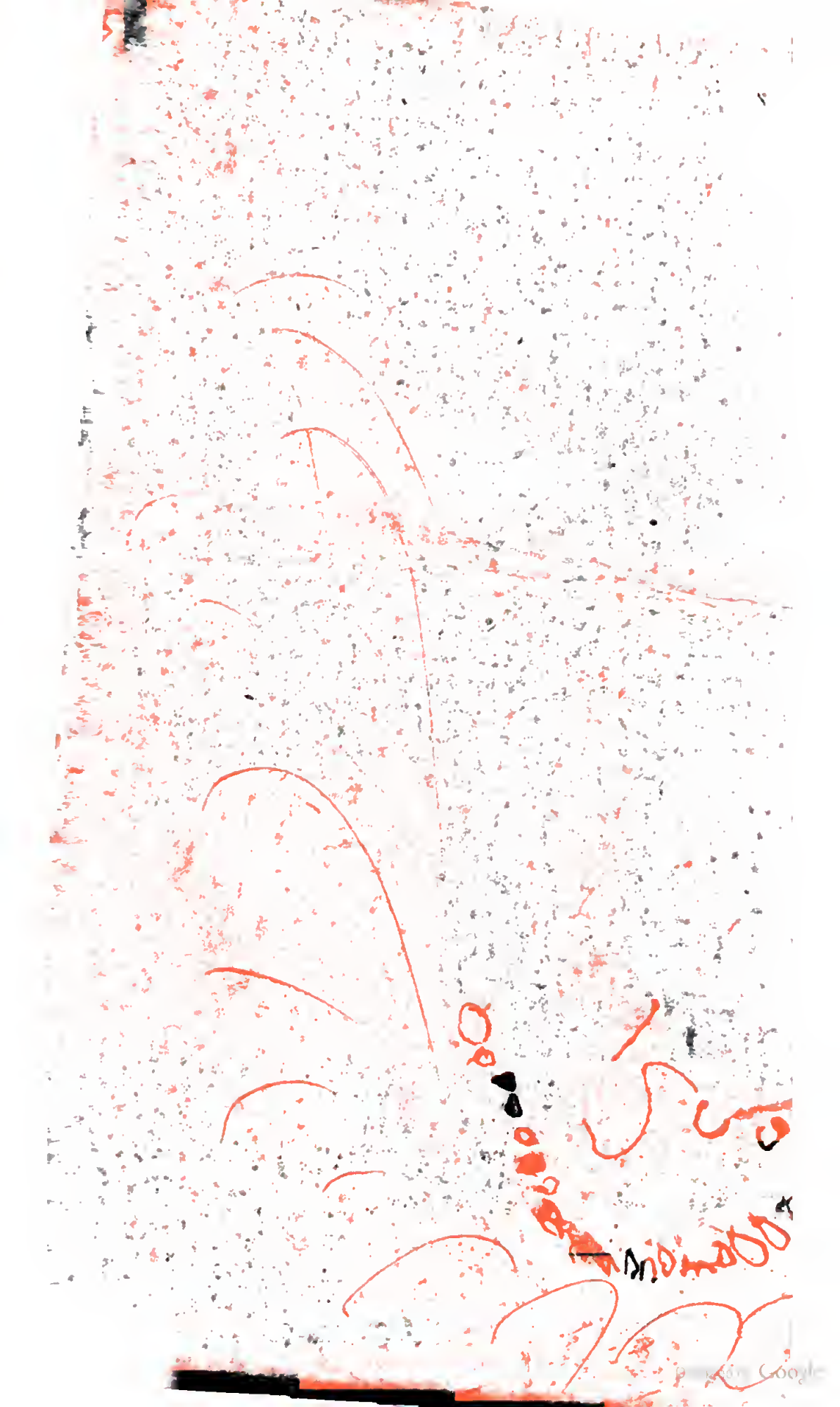
OUVRAGES DRAMATIQUES CONTENUS EN CE VOLUME:

Avec les Piéces qui sont rélatives à chacun.

Avertiſſement ſur l'Oedipe. . . . . . Page 2.
Lettre de Mr. de Voltaire *au Père* Porée, *Jeſuite.* . 3.
Préface. . . . . . 7.
OEDIPE, TRAGEDIE. . . . . 25.
Préface. . . . . . 105.
MARIAMNE, TRAGEDIE. . . . . 113.
Avertiſſement. . . . . . 188.
Diſcours ſur la Tragédie, à Milord Bolingbrooke. . 189.
BRUTUS, TRAGEDIE. . . . . 211.
Lettera del Signor Conte Algarotti al Signor Abate Franchini Inviato del Gran Duca di Toſcana a Parigi. . . . . . 295.
LA MORT DE CESAR, TRAGEDIE. . . 303.
Avertiſſement. . . . . . 359.
SAMSON, OPERA. . . . . 360.
PANDORE, OPERA. . . . . 405.

Fin du Tome premier.

99067464



Digitized by Google